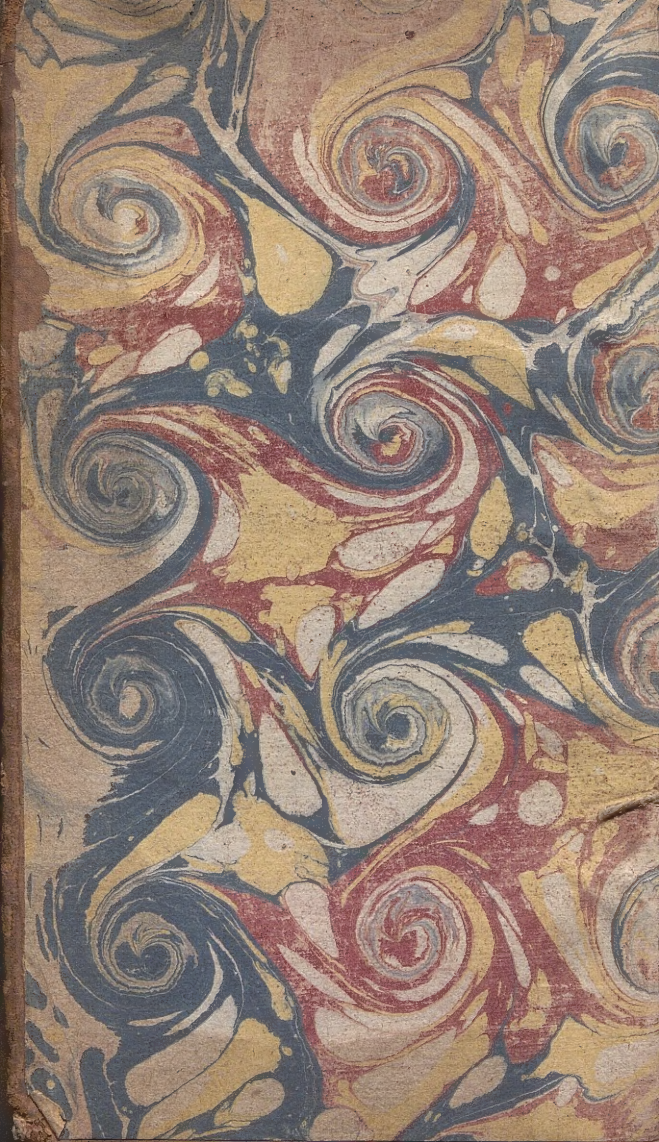
BIBLIOTECA



52=6. 7-7

Lot 208
w 17

SERMONS

DU PERE CHEMINAIS,

DE LA COMPAGNIE de JESUS.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { JEAN-FRANÇOIS JOSSE, à la Couronne d'Epines, & à la Fleur-de-Lys d'Or. ET CHARLES-J. B. DELESPINE, Imprimeur ordin. du Roy, à la Victoire, & au Palmier.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

SERMONS

Contenus dans le second Tome.

SUR la Sainteté de vie, page 1
Sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, 43
Sur la Nativité de JESUS-CHRIST, 79
Sur la Fête de Pâques, 117
Sur l'Ascension de Notre-Seigneur, 147
Sur la Fête de la Pentecôte, 189
Sur la Charité envers les Prisonniers, 231
Sur la Foy, 261
Sur le choix d'un état de vie, 301
Sur Saint Louis Roy de France, 359
Sur Saint François Xavier, 419

SERMON

SERMON

SUR

LA SAINTETE' DE VIE.

Beati qui esuriunt & sitiunt Justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Heureux ceux qui sont affamés & alterés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. En S. Matth. ch. 5.

C'EST la destinée des Mondains, qui ont une faim & une soif trop grande des biens sensibles, de n'être jamais contens: comme au contraire c'est le sort des gens de bien qui sont affamés & alterés de la Justice, de trouver dans les voies de la sainteté, de quoi remplir toute l'étenduë de leurs desirs. D'où vient cependant, MESSIEURS, que la sainteté, qui est le seul

Ce discours fut prononcé le jour de la Toussaint.

bien de l'homme, est le seul que l'homme ne desire pas ? c'est parce que ce bien excellent est le trésor caché de l'Evangile ; l'homme n'en connoît point la valeur ; il n'en considére point l'utilité & les agrémens ; il ignore la facilité qu'il y a de l'acquerir : *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro.* Appliquez-vous, MESSIEURS, à ces trois pensées qui vont faire tout le fondement & la distribution de ce discours.

Matth. 13.

Il regne trois erreurs dans le monde sur la sainteté, qui ralentissent la ferveur des Chrétiens, & qui leur ôtent le desir de se sanctifier. La premiere est, qu'on fait peu d'estime de la sainteté : quoique le mondain ait de la vénération pour les hommes vertueux du tems passé, dont nous honorons la mémoire, je ne sçais par quelle bizarrerie nous mépriſons les gens de bien du tems présent ; on regarde comme des esprits foibles ceux qui prennent le parti de la dévotion, & qui en font une profession publique : premiere erreur préjudiciable à la sainteté. En second lieu, ceux qui

sont touchés d'estime pour la sainteté ne laissent pas d'en avoir souvent du dégoût, parce qu'ils regardent une vie reguliére & chrétienne, comme une vie triste & ennuyeuse qui les rendroit malheureux : seconde erreur aussi contraire à la sainteté que la premiere. En troisiéme lieu, ceux qui ont de l'estime & de l'inclination pour une vie sainte, se la figurent comme une chose impraticable qui passe leurs forces, & qui est infiniment au-dessus d'eux ; la difficulté leur fait perdre courage, & les empêche d'aspirer à un bien qu'ils aiment d'ailleurs, & qu'ils semblent desirer : troisiéme erreur aussi ordinaire & aussi dangereuse que les deux premieres.

Je puis dire aux personnes prévenuës de ces sentimens, que si elles avoient l'idée véritable & la vraie notion du plus excellent de tous les dons de Dieu, *Si scires donum Dei*, elles auroient pour la sainteté toute l'ardeur & tout l'empressement que le Sauveur du Monde a voulu nous marquer par ces expressions figurées de faim & de soif. Or avoir conçu *Joan.* 4.

ces desirs vifs & ardens de se sanctifier, c'est au sentiment de saint Augustin, avoir acquis déja la meilleure partie de la sainteté ; *Maxima pars bonitatis, est velle fieri bonum.*

August.

Il est donc important, mes chers Auditeurs de vous détromper aujourd'hui de ces trois erreurs, qui vous arrêtent dans la voie du salut : & c'est à quoi je vais m'appliquer en ce discours, en vous faisant voir dans la premiere Partie, que rien n'est plus grand, ni plus digne des soins de l'homme, que de travailler à sa sanctification : dans la seconde, que rien n'est plus capable de rendre l'homme heureux & content dès cette vie, que la sainteté : dans la troisiéme, qu'il n'est point d'entrépriſe qui soit plus au pouvoir de l'homme, que celle de se sanctifier.

Esprit Saint, à qui seul il appartient d'exciter dans les fideles cette faim & cette soif salutaire que vous pouvez seul appaiſer, donnez à mes paroles toute l'efficace, & toute la force nécessaire pour inspirer à un siécle aussi profane que le nôtre un vrai desir

de la sainteté : c'est-là proprement votre ouvrage, & c'est à quoi je vous prie de m'aider, par l'entremise de Marie, la plus sainte des créatures ; disons-lui avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'Ecclesiaste, après avoir déploré la vanité des occupations humaines, finit par ces mots dignes d'être gravés dans le cœur de tous les hommes: *Deum time & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo*; craignez Dieu, & observez ses Commandemens, car c'est en cela que consiste tout l'homme. Examinons cet oracle du saint Esprit, & tâchons de développer le sens de ces paroles, qui suffisent pour établir la vérité que j'ai avancée. Comment cela? écoutez-moi. Eccles. c. 12.

On peut considérer l'homme sous trois différens regards : par rapport à Dieu qui l'a formé ; par rapport à la societé des hommes dont il fait partie ; par rapport à lui-même, qu'il doit gouverner. Or je dis que l'homme considéré sous ces trois regards ne trouvera rien de plus grand ni de plus digne de l'occuper, que le soin de

travailler à sa sanctification ; *Hoc est enim omnis homo.*

Rien n'est plus grand par rapport à Dieu. Pour le prouver, il suffiroit de vous dire, que les biens surnaturels étant d'un ordre infiniment supérieur à tous les autres, ils ne peuvent être mis en parallele avec les biens naturels, & que par conséquent le moindre degré de sainteté ne peut être comparé avec l'assemblage de tous les biens qui sont purement dans l'ordre de la nature. Mais parce que le Monde profane est peu touché de la grandeur qui ne frape point les sens, voyons si dans les seuls principes de la raison on ne peut pas faire sentir cette vérité.

O homme ! vous reconnoissez qu'il y a un Dieu auteur de tous les Etres, puissant, immense, éternel ; que vous n'êtes au monde que pour l'aimer, & le servir ; qu'il a daigné nous faire sçavoir sa volonté : votre grandeur est de l'accomplir, d'essayer par-là de vous rendre agréable à ses yeux, de mériter son estime & son aprobation. Tout le reste est au-dessous d'une ame intelligente, raisonnable, immortelle;

elle s'abbaisse quand elle descend aux besoins de la vie; elle sent bien qu'elle est née pour quelque chose de plus noble. Au contraire elle s'éleve quand elle s'approche de Dieu; car c'est le centre de la véritable grandeur. Dans un état on n'estime rien de plus grand que d'approcher de près la personne du Prince, que d'être le Ministre de ses volontés, & l'exécuteur de ses Commandemens: *Magnum est*, dit saint Augustin, *servum esse potentis.* Aug. Voilà où se termine l'ambition humaine: on se fait honneur de passer sa vie à recevoir, & à donner les ordres d'un puissant Roi: c'est ce qu'on appelle les grands emplois, les grandes charges, les grandes occupations. Faisons honneur au Dieu que nous servons; & puisque nous reconnoissons qu'il est le plus grand de tous les maîtres, avouons qu'il n'est rien de plus grand que de le servir: *Hoc est enim omnis homo.* Tout autre emploi, quel qu'il paroisse aux yeux du Monde, n'est pas la fin de l'homme, & par conséquent il ne peut donner à l'homme le degré de perfection qui lui est

propre. Le seul soin de plaire à Dieu est le vrai point de sa grandeur, & il n'en peut trouver d'autre qui soit plus digne de lui: *Hoc est enim omnis homo.*

En effet, MESSIEURS, à ne consulter que les lumieres de la raison, trouvez-vous quelque chose de plus grand sur la terre, que la vie d'une personne uniquement occupée du soin de servir Dieu? Lorsqu'au milieu des amusemens, des plaisirs, des prétentions, & des affaires qui partagent le cœur des hommes, & qui épuisent toute leur application, vous voyez un homme selon le cœur de Dieu, comme le saint Roi David, qui n'aspire à rien dans le monde, qu'au bonheur de lui plaire; qui regarde l'observation de la Loi, comme son
Ps. 118. plus cher héritage: *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam*: qui la médite jour & nuit comme l'affaire la plus importante qu'il ait dans la vie; qui en examine toute l'étenduë & toutes les obligations, afin que rien n'échape à sa diligence & à sa fidé-
Ibid. lité: *Mandata tua meditatio mea est*: qui dans les choses douteuses la con-

sulte, comme l'oracle qui doit décider de ses entreprises ; qui est inconsolable, & qui répand des torrens de larmes pour l'avoir une fois violée ; qui l'aime, qui l'a placée au milieu de son cœur, qui en fait ses plus cheres délices ; *Legem tuam in medio cordis mei* ; *Ibid.* qui gémit devant Dieu, & qui séche de douleur de voir que cette loi si sainte est dans le mépris & dans l'oubli parmi les hommes ; en un mot, dont l'œil comme celui du fidele serviteur, est toujours dans la main de son maître, pour voler au moindre signe de ses volontés : un homme de ce caractere ne vous paroît-il pas le premier homme du Monde ? *Hoc est enim omnis homo.*

Voilà ce qui fait la grandeur de ces esprits bienheureux qui assistent auprès du Trône de l'Immortel, & qui mettent toute leur gloire à obéir à ses ordres. Encore y a-t'il bien de la différence entre eux & nous. Ils sont soûtenus par la majesté, & animés par la présence du Dieu qu'ils adorent ; au lieu que l'homme fidele n'a que la foi pour guide & pour appui :

il marche dans les ténébres à la suite d'un maître qu'il ne voit pas; & malgré les sens qui se révoltent, & qui sont séduits par les objets qui l'environnent, il a le courage de soûtenir contre lui-même un combat éternel, en faveur du Dieu qu'il sert avec autant de zèle & de ferveur, que s'il le voyoit de ses yeux. C'est l'éloge que
Heb.c.11 l'Ecriture donne à Moyse: *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* Il est beau sans doute au milieu d'une Cour délicieuse, où la magnificence éclate de tous côtés, où la molleſſe & le luxe regnent par tout, d'avoir un commerce secret avec Dieu, de lui bâtir dans le cœur un Trône, où tout ce qui brille aux yeux du monde disparoisse devant son incompréhensible grandeur: de lui ériger un Tribunal, où l'on condamne tous les faux jugemens des hommes; enfin de lui dresser un Autel, où il soit adoré en esprit, & où on ne sacrifie qu'à lui.

Ainsi Dieu, à qui seul il appartient de juger sainement de la véritable grandeur, n'en reconnoît point d'autre que la sainteté. Ce qui paroît grand

aux yeux du Monde, est abominable devant le Seigneur, & ce qui paroît mépriſable aux hommes est grand devant lui. *Erit magnus*, dit le saint Esprit de saint Jean-Baptiſte. Quelle grandeur peut avoir au jugement des Mondains un ſolitaire, ſans biens, ſans emplois? Vous vous trompez, ô hommes! il ſera ſaint, & par-là il ſera grand; *Erit magnus*. Ne vous imaginez pas que Dieu meſure la grandeur ſur la régle de vos ſens. Lorſque du Trône de ſa gloire il jette les yeux ſur nous, & qu'il voit dans les quatre parties du Monde ce qui fait l'admiration des hommes, & ce qui nourrit leur ambition; les projets de guerre & de paix, les entrepriſes des Princes & des conquérans, les deſſeins de fortune & d'élévation, les grands établiſſemens; tout cela lui paroît petit, & rétombe à ſon égard dans le néant, dont il eſt ſorti. Mais ce qu'il conſidere avec plaiſir, c'eſt un homme exact & fidele dans l'obſervation de la loi, qui remplit tous les devoirs de la juſtice Chrétienne. *Numquid conſideraſti ſervum meum Job*? dit-il

Luc. c. 7.

Job. c. 1.

au démon : avez-vous fait attention à la conduite de Job mon serviteur ? avez-vous trouvé sur la terre quelqu'un qui l'égale du côté de la droiture & de l'innocence ? Il ne dit pas : Avez-vous observé les grandes choses qui se passent dans le Monde, les batailles, les victoires, les révolutions des Etats. Vaines grandeurs, dont le faux éclat nous éblouit, disparoissez à la lumiere de la vérité, qui sçait discerner la véritable grandeur. Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le soin de lui plaire, & de le servir: *Hoc est enim omnis homo.*

Mais il y a, me direz-vous, beaucoup de pratiques legeres qui font passer pour des hommes foibles ceux qui prennent le parti de la dévotion. A cela je répons en premier lieu que je ne prétens pas autoriser toutes les vaines observances, qu'une piété superstitieuse pourroit inventer; encore moins les scrupules qui sont plutôt l'effet d'une timidité naturelle ou du tempérament, que d'une dévotion bien étenduë. Mais en second lieu, il faut que les gens du Monde conviennent, que plusieurs choses qui pa-

roissent legeres en elles-mêmes, à les considérer dans leurs principes, peuvent devenir grandes. Ce ne sont pas toujours les grands services qui font les grands attachemens dans le Monde: souvent un leger office en lui-même, n'est pas regardé comme tel, quand nous sommes persuadés qu'il est l'effet de la forte passion qu'on auroit de nous obliger. Cela est bien plus vrai dans le service que l'on rend à Dieu, à l'égard duquel les grandes & les petites choses sont égales. Un grand desir de le satisfaire dans les moindres actions est le seul principe de la véritable grandeur.

J'ose même dire en troisiéme lieu, pour la consolation des personnes les plus simples, que quand par impossible les pratiques les plus legeres que la Religion nous enseigne, ne seroient pas agréables à Dieu, il ne pourroit se défendre d'aprouver l'ardeur qu'on a de le contenter en les observant. Il seroit toujours beau à une foible créature d'essayer de rendre à l'auteur de son être par des marques de son respect & de sa reconnoissance, une par-

tie de ce qu'elle lui doit : comme au contraire, c'est toujours une foiblesse & une ingratitude à réprocher au libertin, de ne penser pas à honorer celui qu'il ne peut s'empêcher de reconnoître pour l'auteur de tous les biens qu'il possède. Mais quel est l'aveuglement de l'homme, de vouloir qu'il y ait quelque chose de petit & de mépriſable dans le service du Seigneur ! Tout ce qui regarde la personne sacrée des Rois est relevé par leur dignité : seriez-vous seul le Maître, ô mon Dieu, que l'homme ne fît pas gloire de servir, lui qui n'est au Monde que pour cela, & à qui il devroit être si honteux de ne le pas faire ; *Hoc est enim omnis homo.*

Que si nous regardons l'homme par rapport à la societé civile dont il fait partie, je ne vois rien de plus grand que celui qui travaille à se sanctifier. La véritable grandeur dans l'esprit des personnes raisonnables est de remplir exactement les devoirs que nous imposent à l'égard des autres les rélations différentes que nous avons avec eux. Il est tant d'obligations à quoi nous

engagent le commerce, la societé, la proximité du sang, les charges, les emplois, les divers états de la vie: rien n'est plus beau que de s'appliquer sans rélâche à y satisfaire. Etre bon pere de famille, bon fils, bon parent, bon ami, femme réguliere, bon sujet, bon maître, bon juge, religieux observateur de sa parole, fidele au dépôt, sincere, généreux, charitable, bienfaisant envers tout le monde; c'est en cela que consiste le véritable mérite de l'homme à l'égard de ses semblables: *Hoc est enim omnis homo.* Or ce qu'il y a d'admirable dans la sainteté, c'est que le même principe, d'où naît le desir de servir Dieu, produit en même tems dans l'ame Chrétienne un amour incroyable de cette droiture envers ses égaux. De ce premier anneau de la chaîne suivent tous les autres, qui sont tellement liés ensemble, que rien ne les peut séparer.

Dès qu'on est sincerement vertueux, on est doux, traitable, humble, juste officieux; on s'applique tout entier à satisfaire aux obligations de son état. C'est par-là que les premiers fideles

ont donné de l'admiration aux Payens pour la Réligion Chrétienne. C'eſt par la réputation de leur ſainteté, que les Ambroiſes & les Chryſoſtômes ont fait trembler les Empereurs. Quoique les hommes ſemblent plus touchés de la grandeur que donnent dans le monde les relations diverſes de ſupériorité, de dignité, de prééminence, de titres, & d'emplois conſidérables; quoique cet éclat flate leur ambition, il y a cependant un fonds de droiture dans le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer ceux qui ſont revêtus de ces titres, quand ils négligent les devoirs qui y ſont attachés. Fût-on dans les premieres places du Royaume, quand on manque de bonté, de douceur, de modeſtie, de probité, d'application, le cœur déſavouë en ſecret l'hommage qu'on rend en public. Il n'y a que la véritable vertu qui ait des droits inconteſtables ſur les cœurs: par tout où l'on reconnoît ſon caractere on le reſpecte, & ce qu'il y a d'avantageux pour la ſainteté, & qui ſans doute paroîtra ſurprenant à ceux qui voudront y faire

une serieuse réflexion, c'est que tant de personnes qui jusqu'à présent ont eu intérêt de la décrier, parce qu'ils étoient dans des sentimens contraires, quoiqu'ils n'ayent rien épargné pour cela, n'ont pu ôter de l'esprit des hommes l'estime qu'ils ont pour la vertu. Tant de gens, par exemple constitués en dignité, qui ont été avares, impurs, ambitieux, fourbes, n'ont encore pu parvenir jusqu'à rendre un vice honorable, malgré le penchant qui nous porte au mal, & la complaisance que nous avons pour les grands. Il y a dans notre ame un rayon de lumiere, que rien ne peut éteindre, & qui lui fait connoître que la vertu seule est estimable & précieuse. *Hoc est enim omnis homo.*

Quant à ce qui regarde l'homme par rapport à lui-même, son vrai mérite ne consiste-t'il pas à vivre selon la raison rectifiée par l'Evangile, à s'affranchir de l'empire de ses passions; à se dépouiller de ces foiblesses qui le rendent mépriſable ? C'est par là que l'homme se distingue des bêtes qui suivent leur instinct : c'est par les

victoires qu'il remporte sur lui-même, par le soin qu'il a de régler cet amour propre qu'on fait le centre de tout, à qui on rapporte tout ; cet orgueil démesuré qui nous fait regarder tous les autres vices avec mépris, cette ambition insatiable qui n'a point de bornes : c'est en se délivrant de la servitude des voluptés sensuelles, en se détrompant du Monde, en conservant de l'égalité dans la mauvaise fortune, en acquérant une supériorité d'esprit & de raison au-dessus de tous les accidens de la vie. Or voilà proprement l'ouvrage de la sainteté : tout autre mérite ne vous donne point cette élevation & cette grandeur d'ame. On voit des personnes dans le Monde se distinguer, les uns par la valeur, les autres par l'éloquence, par la connoissance des Arts, par une vaste étenduë de lumieres, quelques-uns par la politique, & par une grande habileté dans les affaires : mais si l'on perçoit le mur, pour user de l'expression d'un Prophète, si l'on voyoit ces grands hommes dans le particulier, combien de foiblesses n'y découvriroit-on pas?

Quelle vanité ridicule, quelles jalousies honteuses, quelles délicatesses sur ce qui peut blesser tant soit peu leur réputation, quelles bizarreries, quels caprices, sans rien dire de tant de passions infames, & de vices abominables que leur conscience leur réproche! Qui verroit tout ce détail, quel mépris n'auroit-il pas pour la grandeur? On s'étonne de trouver ces défauts en des gens de mérite, je ne m'en étonne pas: il n'appartient qu'à la sainteté de nous en délivrer, de vaincre nos passions, de nous élever au-dessus de nous-mêmes; pour vérifier cette parole du Sage, que personne n'est plus grand que celui qui craint Dieu: *Non est major illo qui timet Deum.* Eccles. c. 10.

Mais où sont, me direz-vous, les personnes de cette sorte? tout ce que nous connoissons de gens, qui ont pris le parti de la dévotion, n'ont-ils pas leurs foiblesses comme les autres? Non, MESSIEURS, ils n'en ont point de si grandes: & si Dieu leur en laisse encore pour les humilier, ils les combattent, ils ne les autorisent pas; ils les blâment les premiers dans

eux-mêmes, ils en gemissent devant le Seigneur, bien loin de les excuser & d'en faire gloire; ils vainquent plus souvent qu'ils ne sont vaincus, & ont la consolation de travailler à ce qu'il y a de plus grand, & de plus digne des soins de l'homme.

Vous me demandez où ils sont? & moi je vous répons, qu'il y en a par tout, & que la Providence a soin d'en fournir dans tous les états, d'une piété si reconnuë & si établie qu'on n'en peut disconvenir. Il en est peu, me direz-vous: un seul suffiroit pour donner idée de la sainteté, & pour obliger les autres à se reprocher leur négligence & leur lâcheté. Vous me demandez où ils sont? souvent chez l'artisan: on y trouvera plus de crainte de Dieu, plus de modération, plus de principes de conscience, que dans le grand Monde. Vous me demandez où ils sont? souvent parmi le peuple grossier, où une pauvre fille, simple & ignorante, aura quelquefois de plus grands sentimens de Dieu, des lumiéres plus pures pour se conduire, que des docteurs consommés. Vous me

demandez où ils sont ? quelquefois dans le grand monde & devant vos yeux, où sous une vie commune ils cachent les plus éminentes vertus : & c'est en cela même que consiste leur grandeur, de ne chercher point à briller devant les autres, mais de se contenter de ce qu'il y a de solide dans la sainteté ; de ne vouloir point qu'on fasse attention aux actions pieuses qu'ils pratiquent, mais de les ensevelir dans un oubli profond, pour ne plaire qu'à Dieu. Il en est peut-être dans mon Auditoire de ces ames désintéressées, qui ne craignent rien tant que l'approbation des hommes. Vous les connoissez, mon Dieu ; c'est assez pour eux : ils sont peut-être obscurs, mépriſés, calomniés dans le Monde, mais ils sçavent se consoler aux pieds des Autels : ils vous ont souvent dit dans le fond du cœur, que l'honneur de vous plaire leur tenoit lieu de toutes choses. Les hommes que nous honorons aujourd'hui étoient inconnus sur la terre, errans, vagabons dans les déserts & dans les solitudes, ensevelis tout vivans dans

le creux d'un rocher : Le Monde, dit saint Paul par une sainte fierté, n'étoit pas digne de les posseder : il vous a plu, mon Dieu, de les faire connoître, & d'humilier la grandeur des Césars au tombeau de Pierre le Pêcheur & le Prince des Apôtres. Il y en a beaucoup dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, par le soin qu'ils ont pris de se cacher : ces noms, mon Dieu, vous les avez écrits dans le Livre de vie; cela leur suffit. S'il est ici de ces fideles Chrétiens, je les conjure de se contenter de l'honneur de servir un si grand Maître : non seulement il n'est rien de plus honorable, ni de plus digne des soins de l'homme, mais rien n'est plus capable de les rendre heureux en cette vie.

SECONDE PARTIE. Les anciens Philosophes vouloient que la vertu seule fût le souverain bien de l'homme, & qu'il n'y eût qu'elle, qui pût le rendre heureux dans la vie. La sagesse Evangélique s'accorde en cela avec la Philosophie morale. La vertu toute austere qu'elle est, fait goûter de véritables plai-

firs; & il n'y a de bonheur parfait en ce Monde, que pour les gens de bien qui travaillent sérieusement à se sanctifier : *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam.* Pourquoi cela ? parce qu'ils auront plus de douceur dans la vie, & moins de chagrin, & que par là leurs desirs seront remplis; *Quoniam ipsi saturabuntur :* c'est une vérité qu'il est facile d'établir. *Matth. c. 5.* *Ibid.*

Je dis que les gens de bien ont plus de douceur dans la vie, que les méchans; parce qu'ils ont la paix au dedans & au dehors d'eux-mêmes, tandis que les pécheurs n'ont ni l'un ni l'autre. Car qu'est-ce qui produit la paix dans le cœur de l'homme ? c'est une entiere soumission à la volonté du Seigneur. Dans l'Etat tout est calme & tranquille, quand tout est soumis au Prince. Dans l'homme tout est en repos, quand les passions obéïssent à la raison, & la raison à Dieu : voilà l'ordre. De-là naît, dit l'Ecriture, l'abondance de la paix, que le Monde ne peut donner. Ce repos de la conscience est le fruit ordinaire de la vertu : plus on est à

Dieu, plus on le goûte; plus on use de réserve avec Dieu, & moins on a de part à cette joie. Seigneur, dit saint Augustin, quand je ne suis pas plein de vous, je me suis à charge à moi-même. *Quamdiu tuî plenus non sum, gravis mihi sum*; de quelque autre chose que je tâche de remplir le vuide infini de mon cœur, je ne trouve point de supplément qui puisse me tenir lieu du bien que je trouverois en vous. Quand je serai entierement à vous, & qu'il n'y aura plus rien dans moi, qui ne soit soumis à vos ordres, c'est alors, mon Dieu, que je serai tout-à-fait affranchi des ennuis & des peines que me donne l'attachement aux créatures: *Cùm inhæsero tibi ex omni me, omninò nusquam erit labor & dolor.*

Que dirai-je de l'onction secrette dont Dieu adoucit le joug de sa loi; de ces momens heureux, où il se fait sentir aux ames justes; de cette espérance si douce, qui leur fait goûter par avance les joies du Ciel, de ces rayons de lumiere, qui leur font voir la vanité du Monde dans un jour si

beau;

beau; de ces larmes si consolantes, qu'ils versent quelquefois au pied du Crucifix, où ils trouvent un plaisir plus pur & plus exquis, que dans les fêtes les plus agréables du Monde? C'est un langage étranger pour les Mondains; & c'est ici, mon Dieu, que votre secours m'est nécessaire, pour me faire entendre à eux. *Da amantem, & sentit quod dico:* donnez-moi un cœur pénétré de votre amour, il comprendra ce que je dis. Faites sur quelqu'un de mes Auditeurs ces impressions fortes & insinuantes, par où vous engagez quelquefois les commençans, & il m'entendra: *Da amantem, & sentit quod dico.* *August.*

Mais comparons ce repos avec le trouble qui regne dans le cœur des méchans. Rebelles qu'ils sont à la loi du Seigneur, en se dérobant à sa conduite, ils se livrent par nécessité aux passions les plus cruelles. Sur cette mer orageuse où ils s'embarquent, il n'y a plus un jour de calme pour eux: *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest.* On voit ces esclaves du Monde toujours dans l'a- *Is. c. 57.*

gitation, toujours dans l'excès, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, jaloux jusqu'à la rage, tristes jusqu'au désespoir, emportés jusqu'à en perdre la raison, ouvrant à leurs desirs une carriere libre, sans pouvoir y satisfaire, & toujours soupirans après le repos qu'ils ne peuvent trouver hors de Dieu. *Væ animæ audaci.* Malheur à l'ame audacieuse, dit saint Augustin, qui en s'éloignant de vous, ô mon Dieu, espere trouver quelque chose de meilleur.

Mais ils disent qu'ils ont la paix : il en est peu, MESSIEURS, qui le disent, & dans quels tems le disent-ils ? dans un moment de débauche, où leur passion est satisfaite. Mais le disent-ils dans la suite de leur vie ? Ils le disent du bord des lévres, mais le cœur en secret ne les dément-il jamais ? Ils le disent, lorsqu'ils n'ont pas eu le loisir de rentrer en eux-mêmes, & qu'ils peuvent s'étourdir sur leur état ; mais quand ils sondent leur conscience, qu'ils veulent écouter la voix intérieure qui leur reproche leurs vices honteux, le disent-

ils alors ? Combien de pécheurs de bonne foi conviennent-ils qu'ils n'ont pas un jour de repos sur la terre? Combien y en a-t-il qui paroissent tranquilles & contens, qui ne sont pas exemts pour cela de ce ver rongeur qui les dévore? Combien d'autres ont avoué qu'après plusieurs années de débauche, ils n'avoient encore pu parvenir à étouffer les remords d'une conscience importune, qui les tourmentoit sans relâche ? Heureux dans leurs disgraces, d'être encore poursuivis par le Pasteur qui les rappelle, & de n'avoir pas épuisé toutes les bontés d'un Dieu, qui les veut sauver malgré eux.

Mais quand ils en seroient venus à ce faux calme de la conscience, qui est la marque la plus funeste de la réprobation, auroient-ils pour cela du repos de la part des hommes ? C'est une disposition merveilleuse de la Providence, que ceux qui tâchent d'étouffer les reproches intérieurs que leur conscience leur fait, n'ayent point de paix, ni de tranquillité au dehors. Le libertins, dit saint Augustin, vou-

droient établir un genre de vie libre & sans contrainte. Ils voudroient qu'on eût effacé les noms de pudeur & de vertu ; que chacun pût suivre ses inclinations, sans se proposer d'autre regle que ses plaisirs. Ils voudroient que la Religion fût éteinte, ou indifférente ; que toutes les loix fussent abolies. Ce sont de belles idées dont le libertinage se flate quelquefois : mais le malheur pour eux est, qu'ils ont à vivre avec des personnes qui ne sont pas de leur sentiment. Le Monde tout corrompu qu'il est, a des principes bien contraires ; il veut le bien, & ceux-là mêmes qui ne pratiquent pas la vertu, reconnoissent qu'il la faudroit pratiquer, & la font observer aux autres. Un pere zélé pour ses enfans, veut qu'ils fassent leur devoir ; un mari veut qu'une femme soit réguliere ; un maître veut que les gens qui dépendent de lui vivent dans l'ordre : ainsi de toutes parts, vous vous trouvez exposés à des yeux qui veillent sur votre conduite. Si vous vous égarez, quelles contrariétés, quels reproches,

quels éclats dans le monde ! Si vous prétendez cacher vos démarches, où en êtes-vous ? Quelles sont les craintes, les frayeurs d'un fils débauché, d'une fille qui a oublié son devoir, d'un homme d'affaires qui a fait une lâcheté, d'une femme qui a voulu tromper la vigilance d'un mari, & qui voit sa réputation entre les mains des personnes les plus infideles & les plus indiscrétes ? Quel désespoir de payer si cher un moment, qu'il n'est plus en son pouvoir de racheter ! Mais quelle est votre bonté, ô mon Dieu ! d'avoir encore laissé cette ressource à ceux qui auroient étouffé les remords de la conscience ; afin qu'ils fussent obligés de reconnoître & de sentir malgré eux par une funeste expérience, qu'il est dur & amer à l'homme de s'être soustrait à l'obéissance d'un Dieu aussi bon & aussi aimable que le nôtre ? *Scito & vide quia malum & amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* Jer. c. 2. 5.

Les gens de bien ne sont point exposés à ces recherches odieuses. Si le devoir leur paroît quelquefois au-

ſtere, ils éprouvent dans la ſuite que le vrai plaiſir d'un homme d'honneur eſt de remplir les obligations de ſon état. Si ce n'eſt pas un plaiſir ſi piquant, qui flate la corruption de l'homme; c'eſt un plaiſir ſolide qui n'a point de retours fâcheux. Ce n'eſt pas un plaiſir d'un moment, qui finit avec une réjouiſſance publique; c'eſt un plaiſir qui dure & qu'on peut goûter tous les momens de la vie. Ce n'eſt pas un plaiſir qui épuiſe la ſanté, qui conſume l'argent, qui flétrit l'honneur; c'eſt un plaiſir ſouvent utile, toujours honorable, & qui conſerve la vie par la ſatisfaction qu'il donne à l'eſprit. On ne goûte les autres plaiſirs que par la paſſion; celui de faire ſon devoir eſt le plaiſir de la raiſon: & ce qui doit nous faire ſentir la vanité des autres, & la ſolidité de celui-ci, c'eſt qu'après avoir joui de tous les plaiſirs, on eſt obligé de ſe ranger à ſon devoir de Chrétien, & d'en venir là comme au ſeul bien capable de contenter le cœur de l'homme: trop heureux après avoir paſſé par tous les états, de

reconnoître avec le Sage, que tout le reste n'est que vanité sans l'amour de Dieu: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Eccléſ. c. 1.

Il est encore évident que les Justes ressentent moins les disgraces de la vie, que les méchans. Je ne dis pas qu'ils en soient exemts, c'est une loi commune pour tous les hommes de souffrir sur la terre. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus*, dit le Sage, *jugum grave super filios Adam.* Dieu a imposé un joug bien rude aux enfans d'Adam: depuis le Monarque assis sur le Trône jusqu'au pauvre & à l'esclave, il n'y a personne qui ne porte sa croix: mais je dis que le Juste est moins sensible à la sienne; pourquoi cela? Eccli. c. 40.

Toutes les pertes qu'on peut faire de biens, de santé, d'amis, de parens, d'honneur, se mesurent sur l'attachement qu'on a: c'est-à-dire, que si cet attachement est médiocre, la douleur est médiocre; si l'attachement est extrême, la douleur est extrême. D'où il s'ensuit, que les pécheurs faisant consister leur bonheur

dans les biens de cette vie, ils ne peuvent les perdre qu'avec peine, parce qu'on leur arrache avec violence ce qui fait l'objet de leurs passions. Au contraire, les gens de bien ayant un attachement plus modéré (je dis plus modéré; car je ne prétens pas qu'ils ne tiennent à rien du tout; plût à Dieu que cela fût : du moins la modération que je demande est de l'essence de la vertu; elle en fait le fonds) les gens de bien, dis-je, deviennent moins sensibles à toutes les pertes temporelles. Les disgraces peuvent causer au juste quelque agitation; mais elles ne sont pas capables de le désoler; il a toujours une ressource en sa vertu. Comme son trésor n'est pas sur la terre, son cœur n'y est pas non plus: il a placé son bonheur dans un bien éternel, que rien ne lui peut enlever. Il trouve même dans sa Religion un fonds admirable de consolation & de joie. Elle lui apprend que toutes ses peines sont comptées; que le Dieu qu'il adore est le témoin de sa douleur, & qu'il sçaura essuyer ses larmes. *Patior*, dit-il

2. *Tim.* c. 1.

avec saint Paul, *sed non confundor.* Il est vrai que je souffre, mais je ne perds point courage dans mes souffrances : *Scio enim cui credidi, & certus sum quia potens est depositum meum servare.* Je sçais quel est le Dieu en qui j'ai mis ma confiance ; je sçais que c'est non seulement un bon maître, mais un bon pere ; que s'il me laisse souffrir en le servant, il faut qu'il ait des vuës toutes particulieres sur moi. Que si n'étant qu'une créature imparfaite & capable des sentimens les plus déraisonnables, je ne me sens pas assez de dureté pour abandonner ceux qui auroient soûtenu mes intérêts à leurs dépens, & qui auroient eu une soumission aveugle pour mes ordres, comment pourrois-je croire que mon Dieu fût plus impitoyable que je ne le serois ? Encore une fois je sçais quel est celui sur qui je me repose : *Scio enim cui credidi.* Il y a une autre vie ; il y a une récompense éternelle pour moi. Telle est la consolation du juste. Passons à la troisiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

RIEN n'est plus au pouvoir de l'homme, que d'acquérir la sainteté. Car premierement c'est une entreprise dont le succès ne peut manquer que par un défaut libre & entierement volontaire; ce qui n'arrive point dans les autres entreprises de la vie. Si on veut s'avancer à la Cour, faire fortune dans la robe ou dans l'épée, s'élever dans l'Eglise, se pousser dans les affaires, outre qu'on a besoin pour cela de plusieurs qualités naturelles, qui ne sont pas données à tout le monde, on trouve en son chemin des concurrens qui nous disputent nos prétentions: il faut des patrons & des amis qui nous secondent; le mérite seul languit, & demeure dans l'obscurité. Combien de gens après plusieurs années de travaux se trouvent aussi reculés qu'à l'entrée de la carriere? Heureux s'ils avoient donné ces soins à la sainteté, ils auroient atteint les premiers rangs du Royaume de Dieu.

Car telle est votre Providence, mon Dieu, que la sainteté, qui est

le bien de l'homme par excellence, est aussi entre ses mains. Si vous avez mis quelque distinction entre nous pour les biens de naissance, de fortune, pour les avantages de l'esprit & du corps, c'est parce que ces biens passagers ne sont pas un héritage digne de vos enfans. Mais pour les biens de la grace, vous avez voulu que la distinction qu'il pourroit y avoir au regard des hommes, dependît en partie de leur libre arbitre. La voie du salut & de la perfection est ouverte à tout le monde; le pauvre & le riche y ont une égale entrée; il ne faut que le vouloir pour y être reçu, l'ennemi qui en défend la porte, dit saint Bernard, est si foible, qu'il ne peut vaincre que ceux qui veulent bien en être vaincus: *Non vincit, nisi volentem.*

Non seulement il est libre à tout le Monde d'y parvenir, mais il est possible dans tous les états. Oui, MESSIEURS, c'est une malignité de l'homme de se former une idée de sainteté si difficile & si relevée, qu'elle paroisse impraticable, pour avoir

lieu de s'en dispenser, & pour se faire à soi-même un prétexte légitime dont l'on puisse autoriser sa lâcheté. Le commandement que je vous donne, dit le Seigneur aux Juifs, n'est point au dessus de vous. La sainteté ne consiste point dans les visions, dans les révélations, dans le don de Prophétie, de contemplation, d'oraison extraordinaire, dans les extases, qui en sont plutôt les suites que l'es-
Deut. c. 30. sence : *Non supra te est, neque procul positum ; nec in cœlo situm, ut possis dicere : quis nostrûm valet ad cœlum ascendere ?* La sainteté ne consiste pas encore précisément à quitter le Monde, à traverser les mers pour aller chercher les déserts de la Palestine ; en sorte que vous puissiez vous excuser sur les engagemens de votre
Ibid. état ; *Neque trans mare positum ut causeris & dicas : quis ex nobis poterit transfretare mare ?* Mais elle con-
Ibid. siste en des choses qui sont à portée, & que chacun peut pratiquer ; *Sed juxta te est sermo valdè, in ore tuo, & in corde tuo, ut facias illum.* La Providence a voulu que dans les

états les plus imparfaits ; que dis-je ? les plus dangereux pour le salut, il y eût des gens qui eussent atteint un degré de sainteté aussi éminent, que ceux qui ont vécu dans les états de l'Eglise les plus parfaits, & les plus saints : & c'est pour cela qu'elle a fait consister les devoirs essentiels de la sainteté en des choses qui se puissent également pratiquer par tout.

Quoi de plus grand, par exemple, que l'amour de Dieu ? C'est, pour ainsi dire, l'essence & la perfection de la sainteté : & quoi de plus praticable dans tous les états de la vie ? Qui empêchera un courtisan, un homme du Monde, une femme engagée dans le mariage, d'avoir pour Dieu un amour de préférence aussi absolu, aussi universel, aussi constant que le plus fervent Religieux ? Dans quelque état que se trouve l'homme, peut-il s'excuser de n'aimer pas plus Dieu que sa fortune ? Saint Louis ne l'a-t il pas autant aimé sur le Trône, que saint Antoine dans le désert ? L'humilité qui est le caractere le plus sûr & le plus infé-

parable de la sainteté, n'est elle pas une vertu praticable dans toutes les conditions? Où manque-t-on d'occasions de s'humilier, & de raison pour le faire? Combien de Saints distingués par la naissance & par les emplois, ont-ils eu dans le cœur l'humilité de saint François? C'est un abus, Chrétiens, que de nous excuser sur notre état: il n'en est point où Dieu n'ait fourni des exemples d'une sainteté consommée, & cela en grand nombre. *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, &c.* Apoc. c. 7.

Il y a plus: non seulement tout le monde peut se sanctifier; non seulement on le peut dans tous les états, mais on le peut en tout tems & en tout âge. Il n'en va pas ainsi de la fortune dans le Monde. Quand on a laissé passer une occasion, on n'y revient plus: avoir manqué un moment favorable, c'est une raison souvent pour ne point réüssir tout le reste de vos jours. D'ailleurs l'âge nous rend inutiles & incapables des fonctions de la vie, qui pourroient nous

avancer. Il en va tout autrement à l'égard de Dieu. Il entre dans la vigne du Seigneur des ouvriers à toutes les heures. Non seulement ils y sont bien reçus, mais ils sont également récompensés. Le pere de famille, loin de renvoyer les derniers venus, prend leur défense en main.

Ainsi, mon cher Auditeur, n'alléguez point pour prétexte une vieillesse avancée. Fussiez-vous rebuté du Monde que vous avez servi pendant toute votre vie, vous ne serez point rejetté de votre Pere Céleste, lorsque touché d'un saint repentir vous irez embrasser ses genoux. Votre âge vous peut fermer l'entrée à toutes les fortunes temporelles, mais non pas au Royaume de Dieu. Quand vous seriez incapable de toutes les affaires du siécle, consolez-vous, vous êtes encore capable de l'unique & de la plus importante affaire que l'homme ait sur la terre, qui est celle de sa sanctification. Que les jeunes gens n'apportent point leur jeunesse pour excuse; tout âge est propre pour le Ciel. Il faut de l'expérience & des

années pour réüſſir auprès des Grands: quelque nouveau que vous ſoyez dans l'école de Jeſus-Chriſt, vous y pouvez bientôt devenir maître. La ferveur en peu de tems vous égale aux plus avancés.

Mais il en coûte, direz-vous, pour ſe ſanctifier; cela eſt difficile. J'avouë qu'il eſt difficile; mais il eſt néceſſaire: jamais la difficulté ne rebuta dans les affaires indiſpenſables. Il eſt difficile: mais ce ne ſera point vous ſeul qui ſurmonterez les difficultés; un Dieu marchera devant vous; il vous applanira les voies; il aura ſoin de ſoûtenir vos pas, & de vous relever de vos chutes. Combien avez-vous ſurmonté dans la vie de difficultés, que vous regardiez comme des obſtacles inſurmontables? Quand vous conſidérez le paſſé, y pouvez-vous penſer ſans frémir? Le Dieu qui vous a ſoûtenu dans le commencement de la carriere, vous abandonnera-t-il dans la ſuite?

Il eſt difficile: tout ne l'eſt-il pas dans le Monde? Les moindres avantages ne ſont-ils pas vendus au tra-

vail opiniâtre, à la constance, à l'assiduité, à la sujettion ? Vous voulez que le plus excellent de tous les biens ne vous coûte rien.

Il est difficile: beaucoup moins qu'il ne l'étoit à tous ces grands Saints dont nous honorons la mémoire. Il falloit alors porter sa tête sur l'échaffaut, être prêt à verser son sang, vivre exilé, proscrit, errant, vagabond. Que vous demande-t-on qui approche des souffrances des Martyrs ? Il est difficile : il vous sied bien de vous excuser sur la difficulté. Nous vivons dans un siécle, où rien ne paroît impossible, & nous sommes d'une nation dont le caractere est de ne rien trouver de difficile. Quelles découvertes dans tous les Arts? Quelle pénétration ne nous a pas donné un travail infatigable ? Il n'est plus de mers que l'on ne traverse pour le négoce ; il n'est plus dans la guerre de places imprenables; il n'est point d'entreprise qui étonne ; on ne trouve plus rien qui nous coûte, que l'art de se sanctifier.

Cette exception, mon Dieu, n'est

pas universelle : vous avez encore des serviteurs, qui font pour votre service des choses, qu'on croyoit impossibles dans le Monde. Faites, mon Dieu, que leur exemple soit salutaire aux autres. Donnez des Saints à votre Eglise : c'est le plus excellent don que votre main libérale puisse répandre sur nous. Nous ne vous demandons point de gens recommendables par leur sçavoir, par leur valeur, par leur esprit ; nous vous demandons des Saints. Donnez à l'Autel des Ministres fervens, zélés, humbles, désintéressés, remplis de votre esprit ; des hommes déclarés pour le bien, qui ne rougissent point de l'Evangile. C'est alors, mon Dieu, que nos freres réünis n'auront plus le prétexte de nos mœurs pour refuser de se soumettre à notre créance. Voilà, Chrétiens, un zele digne de vous : c'est par l'exemple de votre vie que vous acheverez l'œuvre de Dieu ; & c'est par-là aussi qu'après nous être réünis sur la terre dans le sein de la même Eglise, nous serons réünis dans le Ciel, &c.

SERMON
SUR L'IMMACUL'EE
CONCEPTION
DE LA
SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

Le Seigneur m'a possedée dès le commencement de ses voies. Au Livre des Proverbes ch. 8.

QUELLE est cette Fille chérie du Ciel, à qui l'Eglise applique aujourd'hui ces paroles, & qui peut se glorifier de n'avoir jamais été sous l'esclavage du Démon ? C'est une pure créature que Dieu a choisie pour mere ; faut-il s'étonner qu'il ait été si jaloux de la possession de son cœur, & qu'il s'en soit reservé les premiers hommages ? C'est un temple où tou-

te la plénitude de la Divinité doit réſider ; eſt-il ſurprenant qu'il n'y ſouffre pas la moindre profanation? C'eſt un ſang dont le ſaint Eſprit doit lui former un corps; n'eſt-il pas juſte qu'il l'empêche de ſe corrompre ? Le Saint des Saints pourroit-il s'allier avec une chair ſouillée du péché ?

Apprenons donc de l'Egliſe à révérer dans Marie une prérogative ſi ſinguliere, ſans vouloir approfondir ce myſtere par une curioſité infidelle, qui déroge à la gloire de la Mere du Sauveur. Mais quelle inſtruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs. Enfans de haine & de colere pouvons-nous éviter la triſte diſgrace, où nous avons été envelopés dès le premier moment de notre origine ? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne ſoit pas un moment de malédiction pour nous ? Le fils d'un pere rebelle peut-il venir au Monde ſans porter la marque de cette révolte ? Non, MESSIEURS, je ne prétens pas vous propoſer pour modele un avantage, qui eſt un pur ef-

fet de la libéralité de Dieu. Mais ne croyez pas pour cela que ce Mystere soit sans instruction pour nous. Car c'est de cette prérogative, qui n'est accordée qu'à la Mere d'un Dieu que je prétens tirer la leçon la plus importante pour le salut de l'homme, je veux dire, l'idée qu'il se doit former de la grace sanctifiante : comment cela ? en vous faisant considérer deux vérités que je voudrois aujourd'hui pouvoir imprimer bien avant dans vos esprits, & qui vont faire tout le partage de ce discours. La premiere est que rien n'est plus digne de notre estime, que la grace sanctifiante : & la seconde, que rien n'est plus digne de nos soins, que la conservation de cette même grace. En un mot, MESSIEURS, Dieu nous apprend dans ce mystere à estimer la grace sanctifiante, par la distinction qu'il prétend faire de Marie, en la lui donnant dès le moment de son origine, c'est le sujet de mon premier Point. Marie nous apprend à la conserver par la correspondance qu'elle apporte à cette grace, c'est le sujet

de mon second Point. Demandons par son entremise les lumieres du saint Esprit. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. C'EST un malheur d'autant plus déplorable qu'il est plus commun à tous les hommes, de n'estimer que les biens qui tombent sous leurs sens. Ainsi quelque peinture avantageuse que je fasse de la grace sanctifiante, comme c'est un bien surnaturel qui n'est pas sensible, je n'en puis donner qu'une foible idée aux gens du Monde. En vain je vous dirai que c'est ce caractere divin qui nous fait enfans de Dieu, qui nous donne une parfaite ressemblance avec notre Pere céleste, qui nous confére un droit légitime sur l'héritage du Ciel; que c'est elle qui fait tout l'agrément, & toute la beauté d'une ame aux yeux du Seigneur: un Mondain qui ne juge que par les sens, écoute ces paroles comme une langue étrangere qu'il n'entend pas; *animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* Ne pouvant donc vous faire sentir l'excellence de la grace

1. Cor. c. 2.

sanctifiante dans elle-même, je veux aujourd'hui vous en faire connoître le prix par l'estime que Dieu en fait, & par la préférence qu'il lui donne en ce mystere au-dessus de tous les biens de la vie. Deux réfléxions développeront cette vérité. La premiere est, qu'un Dieu voulant se choisir une mere qui fût digne de lui, n'a pas eu en vuë pour la distinguer les avantages de la naissance, les biens de fortune, l'élevation du rang, l'éclat de la puissance mondaine, ni même les qualités naturelles; mais la seule grace sanctifiante donnée dès le premier moment de la Conception. Cela nous apprend, Chrétiens, que c'est un bien d'un ordre supérieur, au-dessus de tous les biens naturels, & par conséquent que nous devons le préférer à tout le reste. La seconde réfléxion est, que Dieu pour empêcher que Marie ne fût un moment l'objet de sa haine (car remarquez, MESSIEURS, qu'il ne s'agissoit que d'un seul moment) que Dieu, dis-je, a mieux aimé passer par dessus les regles de sa Providence

ordinaire, & établir un nouvel ordre de decrets : instruction salutaire, qui doit faire comprendre à tous les Chrétiens, que la privation de la grace est un si grand mal, que pour l'éviter un moment, il n'y a rien qu'on ne doive mettre en œuvre, ou plutôt qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier. Expliquons ces deux pensées si capables de nous donner une haute idée de la grace sanctifiante.

Pour entrer dans la premiere, faisons une supposition qui vous paroîtra chimérique, mais qui donnera jour à ma pensée. Imaginons-nous, MESSIEURS, que quelqu'un de vous ait la liberté de sechoisir une mere telle qu'il la pourroit souhaiter : quelles seroient d'abord ses premieres vuës ? Jugeons-en par ces douces rêveries, où l'esprit s'égare quelquefois en suivant sans réflexion les vains mouvemens de l'ambition naturelle, avec laquelle nous naissons. Combien de fois a-t-on souhaité d'être né riche, puissant, de qualité, bienfait ? quel effort ne donne-t-on

ne-t-on point à son imagination? quelle carriere n'ouvre-t-on pas à ses désirs? Jugez par là du choix que vous feriez. Les Mondains entêtés de la noblesse, de la grandeur, de la beauté, s'efforceront de réünir dans un seul sujet tout ce qui pourroit contencer leur ambition, & flater leur amour propre. Homme aveugle, c'est ainsi que le Monde vous apprend à n'estimer que les biens sensibles: apprenez aujourd'hui par le choix d'un Dieu, qu'il est un bien infiniment supérieur, à quoi vous ne pensez pas, & qui doit marcher devant tous les autres.

Maître de se choisir une mere qui fût sur le Trône, & de la rendre souveraine de tous les Royaumes du Monde, il ne pense à rien moins, MESSIEURS. S'il la fait sortir d'un sang illustre, qui avoit rassemblé le Sacerdoce & la Royauté, ce n'est pas tant en vuë de la noblesse, que pour récompenser la foi d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, & la sainteté de David. Car s'il avoit cherché la splendeur de la naissance, au-

roit-il choisi une noblesse tombée en roture, réduite à la condition d'artisan, devenuë pauvre, obscure, sans nom, sans charges, & sans emplois? Non, MESSIEURS, il ne pense point à tous ces avantages qui vous touchent si fort. Ces biens naturels seroient communs à Marie avec tous les gens du Monde. La Mere d'un Dieu mérite une distinction, un privilége qui lui soit tellement propre, qu'il ne convienne à personne qu'à elle. Or quel est cet avantage auquel Dieu s'attache préférablement à tous les autres, & qui fait le caractere de la grandeur de Marie? C'est la grace sanctifiante qui distingue le premier moment de sa Conception: ce moment où le pauvre & le Monarque sont également envelopés dans la disgrace du Seigneur, & où l'on peut appliquer ces paroles de Sap. 7. Salomon: *Nemo enim ex regibus aliud habuit Nativitatis initium*: ce moment honteux à tous les hommes, est un moment de gloire pour elle. Fille du Très-Haut, héritiere du Ciel, digne objet de l'amour d'un

Dieu, elle voit tous les Enfans d'Adam esclaves du démon, héritiers de l'enfer, victimes de la Justice Divine. Voilà la seule prérogative que le Seigneur ait jugé digne de la mere qu'il a choisie, & la marque la plus sensible qu'il pouvoit donner aux hommes, de l'estime qu'il fait de la grace sanctifiante.

Belle leçon pour vous, Chrétiens Auditeurs. Je ne demande pas que vous n'ayez que de l'indifférence & du mépris pour tous les avantages de la nature ou de la fortune. Plût à Dieu que vous fussiez parvenus à ce point d'élévation si digne d'une ame Chrétienne! Ce degré de perfection n'est si vous voulez que de conseil. Mais un devoir d'obligation pour vous, c'est de régler votre estime sur la qualité des biens qu'on vous présente, & de donner à chacun le rang qu'il mérite; c'est de mettre la grace avant tous les autres. Jouissez à la bonne heure des avantages que vous avez reçus de la main du Seigneur; mais estimez plus en vous celui qui vous rend agréables

à ses yeux. Héritiers de Jesus-Christ, enfans adoptifs de Dieu, usez des biens de la terre comme en usoit la Reine Esther. Parvenuë à la faveur d'un Prince puissant ; adorée dans une Cour, dont elle faisoit la gloire & les délices ; née avec toutes les qualités d'esprit & de corps qui attiroient sur elle les yeux du Monde ; obligée par son état de se trouver aux fêtes & aux réjouissances qui se faisoient à
Esther. c. 14. la Cour ; *Tu scis necessitatem meam* ; Seigneur, disoit-elle à Dieu, vous connoissez mieux que personne à quoi m'obligent les devoirs d'une condi-
Ibid. tion où vous m'avez engagée. *Et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum, usque in præsentem diem, nisi in te Domine Deus Abraham.* Vous sçavez que depuis que j'ai été conduite par vos ordres dans ce superbe Palais, je ne me suis point laissée éblouir à l'éclat d'une fortune qui aveugle tant de gens. Vous sçavez qu'au milieu des honneurs & des plaisirs, comblée de biens & de trésors, je n'ai jamais eu un moment de satisfaction, que dans la pensée

que j'étois bien avec vous, ô Dieu de nos peres. Vous êtes témoin des sentimens les plus sécrets de mon cœur. S'est-il jamais laissé charmer par la vaine joie, qui jette les Grands dans une yvresse profonde à votre égard? Ai-je pu goûter d'autres douceurs que celle de me voir en grace avec vous? Insensible à tous les objets profanes, je vous ai cherché dans moi-même; & plus heureuse de vous y trouver que de me voir sur le Trône, j'ai senti intérieurement une joie pure qui n'est mêlée d'aucun chagrin; une joie paisible, qui ne m'est point disputée par des rivaux jaloux de mon état; une joie durable, qui n'expire point avec une fête publique; une joie constante, qui n'a point de retour fâcheux; une joie solide, qui remplit toute l'étenduë de mon cœur; une joie sainte, qui loin de me rendre criminelle, comme font les plaisirs du Monde, me sanctifie devant vous. Vous le sçavez, mon Dieu, que si j'ai été contrainte de vivre dans le luxe & dans l'éclat, j'ai toujours préféré

l'honneur de vous servir à toutes les grandeurs de la terre.

De cette vérité fondamentale de notre Réligion il en suit une autre, qui en est comme la conclusion naturelle, sçavoir que la privation de la grace est le plus grand de tous les maux : vérité qui nous est insinuée d'une maniere si sensible dans le mystere que nous célébrons aujourd'hui.

De quoi s'agissoit-il, pour obliger Dieu de donner à Marie une prérogative aussi singuliere que l'est celle d'être conçuë sans péché ? Il s'agissoit d'être un moment sous l'esclavage du démon, & dans la disgrace de Dieu. Qu'est-ce qu'un moment dans cet état à en juger selon le Monde, & un moment dont Dieu auroit reparé la honte par tous les dons de la grace ? Ne pouvoit-il pas la sanctifier ensuite comme S. Jean-Baptiste, & Jéremie ? Non, MESSIEURS, ne confondons point les serviteurs de Dieu avec sa Mere. Ce moment étoit comme un coup mortel à l'honneur du Fils, autant qu'à celui de la Mere :

pour aller au devant il n'eſt point de régles ordinaires qui arrêtent la Providence. Elle s'eſt engagée à mettre une inimitié entre le ſerpent & la femme : *Inimicitias ponam inter te & mulierem*; il ne faut pas qu'il y ait entre eux un moment d'intelligence. Il vaut mieux pour cela renverſer l'ordre naturel des choſes, & faire entrer Marie dans un nouvel ordre de décrets. Dieu la tirera de la maſſe corrompuë d'Adam, où elle ſeroit envelopée dans la diſgrace commune. *Gen. c. 3.*

Mais comment lui donner part à la Rédemption du Sauveur, ſi elle n'eſt pas compriſe dans le nombre des criminels, qui doivent être rachetés ? Elle y aura part, Chrétiens, par la voie de préſervation ; voie plus avantageuſe & plus honorable que la voie de réparation. Mais du moins aura-t'elle part à la dette que tous les hommes ont contractée ? Non, MESSIEURS, l'ombre ſeule du péché fait horreur à Dieu : on délivre Marie de cette obligation honteuſe ; l'Egliſe inſpirée du ſaint Eſprit, paſſe par-deſſus toutes ces difficultés.

Elle n'a pas de peine à concevoir qu'un Dieu veuille naître d'une fille pauvre, sur la paille, dans un étable; qu'un Dieu s'assujettisse aux miseres & aux infirmités de l'homme; elle ne trouve rien en cela qui déroge à sa gloire; Dieu peut tout aimer hors le péché: mais qu'il veuille naître d'une mere qui ait été un moment séparée de lui, un moment esclave du démon, voilà ce que l'Eglise ne peut croire; cela lui paroît monstrueux & inconcevable: elle défend à tous les fideles d'enseigner que Marie ait été sujete au péché originel; & si elle n'a pas été jusqu'à décider la chose, elle explique assez sa pensée, puisque non seulement elle permet qu'on croie l'Immaculée Conception de la Vierge, mais qu'elle exhorte les fideles à le croire.

Quand sera-ce, Chrétiens, que nous entrerons dans l'esprit des mysteres que l'Eglise nous enseigne? Assemblés dans ce saint lieu pour celebrer la Conception de Marie, vous croiriez lui faire injure de penser qu'elle eût été jamais dans la disgrace de Dieu:

un moment dans le péché vous paroît indigne d'elle ; & il ne vous paroît pas indigne de vous d'y passer les mois, les années, & peut-être la vie entiere. Car voilà la conduite de la plûpart des gens du Monde : non seulement on perd la grace sans peine & sans résistance, mais on demeure avec tranquillité dans ce malheureux état qui est le comble de la misere. *Profundè peccaverunt*, dit le Prophète Osée ; Seigneur ils ont péché, & ce n'est pas une legere plaie, mais une plaie profonde que le péché a fait dans leur cœur : ce n'est pas un leger sommeil qui les endort, c'est une profonde létargie qui les tient assoupis. En vain vous faites retentir à leurs oreilles les vérités de la foi, l'éternité des peines à quoi ils s'exposent, la félicité des Saints qui n'est plus pour eux, la colere d'un Dieu, qui ne peut s'empêcher de les haïr, qui menace & qui a en main le pouvoir de se venger, l'inutilité de leurs bonnes œuvres, l'anéantissement de tous les mérites passés ; toutes ces impressions si capables de remuer les con- *Osée c. 9.*

ſciences ne touchent plus le mondain nourri dans le crime, & vendu au péché, comme dit ailleurs le Prophète. Pourquoi cela? *Profundè peccaverunt.* C'eſt la peine du péché de rendre le pécheur inſenſible à ſa miſere.

Ah! Chrétiens, quel charme a donc pour vous le péché? Je ne me plains pas, écrivoit autrefois ſaint Bernard à un pécheur, je ne me plains pas de ce que vous êtes ſorti de votre devoir: mais de quoi je me plains, c'eſt que vous n'y ſoyez pas encore rentré, c'eſt que vous ayez été ſi longtems à revenir à vous-même: *Non queror quod abieris, ſed quòd jam non redieris queror.* Vous pourriez peut-être excuſer votre déſordre, en diſant que l'occaſion étoit périlleuſe, la tentation forte, la paſſion violente: que l'exemple des autres vous a entraîné, qu'un premier mouvement n'a pas donné lieu aux réfléxions ſolides qui pouvoient vous retenir; je veux croire que votre faute eſt excuſable, quoiqu'à peſer toutes ces circonſtances, peut-être ſeroit-il aiſé

de vous confondre : encore une fois je veux croire qu'il y a eu plus de fragilité que de malice dans votre chute. Mais quelle excuse avez-vous pour ne pas rentrer en grace avec Dieu après l'avoir offensé ? Qu'a le péché de si agréable après qu'il est commis ? La passion vous a emporté ? que la raison, que la foi ne vous fait-elle revenir ? Que vous reste-t-il présentement de votre faute, que la honte de l'avoir commise ? Combien de fois vous êtes-vous reproché à vous-même ce plaisir passager, qui vous a échapé, qui a passé comme un songe ? Il faut que vous soyez bien ennemi de vous-même, pour ne vous aider pas dans ces bons momens.

Mais on n'y pense pas, me direz-vous. Ah ! voilà le comble du mépris à l'égard de Dieu. Plus coupables de n'y penser pas après l'avoir offensé, qu'en commettant l'offense même, vous sçavez que vous êtes mal avec lui, & sur cela vous êtes tranquilles, froids, indifférens. On ne peut porter l'outrage plus loin : en être venu là, c'est avoir franchi le dernier pas.

Quand on est tombé dans la disgrace d'un Grand, se comporte-t-on de la sorte ? Différe-t-on de se rapprocher de lui ? Si l'on apperçoit quelque changement sur son visage, si un coup d'œil, si quelque parole échapée sans dessein, vous a fait sentir qu'il est irrité, quel fonds de réflexions, de soupçons, de craintes, quels phantômes ne se fait-on pas ? Mais quel soin d'aller au-devant des suites, de pressentir, de sonder par soi-même, par ses amis, de faire parler, de ne laisser pas vieillir l'offense, de la réparer, de l'effacer par de nouveaux services, & tout cela souvent sans succès ? Voilà ce qui fait la jalousie de notre Dieu. Il voit de quel air les maîtres du Monde sont servis : il voit le courtisan occupé des bonnes graces de son Prince, inquiet pour sçavoir comment il est dans son esprit, étudiant son visage, tirant des conjectures du moindre de ses regards, se faisant pour un mot équivoque des sujets d'appréhension, & en perdant même le repos : mais aussi transporté de joie & hors de lui-même au moin-

dre signe de retour. Dieu voit qu'on en use de la sorte à l'égard des hommes, tandis qu'on est tranquille sur la perte de la grace : qu'il fulmine qu'il ménace, qu'il intimide : qu'il rapelle, qu'il caresse, il est toujours également mépriſé : quel sujet d'indignation pour un Dieu qui prend la qualité de maître jaloux ? *Dominus zelotes nomen ejus.* Etes-vous donc, Seigneur, un ennemi si peu redoutable, qu'on puisse vivre mal avec vous sans crainte ? Etes-vous un maître si mépriſable, qu'on puisse vous regarder avec indifférence ? Mais êtes-vous un Dieu si peu aimable, qu'on puisse vivre sans vous aimer ? *Exod.* 34.

La fausse sécurité des justes prétendus n'est pas moins à plaindre. Dès qu'on a pris le parti de la dévotion, il semble qu'on soit confirmé en grace ; on ne pense plus à son état ; on n'est plus en peine que sur celui de son prochain. Il est quelquefois plus aisé de réveiller un grand pécheur, que ces personnes qui font profession de piété. Et cependant le saint Esprit nous assure, qu'aucun ne sçait s'il est

digne de haine ou d'amour: *Nescit homo utrùm amore, an odio dignus sit*: je ne vois pas qu'on excepte personne, *Nescit homo*, nul homme ne sçait s'il est en grace avec Dieu. Terrible incertitude, Chrétiens, & qui seule devroit allarmer vos consciences, & plus encore celle des gens de bien, qui ne comptent plus que sur la grace, & qui en font leur capital! Car s'ils ont été trompés, s'il arrive qu'ils se trouvent dans la disgrace du Seigneur, que deviendront tant de bonnes œuvres? A quoi servira ce zèle qui éclate dans le Monde; Que faut-il attendre de ces aumônes, de ces prieres, de ces jeûnes? A quoi aboutiront ces méditations, ces lectures, ces retraites? De quel mérite seront devant Dieu tant de pieuses actions sur lesquelles on se rassure.

Eccles. c. 9.

J'en ai vu, dit le Sage, dont la conduite attiroit les éloges de toute une Ville, qu'on proposoit comme des modéles de vertu, & qui étoient ensevelis dans le sommeil du péché; *Vidi impios sepultos ..... laudabantur in civitate quasi justorum operum.*

Eccl. c. 9.

mais rien n'est plus vain ni plus frivole que cette estime sur laquelle on se répose : *Sed & hoc vanitas est.* On peut donc être proposé par les hommes, être approuvé par des Directeurs comme un exemple de piété, & cependant n'être pas bien avec Dieu. Il y a même apparence que la chose arrive souvent ainsi : car enfin quel orgueil, quelle jalousie, quelle délicatesse sur le point d'honneur, sur les moindres marques de préférence, parmi des gens qui font profession de vertu ? Quel entêtement, quelle opiniâtreté à soûtenir leurs sentimens ? Quelle liberté de juger, de censurer, d'interpréter les actions d'autrui ? Quelle négligence à s'acquitter de ses devoirs les plus essentiels ? Combien d'occasions délicates, où il est si difficile de discerner qui regne dans le cœur ? si Dieu en est le maître, ou si le péché y domine ? Avecquelle froideur s'approche-t'on des Sacremens ? Pourvu qu'on évite certains défauts scandaleux qui deshonorent dans le Monde on est content : comme si l'on ne perdoit pas

aussi-bien la grace de Dieu par les vices de l'esprit, que par les vices du corps.

Mais on n'est point mal avec Dieu, me direz-vous, tant qu'on croit être en grace, & qu'on ne s'apperçoit pas qu'on soit en péché mortel. Abus, Chrétiens, quand cette fausse sécurité vient d'une ignorance affectée, d'un libertinage de conscience, qui se fait des principes larges, qui prend pour régle un mauvais usage, l'approbation des flateurs, l'exemple des plus relachés, certaines coûtumes reçuës dans chaque profession. Non, non, MESSIEURS, on ne prescrit point contre l'Evangile; on n'est pas innocent devant Dieu pour avoir ignoré ce qu'on doit sçavoir, mais sur-tout quand la conscience est troublée de certains doutes qu'on ne veut pas éclaircir, qu'on est presque fâché d'avoir, avec lesquels on agit à l'ordinaire pendant le cours de la vie; & avec lesquels néanmoins on ne voudroit pas mourir. Ces doutes qu'on traite si volontiers de scrupules, de foiblesses, & qui sont les plus purs

rayons de la lumiere divine ; avec lesquels l'on fait tant de confessions superficielles, sans parvenir jamais à se calmer entierement : ces doutes si solidement fondés, si rarement examinés, si fortement combattus, ces doutes, dis-je, nous rendent inexcusables devant Dieu. L'Ange de Laodicée, cet Ange si fameux dans l'Apocalypse, se croyoit en grace, & il le croyoit de si bonne foi, qu'il en faisoit gloire, comme saint Jean le lui réproche. *Dicis, quòd dives sum, & locupletatus, & nullius egeo*, vous vous glorifiez en vos bonnes œuvres; je suis riche, dites-vous, & dans l'abondance; je n'ai besoin de personne auprès de Dieu : & moi je vous dis, que vous êtes misérable, pauvre, aveugle, denué de tous biens; & d'autant plus digne de compassion, que vous ne sentez point le déplorable état où vous êtes ; *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cœcus, & nudus.* Il en est de ces justes prétendus comme de certaines gens qui sont la duppe du Monde, qui comptent sur le cré-

Apoc. c. 3.

Ibid.

dit & sur la faveur de leurs amis, qui croyent avoir gagné les bonnes graces du Maître; & lorsqu'il en faut venir à la preuve effective, ils s'apperçoivent trop tard, qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils pensoient. Tel est l'état de plusieurs Chrétiens, qui s'estiment riches en mérite, & qui à la mort se trouvent les mains vuides devant Dieu. Mais vous comprenez peut-être le prix & l'excellence de la grace, assez pour la regarder comme le plus grand de tous les biens : apprenez à la conserver si vous avez l'avantage de posséder ce don précieux : c'est ce que Marie nous enseigne, comme nous l'allons voir dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. LE Fils de Dieu avoit bien raison de dire, que les enfans du siécle sont plus sages dans leur conduite, que les enfans de lumiere : car s'il faut conserver les biens qu'ils possédent, il n'est point de précaution qu'ils ne prennent; & ils suivent en cela deux maximes que j'applique à mon sujet. La premiere est,

de ne les exposer pas ces biens qu'ils estiment : & la seconde, de les augmenter toujours. S'il faut placer de l'argent, on prend garde en quelles mains on le met. Quelles suretés n'exige-t-on pas pour le fonds ? Encore faut-il une caution qui nous rassure, & après cela on craint encore tout. Mais quel soin pour l'augmenter ? on peut faire, dit-on, des pertes ; il faut se mettre en état de les soûtenir : cette terre, il la faut faire valoir : cette somme d'argent, il la faut mettre à profit, & en tirer de gros intérêts.

Enfans de lumiere, quand serons-nous aussi sages pour conserver le trésor de la grace, que nous portons, dit saint Paul, en des vases d'argile, dont la fragilité nous doit toujours faire trembler? Deux manieres, MESSIEURS, de conserver la grace ; ne l'exposer jamais, l'augmenter toujours : apprenons encore ces deux leçons de Marie : c'est ce qui me reste à vous développer.

C'est une vérité reconnuë des Peres de l'Eglise, que la sainte Vierge n'a

jamais commis de péché actuel pendant sa vie. Mais permettez moi de vous faire remarquer, que la raison de cette impeccabilité n'est pas précisément celle que vous imaginez, sçavoir que Marie reçut au moment de sa Conception une grace originelle, qui ne lui laissa point les suites funestes du péché, l'ignorance & la convoitise ; restes malheureux que nous laisse la grace sanctifiante qui nous est donnée au Baptême. Cela ne suffiroit pas pour établir l'impeccabilité de Marie : car enfin nos premiers Peres, qui ont eu cette grace originelle, n'ont pas laissé de pécher. Ne doutons donc point, MESSIEURS, que la vigilance extrême dans laquelle Marie a vécu, ne lui ait conservé ce tréſor inestimable dont je parle. Exemte des foiblesses de la nature corrompuë, elle s'est toujours comportée comme si elle eût tout à craindre d'elle-même. Elevée dans le Temple dès son enfance, nourrie dans l'exercice des plus éminentes vertus, éloignée du Monde, vivant dans le silence & dans la retraite, elle s'est

dérobée à tout ce que la vanité, le luxe, les plaisirs, les pompes mondaines étalent à nos yeux, pour nous surprendre ; & par le soin qu'elle a pris de mettre à couvert ce précieux trésor de la grace, qu'elle auroit peut-être perdu, s'il eût été possible que la Mere d'un Dieu le perdît, elle a laissé à tous les hommes un exemple qui condamne la témérité qu'ils ont d'exposer aux périls les plus évidens le bien le plus difficile à conserver.

Je ne puis m'empêcher, MESSIEURS, de déplorer ici la mauvaise conduite de la plûpart des Chrétiens, qui connoissent leur foiblesse, & qui ne veillent pas sur eux-mêmes. Je ne prétens pas parler de ces dangers involontaires qui sont attachés à la condition humaine, & dont il est impossible de se garantir. Je sçais que par tout où l'homme se porte lui-même, il trouve dans son propre fonds des périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuir. Je sçais que l'Apôtre & les Saints ont gémi devant Dieu, de trouver dans eux l'ennemi le plus dangereux de leur

Rom.c.7. salut *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore, &c.* Je ne parle pas non plus des dangers comme inséparables de tous les états de la vie: le mariage & le célibat, le sacerdoce & la magistrature, l'état réligieux & l'état séculier en ont qui leur sont propres; & vouloir les éviter tous, c'est un dessein chimérique, qu'on ne peut exécuter. Mais ce qui m'épouvante, c'est de voir que les hommes, qui ont déja tant d'ennemis à combattre, tant de périls & tant d'occasions à éviter: que les hommes qui sentent leur foiblesse, qui en sont convaincus par une malheureuse expérience, au lieu de s'en tenir à se défendre des dangers, où ils se trouvent exposés malgré eux, en ajoûtent des volontaires; qu'ils aillent chercher les occasions de perdre la grace, comme s'ils n'avoient pas au-dedans, & au-dehors d'eux-mêmes, assez de sujet de trembler.

Et ce qui me surprend encore davantage, c'est que non seulement des mondains peu soigneux de leur salut, mais des personnes régulieres ne vou-

droient pas pour cela sacrifier le moindre de leurs plaisirs. On les voit entrer dans mille affaires & dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullemment, & où un esprit vain & inquiet les jette d'ordinaire. On leur voit cultiver des amitiés tendres & vives, entretenir des commerces qu'on croit innocens, parcequ'on n'y remarque rien qui blesse la pudeur, & où il est cependant si difficile de se renfermer dans les bornes du devoir. On les voit se mêler dans des conversations libres & enjouées, d'où la charité est bannie, où la fine médisance regne, où l'on veut tout sçavoir, & où l'on se donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit être de toutes les parties de plaisir, sans en excepter les bals & les comédies. Ces personnes se croyent en sureté, quand elles ont demandé s'il y a péché mortel à prendre ces divertissemens, elles veulent une réponse juste & décisive. Ah! Chrétiens, quand il s'agit de conserver vos biens & votre santé, faut-il vous montrer la perte assurée? Le moin-

dre péril ne vous allarme-t'il pas L'occasion de perdre la grace devroit bien plus vous effrayer, puisqu'il suffit de courir volontairement le danger de la perdre, pour l'avoir déja perduë : or pouvez-vous douter qu'il y ait du danger pour vous, dans ces sortes de divertissemens, vous qui connoissez la corruption de votre cœur, & qui soûtenez si mal au jugement de votre conscience le parti que vous défendez si bien devant le monde.

Mais vous êtes d'un âge & d'un caractere à ne risquer rien. Qui vous l'a dit, Chrétiens ? Un moment funeste ne peut-il pas rallumer en vous ce feu peut-être mal éteint ? Tout ce qui peut flater la passion de l'homme, est mis en œuvre dans ces assemblées & dans ces spectacles : les sentimens les plus tendres & les plus passionnés y sont animés par tout ce que la musique a de plus vif & de plus doux. Tout l'art est mis en usage pour exciter une passion que nul art ne peut amortir ; & vous présumez assez de vous-même pour croire que vous ne risquez rien ? Combien de

gens

gens plus âgés, plus sages & plus mûrs que vous, y ont pris un poison mortel qui les a perdus ?

Mais y a-t-il péché ? Oui, Chrétiens, de vous exposer sans raison, & pour votre seul plaisir au péril de perdre la grace. Péché, d'autoriser par votre présence des assemblées profanes, où toute la morale de l'Evangile est renversée, où toutes les maximes de l'amour se débitent au scandale de la Religion, où l'on entend des chansons qui amollissent & qui corrompent peu à peu le cœur. Péché, dans la complaisance que vous avez pour tous ces airs languissans & amoureux, quand vous seriez même exemts de toute passion. Car dites-moi, MESSIEURS, au milieu de ces assemblées, où sans juger témérairement vous pouvez croire qu'il se forme tant de pensées criminelles, tant de desirs honteux, & qu'il se prend peut-être tant de rendez-vous infames ; dites-moi, au milieu de ces mysteres d'iniquité, quels plaisirs innocens peut prendre un Chrétien ? Péché dans la perte du tems : on se

plaint qu'on en manque pour ſes exercices du Chriſtianiſme ; & on en dérobe à ſes occupations, à ſes devoirs les plus preſſans, pour des amuſemens frivoles, pour de vains ſpectacles qui ſeroient de ce côté-là aſſez criminels, quand ils ne le ſeroient pas d'ailleurs. Péché, dans le mauvais uſage de l'argent que l'on y dépenſe : Dieu vous fera voir au jugement que vous pouviez ce jour-là donner du pain à vingt Pauvres qui en ont manqué. Péché, dans les effets que cela produit infailliblement, même au regard des perſonnes les plus innocentes : une grande diſſipation d'eſprit, un éloignement des choſes de Dieu, une froideur pour la priere, un dégoût des livres de piété, un amour du Monde : car c'eſt-là le regne du Monde : & ces aſſemblées ne ſont compoſées que de perſonnes mondaines, qui avec leurs parures immodeſtes ne ſongent qu'à voir & à être vuës. Péché encore plus grand pour vous qui faites profeſſion de vertu ; parce que les mondains s'autoriſent de votre régularité apparente, & croyent

pouvoir se permettre des plaisirs que les gens de bien ne se refusent pas.

Passons à la seconde & derniere réfléxion. Marie a toujours augmenté la grace ; autre moyen de la conserver. Oui, MESSIEURS, c'est une maxime aussi reçuë dans l'Evangile, qu'elle est établie dans le Monde : *Habenti dabitur, & abundabit : ei autem qui non habet, & quod videtur habere, auferetur ab eo.* Il n'appartient qu'à ceux qui ont déja beaucoup, d'obtenir des graces nouvelles : au contraire ceux qui sont dans le besoin n'ont pas même le crédit de conserver le peu qu'ils ont. C'est dans cette vuë que Marie, qui reçut dès le moment de sa Conception toute la plénitude de la grace, c'est-à-dire, plus de grace elle seule que tous les Saints réünis ensemble, loin de s'en tenir là, a travaillé sans relâche à faire profiter ce tréſor. Comme le principe du mérite est la charité, jugez, MESSIEURS, du mérite d'une Vierge qui a passé sa vie dans un exercice continuel des actes les plus héroïques des vertus Chrétiennes. Voi- Matth. c. 25.

là un excellent moyen de se conserver en grace, & si j'ose dire, de s'y confirmer; aspirer toujours à un nouveau degré de charité, selon le conseil de l'Apôtre, *Æmulamini autem charismata meliora.*

1. Cor. 12. 12.

Mais n'est-ce pas là encore sur quoi j'ai à me plaindre de vous? Que vous ayez approché des Sacremens aux Fêtes solemnelles, vous vous en tenez là: vous avez recouvré la grace, & vous oubliez que vous êtes foibles pour la conserver. Il est aisé, dit saint Augustin, par la bonté de Dieu de se relever; mais il n'est pas aussi facile de se soûtenir: on peut en un moment être lavé de ses péchés; mais dans un moment aussi l'on contracte de nouvelles taches: les passions demeurent dans toute leur force; tout le poids des mauvaises habitudes vous entraîne au mal, vous ne sçauriez vous en délivrer qu'en vous formant des habitudes contraires: or ces habitudes ne peuvent s'acquérir que par la pratique des vertus opposées aux vices qu'on veut détruire, & voilà ce que notre Siécle ignore. Il semble que cela soit au dessous de lui.

Nous avons assez de maximes générales, des principes pour la conduite les plus beaux du Monde, des sentences choisies, les livres & les cabinets en sont aujourd'hui remplis, cela est louable : mais pour en venir à l'exercice actuel de ces vertus qu'on loue, c'est ce qui ne se fait point, c'est un détail où l'on n'entre pas. Et cependant, mes chers Auditeurs, qu'est-ce qui nous sauvera? Qui nous conservera? Seront-ce les belles maximes, les grands sentimens, ou un exercice constant des vertus Chrétiennes? Les Saints ne différent de nous que par-là : nous sçavons comme eux ce qu'il faut faire : jamais siécle fut-il plus éclairé que le nôtre? mais jamais siécle fut-il moins exact à pratiquer le bien que l'on connoît? Des gens dans le Monde passeront les années entieres sans faire un acte de foi, d'espérance, de charité, de résignation, d'humilité; à peine les sçavent-ils faire. Heureuse la sainte simplicité de nos Peres, qui ne rafinoient point sur la morale, mais qui dans l'intérieur de leurs ames, & aux

pieds de nos Autels pratiquoient avec le peuple, les actes les plus communs suivant la formule la plus facile & la plus aisée ; qui préféroient les saints mouvemens d'un cœur humble & dévot, aux paroles d'un livre écrit avec politesse. Voilà, Chrétiens, ce qui les conservoit dans la grace du Seigneur, & c'est aussi par-là que vous vous y maintiendrez dans cette vie, pour y vivre ensuite éternellement dans l'autre que je vous souhaite, &c.

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE JESUS-CHRIST.

Et dixit illis Angelus : Nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David ; & hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, & positum in præsepio.

Alors l'Ange leur dit : N'ayez point de peur ; car je viens vous annoncer un grand sujet de joie à quoi tout le peuple aura part. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David, c'est le Christ, le Seigneur ; & voici ce qui vous le fera reconnoître : Vous trouverez un

Enfant enveloppé de langes & couché dans une créche. En saint Luc ch. 2.

VOILA, dit saint Bernard, une étrange marque pour reconnoître le Sauveur du Monde : aussi a-t-elle trouvé bien des contradictions dans l'esprit des hommes ; *In signum ponuntur panni tui, Domine Jesu, sed in signum cui à multis huc usque hodiè contradicetur.* Contradiction de créance, contradiction de mœurs. Je dis contradiction de créance : car sans parler ici des Juifs qui attendoient un Messie revêtu de gloire, & capable de rétablir par la puissance de ses armes l'Empire d'Israël ; dans le sein même du Christianisme, on se scandalise des humiliations de Jesus-Christ, & on vient quelquefois jusqu'à douter, ou à perdre entierement la foi : c'est trop pour un Dieu, dit le libertin, de vouloir s'abbaisser aux miseres de la vie ; & sous ce prétexte apparent que lui suggére son orgueil, il se révolte contre cette marque que les Anges donnent aux

Pasteurs ; *Et hoc vobis signum.* Contradiction de mœurs : on captive sa raison, on consent à croire ce mystere ; mais lorsqu'il faut tirer les conséquences qui suivent naturellement de ce principe, & qui vont à la pratique ; c'est trop, dit l'homme du Monde, & quand un Dieu en seroit venu à ce point d'humiliation, il ne s'ensuit pas qu'il exige de nous une vie si dure : c'est par ce prétexte que le mondain anéantit en lui l'efficace de ce mystere, & de cette marque sans laquelle il n'y a point de Sauveur, ni de salut pour nous ; *Et hoc vobis signum.* Tâchons, mes chers Auditeurs, de lever ces deux difficultés, en établissant deux propositions contraires à celles-là, & c'est ce que je veux faire dans tout ce discours. Le libertin prétend que c'est trop pour un Dieu de descendre jusqu'à l'humilité de la Crêche ; & moi je prétens vous montrer qu'un Dieu venant au Monde en qualité de Sauveur, pour nous délivrer de la cruelle servitude du péché, ne pouvoit aller trop loin, pour

exécuter un projet aussi difficile que celui-là ; c'est mon premier Point. Le mondain prétend que des humiliations de la Crèche, on tire des conséquences trop fortes & des obligations trop dures pour les Chrétiens ; & je vous ferai voir que d'un principe si sensible, il n'est point de conséquences, que la foi ne puisse tirer ; & qu'on ne peut sur cet exemple étendre trop loin les obligations du Christianisme ; ce sera le sujet de mon second Point.

Un Dieu Sauveur ne pouvoit trop faire pour réformer le cœur de l'homme.

L'homme ne sçauroit trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu.

Ce sont, Chrétiens, les deux parties de ce discours : demandons les lumieres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Ce fut une erreur des Juifs, de s'imaginer que le Messie devoit les délivrer de la domination des puissances étrangeres : ils avoient des ennemis plus redoutables, & qu'ils crai-

gnoient moins; c'est de la tyrannie du péché que ce Sauveur devoit les affranchir: *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Or pour en venir a bout, ce n'étoit pas assez d'expier par son sang sur le Calvaire la malice du péché; il falloit nous en préserver encore dans la suite, en détruisant les causes qui l'entretiennent; je veux dire, en renversant l'empire de nos passions, en réprimant la cupidité, l'orgueil, l'avarice, l'amour des plaisirs, sources funestes de tous nos déréglemens. Voilà ce que j'appelle réformer le cœur de l'homme; & pour exécuter ce dessein si difficile, je dis qu'un Dieu ne pouvoit trop faire: pourquoi cela? pour deux raisons que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire toute la preuve de la vérité que j'ai avancée. Premiere raison; la malignité de l'homme demandoit un exemple, qui fût à couvert de tout reproche & sans replique. Seconde raison; l'extrémité du mal demandoit un reméde extrême & sans aucun tempérament. Examinons ces deux réflexions. *Matth.* 1. 21.

C'eſt une choſe étrange, Chrétiens, que l'homme ne puiſſe ſe rendre aux plus belles vérités, ſi elles ne ſont ſoûtenuës par l'exemple. Il verra, ſi vous voulez, l'équité des loix & des maximes de la morale la plus ſévere, il en approuvera la ſageſſe, il en admirera la ſublimité & la grandeur; mais pour en venir à l'éxécution, il veut l'exemple dans le légiſlateur, & dans le maître. Il eſt aiſé de faire un plan de Religion, d'en regler les devoirs, d'exhorter au mépris des richeſſes & des honneurs, en déclamant contre l'avarice & contre l'orgueil: mais cela ne ſuffit pas; il faut que ceux qui font ces reglemens, les obſervent les premiers. Or c'eſt par une admirable condeſcendance, que Dieu a voulu lui-même ſuivre cette conduite, pour réformer le cœur de l'homme. Il a vu que ni la loi naturelle, ni les maximes des ſages profanes, n'avoient pu guérir la plaie profonde que le péché nous a faite: il n'a différé ſi long-tems le myſtere de l'Incarnation, diſent les Peres, qu'afin de laiſſer aux hommes tout

le loisir de se convaincre du besoin qu'ils avoient d'un Dieu Sauveur : il vient enfin accomplir l'ouvrage qu'il s'est proposé : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in filio.* Mais pour y réüssir, il prend une route toute opposée à celle que tiennent les maîtres de la sagesse mondaine : il commence par faire ce qu'il veut enseigner : *Cœpit Jesus facere & docere.* Act. c. 1.

Heb. c. 1.

Il s'agit de déraciner du cœur de l'homme l'orgueil, l'avarice, l'attachement aux biens sensibles, l'amour des plaisirs : il ne s'arrête pas à invectiver contre ces passions ; que restoit-il à dire, après ce que les Prophètes & les Sages en on dit ? une longue expérience a fait assez connoître le peu d'efficace qu'ont les sentences & les maximes de la plus belle morale, si elles ne sont animées par les actions. Mais le plus puissant de tous les remédes, MESSIEURS, c'est l'exemple d'un Dieu : exemple sans replique, parcequ'il est appuyé du pouvoir & de la sagesse : deux circonf-

tances qui en font toute la force.

Je dis le pouvoir : car enfin que des hommes vulgaires, qui n'ont pas en main le choix de leur destinée, & qui ne peuvent être grands, déclament contre la grandeur, c'est souvent ou l'esprit de vengeance, ou l'envie qui les fait parler : ils veulent comme s'élever par-là au dessus de la condition des Grands mêmes ; & leurs invectives ne partent peut-être que du chagrin qu'ils ont de ne pouvoir posséder des biens qu'ils estiment dans le cœur. Mais quand on voit le Maître de l'Univers, le Seigneur du Ciel & de la Terre, celui qui fait les Grands, & dont dépendent toutes les Puissances du Monde, qui pouvoit se faire la condition la plus heureuse : quand on le voit, dis-je, se dépouiller de sa grandeur, choisir un état pauvre, humble, obscur, & méprisable ; & qu'en même tems on entend le concert des Anges qui lui font hommage ; que le Ciel par son ordre produit une nouvelle étoile, qui annonce sa naissance aux nations les plus reculées : qu'y a-t'il à

repliquer ? n'est-il pas évident que son choix est volontaire ?

Ce n'est pas assez : il ne falloit pas qu'on pût se retrancher sur le défaut de lumiere, dont on accuse souvent ceux qui ne sçavent pas estimer la grandeur ; on les regarde comme des génies bornés, comme des gens simples & peu entendus. Mais un Dieu dont la sagesse autorise tous les sentimens, un Sauveur qui sçait discerner le bien d'avec le mal, est un Juge qu'on ne peut accuser. La prudence de la chair peut-elle appeller de la sentence qu'il a portée ? Non, il n'y avoit que votre exemple, Seigneur, qui pût faire conclure au Monde que c'est lui qui se trompe dans le jugement qu'il fait des honneurs & des richesses : c'est le raisonnement de saint Bernard : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur ;* ou le Monde se trompe, ou Jesus-Christ : Jesus-Christ est la sagesse même, & ne se peut tromper ; que s'ensuit-il de là, dit ce Pere, sinon que le Monde est dans l'erreur & dans l'illusion ?

Mais un Dieu, me direz-vous, mes

chers Auditeurs, pouvoit du moins choisir un état, moins misérable, & en rejettant la grandeur, n'étoit-ce pas assez de se réduire à une condition médiocre, où il nous eût fait des leçons de modération ? pourquoi s'abbaisser à une misere extrême ? A cela je répons, MESSIEURS, que l'extrémité du mal où nous étions, ne demandoit pas un moindre remède. Je dis l'extrémité du mal, soit que l'on considere l'excès où l'homme avoit porté ses passions, soit que l'on fasse réfléxion à la corruption générale, qui s'étoit répanduë sur tous les états.

Par quelle autre voie un Dieu Sauveur pouvoit-il ramener les esprits au point de modération que demande la raison, & la Loi de Dieu ? Vous le sçavez, Chrétiens, un mal dans les regles de la morale, aussi-bien que dans celles de la physique, veut être guéri par un remède contraire ; l'orgueil de l'homme, sa passion pour les biens de la terre étoit sans mesure : il falloit leur opposer des humiliations, & une pauvreté qui allassent

aux derniers excès. Tous les tempéramens de nos sages mondains ne font rien sur les esprits : en vain ceux qui ont une fortune aisée & commode, font paroître de la retenuë : on veut toujours qu'ils se déguisent & qu'ils dissimulent, on ne peut se persuader qu'ils n'aspirent à rien de plus, tandis qu'on les voit jouir avec plaisir de ce qu'ils possedent ; on les voudroit voir à l'épreuve de ce qu'ils disent, pour les croire. Mais quand ils en viennent jusqu'à des besoins réels, jusqu'à manger du nécessaire, sans trouble & sans inquiétude ; alors ils sont en droit de parler. Il ne falloit rien moins, Seigneur, pour détromper l'homme ; sans cela tout auroit été suspect, & seroit demeuré inutile.

Outre l'excès des passions, la corruption générale qu'elles ont répanduë sur tous les états de la vie, demandoit un remede universel, qui pût servir à tous les hommes. Car remarquez, Chrétiens, que le Fils de Dieu avoit à réformer & les grands & les petits : la maladie avoit ga-

gné toutes les conditions du Monde. Il ne s'agissoit pas seulement de réprimer le luxe des riches ; mais il falloit encore arrêter les plaintes des pauvres : ce n'étoit pas assez de tempérer l'autorité des uns, & de modérer leur orgueil ; mais il falloit empêcher la rebellion des autres & les soumettre aux Puissances légitimes. Il étoit également nécessaire d'humilier le sçavant, & d'édifier le simple ; de retenir les heureux dans le devoir, & de consoler les malheureux dans l'affliction.

Or c'est ce que le Fils de Dieu a fait admirablement en ce mystere ; lorsqu'il a embrassé les humiliations & la pauvreté. Il n'est point venu, dit le vénérable Bede, pour renverser l'œconomie de la Providence, & pour détruire la diversité des états & des conditions de la vie ; mais il est venu changer les esprits, réformer les cœurs, & les réduire dans l'ordre naturel, où ils doivent être : *Neque enim venit immutare conditiones, sed animas.* Comment cela ? le voici.

Il humilie les Grands en réprouvant

la grandeur, dont il fait voir non seulement l'inutilité, mais le péril : & c'est ce qu'il enseigne aux Puissances de la terre. Car enfin, MESSIEURS, quel est l'homme dans l'élevation & dans l'éclat, qui ne doive gémir & trembler sur sa condition s'il a un peu de foi, après qu'un Dieu s'est anéanti ? Mais en même tems il enseigne aux petits le respect & la soumission qu'ils doivent aux Grands : il obéit aux Princes avant que de naître, dans la saison la plus rigoureuse, malgré les fatigues du voyage, les besoins, la misere, les nécessités de la vie : *Exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis* : c'est pour se soumettre à l'Edit d'Auguste qu'il voulut naître à Bethléem, condamnant par là un esprit de révolte & d'indépendance, qui se rencontre dans ceux que la Providence a mis au dessous des autres. Il humilie les riches, en ne leur faisant point porter la nouvelle de sa naissance, comme il le fait à des Bergers qui gardoient leurs troupeaux aux environs de Bethléem;

Luc c. 2.

c'eſt en leur faveur que l'Ange paroît, c'eſt à eux qu'il adreſſe la parole: mais en même tems il inſpire aux pauvres l'amour du travail, en choiſiſſant des Bergers qui veilloient la nuit tour à tour ſur leurs troupeaux, & non pas des gens vagabonds & oiſifs; il leur apprend à ſouffrir ſans murmurer les extrêmes beſoins de la vie, en manquant de tout, expoſé aux rigueurs de l'hiver dans une étable, ſur la paille. Il humilie les Docteurs de la Loi, qui ſçavoient par les Prophètes le lieu de ſa naiſſance, en ne leur donnant aucune part à ce myſtere, en réprouvant la ſcience qui enfle le cœur, & qui révolte l'eſprit: mais en même tems il conſole la ſimplicité des petits, en leur révélant ces ſecrets admirables, qu'il cache aux ſçavans, & en faiſant voir que la docilité du Fidele vaut mieux que la ſcience orgueilleuſe du Philoſophe: *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis.* Il fait trembler les heureux du Siécle ſur leur état, c'étoit

Matth. c. 11.

beaucoup, mais il falloit aussi penser aux malheureux qui font le grand nombre : c'est à quoi il a pourvu, en leur faisant sentir, qu'à quelque extrémité de disgrace qu'ils fussent réduits par la Providence, ou par l'injustice des hommes, ils avoient dequoi se consoler dans la destinée d'un Dieu réduit à une condition plus misérable que la leur. Encore une fois il falloit en venir là pour répondre à tout, pour aller au devant de tout, supposé l'ordre du Monde qu'il ne venoit pas changer, mais rétablir, *Neque enim venit immutare conditiones, sed animas.* Non, mon Dieu, ce n'est pas trop, & si je l'ose dire, ce n'est pas encore assez : car enfin vous voyez après tout ce que vous avez fait quelle est la fureur de l'homme, pour être riche, grand, heureux sur la terre, tout va là, tout se borne là. Je ne parle pas seulement à l'infidele qui ne vous connoît pas, Seigneur, & sur qui ce mystere ne peut faire nul effet ; je ne parle pas à l'incrédule, qui jusques dans le sein de l'Eglise, est assez malheu-

reux pour avoir perdu la Foi: mais je parle à vous, Chrétien, qui n'êtes pas tout-à-fait scandalisé des humiliations de Jesus-Christ, qui l'adorez, qui l'êtes venu chercher avec les Bergers à la Crêche. En a-t'il trop fait pour guérir l'orgueil de l'homme, pour amortir cette insatiable cupidité qui le dévore, pour éteindre cette soif outrée des honneurs & des richesses, pour arrêter le cours impétueux de tant de passions violentes qui l'entraînent: Je vous le demande, Peres de famille, qui voyez tous les jours la paix de vos maisons troublée par les envies, par les haines, & par les querelles que produit l'attachement aux biens de fortune. Je vous le demande, Juges, qui avez tous les jours entre les mains les différends des Chrétiens, de ces disciples de Jesus-Christ pauvre, humilié, & qui voyez frémir autour de vous les passions les plus vives, un acharnement opiniâtre à s'entre-déchirer, une fureur aveugle qui met tout en usage pour ses intérêts, qui n'épargne ni mensonges, ni parjures,

ni artifices, ni fourberies pour éviter, je ne dis pas la pauvreté, qu'on vient d'adorer dans un Dieu, mais la perte d'un bien souvent superflu, toujours dangereux. Je vous le demande, Grands du Monde, vous qui êtes à la tête des affaires, vous dont dépendent les emplois, les graces, les charges, les bénéfices : Jesus-Christ en a-t'il trop fait pour modérer les empressemens & pour arrêter les poursuites dont vous êtes tous les jours témoins, vous qui êtes, pour ainsi dire, les dépositaires de l'ambition publique ? Combien de fois avez-vous gémi de voir, je ne dis pas le mondain & le courtisan, mais le Chrétien qui se pique le plus de régularité, mais le Prêtre qui sacrifie à un Dieu pauvre, mais le Prédicateur qui condamne en Chaire les honneurs du Siécle, pour suivre avec toute l'ardeur & la vivacité possible ce qu'il vient de rejetter, de blâmer, & de maudire, comme préjudiciable au salut ; le poursuivre, dis-je, sans se ménager, sans rougir de l'affreuse contradiction de ses mœurs

& de son état ? Jesus-Christ en a-t'il trop fait ? Je vous le demande, Ames saintes, qui retirées du Monde, exposez à la vénération publique la Crêche du Verbe incarné, de ce Dieu pauvre & anéanti ; vous qui remplies, pénétrées de ces saints mysteres, tâchez de vivre selon l'esprit de l'Evangile, & non pas selon l'esprit du Siécle : Jesus-Christ encore une fois en a-t'il trop fait pour vous inspirer le mépris des biens de la terre ? Ne sentez-vous jamais l'ambition & la vanité se réveiller jusques dans le fond de la solitude ?

Hé ! que seroit-ce donc, ô mon Dieu, si vous aviez paru au Monde couvert de gloire, comblé de richesses, élevé sur le Trône, si vous aviez pris la grandeur en partage ? Combien par ce choix auriez-vous allumé les folles passions des hommes ? à quel excès ne serions-nous point allés ? Que seroit-ce, si nous nous pouvions dire à nous-mêmes : Le Dieu que j'adore a été grand, riche, puissant, il faut tâcher de le suivre, son exemple est une Loi ? Le fidele

fidele n'auroit-il pas trouvé dans son Dieu, aussi-bien que les infideles dans les divinités de la fable, de quoi autoriser ses passions les plus criminelles?

Reconnoissez donc, ô homme, dit saint Leon, quelle est la profondeur de vos plaies, puisqu'il a fallu qu'un Dieu ait mis en œuvre pour les guérir, un remede qui lui a coûté si cher: que dis-je? puisque ce n'est pas encore assez des humiliations d'un Dieu pour réformer le cœur de l'homme. *Agnosce, ô homo, quàm gravia sunt vulnera pro quibus necesse fuit Christum Dominum vulnerari.* Reconnoissez dans vous ces fonds de corruption qu'a produit l'amour propre, le déréglement de vos sens, l'aveuglement de votre esprit.

Nesciebam sanus mihi videbar, dit saint Bernard: Je ne sçavois pas, ô mon Dieu, jusqu'où alloit ma misere, je ne croyois pas être malade au point que je le suis; mais ce mystere adorable me l'apprend: *Ex magnitudine remedii periculi mei æstimo quantitatem*; la force du remede me

fait juger de la violence du mal. Malheur à moi, si je me scandalise des humiliations que mon orgueil vous a attirées. Si c'est trop de bonté à un Dieu de s'être humilié pour moi, ce n'est pas trop pour la malignité de mon cœur. C'est à moi, Seigneur, que je dois m'en prendre, si ma foible raison ne peut regarder la grandeur infinie d'un Dieu dans l'humilité de la Créche : & ce seroit une ingratitude bien monstrueuse, si après vous avoir réduit-là, j'étois encore assez orgueilleux pour vous méconnoître, vous, mon Dieu, qui me devez être d'autant plus cher, que vous vous êtes plus abaissé pour guérir mon orgueil & mon amour propre. *Quantò pro me vilior, tantò mihi carior.* Malheur à moi, si après que les Sages & les grands du Paganisme ont révéré ces mysteres de l'Homme-Dieu, je conserve un esprit Judaïque, jusques dans le sein de l'Eglise. Je commencerai à espérer ma guérison, si je ne rougis point des foiblesses de mon Dieu, dit Tertullien : *Salvus sum, si non confundor de Deo meo*, si je viens

à la Créche avec la simplicité des Bergers, adorer un Dieu enfant; & si non content de l'adorer, je pense encore à l'imiter : car comme un Dieu ne pouvoit trop faire, pour réformer le cœur de l'homme, l'homme de son côté ne peut trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu, c'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a long-tems que le Monde se plaint de la sévérité de l'Evangile, sans considérer que Jesus-Christ auteur & consommateur de notre foi, s'est réduit lui-même dans un état qui le met en droit de nous demander tout ce qu'il voudra. J'avouë que si Dieu dans la gloire eût exigé de l'homme ce détachement entier des choses du Monde, quoiqu'il le pût faire, par le seul droit que lui donne le domaine absolu qu'il a sur toutes ses créatures, le cœur pourroit bien n'être pas docile à des leçons si austeres; mais depuis qu'un Dieu a bien voulu nous en donner lui-même l'exemple, est-il rien de si rude & de si pénible dans l'Evan-

gile, dont nous puissions nous excuser, & que peut répliquer le Chrétien à un Dieu qui fait plus pour le sauver qu'il ne lui demande à lui-même pour le salut de son ame ?

C'est la doctrine de saint Paul sur la naissance de Jesus-Christ. *Apparuit*, dit cet Apôtre, *gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.* La bonté & la condescendance du Sauveur pour tous les hommes, a paru en ce qu'il a bien voulu nous instruire lui-même par son exemple, *erudiens nos* : mais à quoi se réduisent les leçons qu'il nous a faites dans ce mystere ? à trois choses que je vous prie d'écouter. Voilà donc, continuë l'Apôtre, ce que l'exemple de Jesus-Christ exige de nous ; *Ut abnegantes impietatem & sæcularia desideria, sobriè, & justè, & piè vivamus in hoc sæculo*; c'est que renonçant à toute impiété, & à tous les désirs du Siécle, nous vivions sobrement, justement & pieusement dans ce même siécle. Trois marques pour connoître si nous avons atteint le degré de perfection que l'Evangile exige de

Tit. c. 2.

Ibid.

nous, & trois devoirs que nous ne pouvons refuser à Jesus-Christ humilié dans la Créche ; *Sobriè & justè, & piè vivamus in hoc sæculo.*

Sobriè, ce premier devoir régle le cœur de l'homme par rapport à lui-même ; c'est-à-dire, que dans quelque condition que la Providence l'ait fait naître, pauvre ou riche, il ne doit point s'attacher trop aux commodités de la vie.

Justè, ce second devoir se rapporte au prochain ; c'est-à-dire, que l'homme pour acquerir, ou pour conserver les biens de fortune, ne doit faire aucune injustice aux autres.

Piè, ce troisiéme devoir regarde Dieu ; c'est-à-dire, que les choses du Monde ne doivent point détourner l'homme du service de Dieu, mais qu'au contraire elles doivent l'y conduire, & lui servir pour accomplir l'ouvrage de son salut. Voyons, MESSIEURS, si Jesus-Christ dans la Créche n'a pas droit d'exiger de nous ces trois devoirs, dès-là que nous faisons profession du Christianisme.

Sobriè vivamus in hoc sæculo. Il s'a-

git donc, Chrétiens, en premier lieu de modérer l'attachement que vous avez aux biens de la vie : vous sçavez quelle a été sur cela la sévérité de l'Eglise, & l'usage des Fideles dans les premiers siécles : on ne se faisoit Chrétien qu'en rénonçant, je ne dis pas en esprit, mais en effet, à ses richesses, qu'on apportoit aux pieds des Apôtres. On a cru long-tems que les Grands ne pouvoient embrasser la foi sans renoncer à la grandeur, & Tertullien ne pensoit pas que leur condition fût compatible avec l'Evangile. L'Eglise a trouvé un tempérament qui adoucit en apparence la dureté de cette abnégation ; mais qui au fonds n'est pas d'une pratique plus aisée, comme l'expérience le fait assez voir. Quel est ce tempérament, MESSIEURS ? c'est d'avoir le cœur détaché des richesses de la terre ; c'est au milieu de l'opulence, d'être pauvre en esprit, & de croire heureux les pauvres volontaires, qui ont renoncé à tout ; c'est de ne faire point consister son bonheur dans une prospérité temporelle ; de n'envier point la destinée

des mondains qui vivent dans le luxe & dans l'abondance ; de ne mépriser point les misérables qui sont dénués des biens du siécle ; de ne se livrer ni au desir d'acquerir ces biens passagers, ni au soin de les conserver ; de ne s'enfler point d'orgueil quand on les posséde ; de ne s'allarmer point quand on est en danger de les perdre ; de n'être point troublé ni inconsolable quand on les a perdus. Voilà, MESSIEURS, ce que veut dire l'Apôtre quand il nous exhorte à vivre sobrement dans le Monde ; il veut que le Chrétien y soit comme un voyageur qui passe, *Tanquam advenas, & peregrinos*, ou comme un mort qui n'est sensible à rien, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* : voilà la plus douce interprétation qu'on puisse donner à l'Evangile, & cependant elle paroît trop austere aux gens du Monde. 1. Pet. 2. 1. Cor. 7

Or je dis que Jesus-Christ dans sa naissance est en droit d'exiger de nous ce premier devoir. Car, dites-moi, Chrétiens, pouvez-vous refuser ce détachement d'esprit & de cœur

que demande votre Dieu, tandis qu'il est dans un dépouillement effectif de tous les biens de la terre, & dans un besoin extrême ? sa Mere en est réduite à le coucher dans une Cré-
Luc, c.2. che : *Reclinavit eum in præsepio.* Pensez vous que ce n'est pas un Dieu dans la gloire, mais un Dieu sur la paille, qui vous fait cette leçon de dénuëment & de pauvreté. Faites-vous réflexion à l'indécence monstrueuse qu'il y a de vouloir avec ardeur s'élever & s'aggrandir, s'enrichir dans la Réligion d'un Dieu qui s'est privé de tout ; de faire dépendre sa joie & son repos de ce qu'il a réprouvé, d'aspirer au premier rang, tandis qu'il naît dans l'état le plus misérable ? il vous laisse jouir de vos biens ; il veut seulement modérer l'attachement de votre cœur ; il veut vous détromper, vous calmer, vous ramener à un juste tempérament. *Sobriè vivamus in hoc sæculo, &c.* Ah ! si vous viviez autrement, Chrétiens, ne devriez vous pas rougir de vous voir plus riches, plus heureux, plus honorés que votre Dieu ? quand même il vous

auroit permis d'aimer la gloire & les richesses, cet exemple seul ne devroit-il pas vous rendre ces biens odieux ? Non, ce n'est ni l'abjection ni la pauvreté, qui devroient faire de la peine à un Chrétien s'il avoit de la foi ; ce n'est que l'éclat & que l'abondance. Tel a été le sentiment des premiers Fideles : jusques dans les plus hautes dignités, ils ont gémi sur leur condition, ils ont tremblé sur l'horrible disproportion qu'ils voyoient entre leur état & celui de Jesus-Christ, ils ont apprehendé que leur élevation ne les réprouvât. Vous, Chrétiens, vous regardez l'élevation comme l'unique & le souverain bien, l'humiliation comme un fleau plus terrible que la mort même.

C'est ici que je puis dire que les Ninivites & les infideles s'éleveront contre vous au jugement de Dieu : *Viri Ninivitæ surgent in judicio* ; eux chez qui la pauvreté est ignominieuse, & qui la regardent comme une malédiction & un châtiment du Ciel dans les principes de leur Réligion ; eux, dis-je, nous réprocheront les secours *Matth. c. 12.*

que nous avions dans la nôtre, & le mauvais usage que nous en avons fait. Voilà quels ont été vos disciples, diront-ils à Jesus-Christ, quelle différence y a-t-il entr'eux & nous ? ont-ils été moins avares, moins vains, moins orgueilleux, moins passionnés pour les richesses & pour les honneurs ? mais ne l'ont-ils point été plus que nous ; nous sommes-nous servis de voies plus illégitimes, plus basses, plus sordides, plus infames, & plus tyranniques ? à quoi les reconnoissez-vous pour Chrétiens, sinon en ce qu'ils ont connu l'Evangile sans le pratiquer, sinon en ce qu'ils vous ont insulté, deshonoré, scandalisé, & qu'ils ont fait douter par leurs mœurs de la vérité de leur créance ? C'est-là, Chrétiens ce qu'ils auront à nous réprocher : mais nous, qu'aurons-nous à leur répondre sur l'exemple qu'ils nous produiront ? Que répondra le Laïque occupé toute sa vie du seul soin de sa fortune ? Que répondra l'homme d'Eglise, souvent plus intéressé & plus mondain que le Laïque ? Quelle honte lorsque confron-

tés avec un Dieu humilié, il vous fera voir vos inquiétudes, vos allarmes, vos desirs, vos espérances, vos craintes, vos désespoirs, & tous les mouvemens d'un homme appliqué sans relâche à s'élever & à s'aggrandir?

Justè vivamus in hoc sæculo: c'est la seconde leçon que nous fait Jesus-Christ dans la Créche, suite de la premiere: elle régle notre attachement aux biens du siécle, par rapport au prochain, en sorte que nous ne lui fassions nulle injustice, pour les acquerir, ou pour les conserver: & que nous soyons disposés à souffrir avec patience celle que nous font les hommes. De quelle excuse, ou de quel prétexte, Chrétiens, pourrions nous nous servir à la vuë du Sauveur nouvellement né? *In propria venit, & sui eum non receperunt*, il est venu chez lui, & les siens ne l'ont point reçu. Joan. 1. v. 21. Maître du Ciel & de la Terre, il a jetté les yeux sur une Nation qu'il a toujours distinguée des autres, en faveur de laquelle il a fait des miracles incroyables; il choisit pour le lieu de sa naissance l'héritage de ses peres,

il fait annoncer sa venuë long-tems auparavant par les Prophètes : tout l'Univers devroit être dans l'attente du Messie, & son peuple favori l'oublie : il se trouve étranger jusques dans sa propre maison, que dis-je ? étranger, il en est banni ; *Non erat ei locus in diversorio* ; on ne lui donne pas même le couvert, & seul il est exclus d'un lieu, où seul il avoit droit de commander.

Voilà, Chrétiens, ce que vous croyez ; & vous trouvez étrange, qu'après un tel exemple l'Evangile vous ordonne de souffrir patiemment les injustices qu'on vous fait. Il n'a rien omis pour arrêter la violence des hommes ; mais si malgré lui quelquefois elle s'échape, que n'a-t-il point fait pour apprendre à la soûtenir ? Sçavez-vous quel est le Dieu devant qui vous vous plaignez ? à quoi son exemple ne répond-il pas ? *Solutio omnium difficultatum Christus est.* Jesus-Christ est une replique vivante à toutes les difficultés, dit un Pere de l'Eglise écrivant sur saint Matthieu. Oui, donnez à vos ressentimens, à

vos aigreurs, à vos animosités, toute l'étenduë que la passion leur peut donner ; employez les traits les plus persuasifs, les couleurs les plus fortes, pour peindre l'injure que vous avez reçuë, je ne vous demande point aujourd'hui de modération. Je vais satisfaire à vos plaintes ; j'ai de quoi vous répondre, le siécle est injuste, dites-vous, on n'a nul égard au mérite ; on vous préfére des concurrens sans naissance, sans habileté, on vous enleve un rang, une charge, un emploi qui vous est dû : je ne veux point là-dessus vous contredire ; je pourrois peut-être vous représenter que la passion vous aveugle, que nous sommes mauvais Juges en notre cause, que le langage que vous parlez est celui de tous les mécontens ; mais que n'auriez-vous point à me répliquer ? & quand aurois-je épuisé toutes les ressources que l'amour propre vous fourniroit ? on a tort, j'y consens, l'injustice est visible, & votre ressentiment est raisonnable devant tous les Tribunaux du Monde ; mais l'est-il à celui de Jesus-Christ ? que vous

apprend son exemple ? manquoit-il de mérite, de titres, de raisons pour être reçu ? quelqu'un devoit-il passer devant lui ? Attendez à vous venger quand votre Dieu aura été vengé; vous aurez alors droit de le faire: *Solutio omnium difficultatum Christus est.*

Mais il est bien rude, me direz-vous, que des proches vous manquent, & que votre propre sang se souleve contre vous ; si c'étoit des étrangers qui travaillassent à s'entre-ruïner, cela seroit moins odieux. Mais qu'un frere fasse la guerre à sa sœur, que des serviteurs ingrats pensent à perdre leur Maître, que des amis vous méconnoissent, vous oublient, vous trahissent après des services signalés ? voilà une cruelle disgrace, je l'avouë: je n'examine point si vous vous l'êtes attirée par votre mauvaise conduite; je veux croire que ce n'est point une humeur fâcheuse, intéressée, hautaine, inquiéte, ambitieuse, qui vous a fait allumer le feu de la division ; je ne m'en prens point à la négligence que vous apportez à vos affaires temporelles ; je ne vous réproche point

une dissipation continuelle, un ménage sans ordre, un jeu excessif, je vous demande seulement que vous jettiez un regard sur le Sauveur qui vient de naître pour vous ; quand vous serez comme lui sur la paille, exposé aux injures de l'air, il sera tems de marquer votre ressentiment : encore ne le fait-il pas en cet état. Mais que Jesus-Christ dans la Créche soit tranquille, & que vous éclatiez, non pas dans un besoin extrême (car vous n'en êtes pas-là, vous avez encore des ressources) mais pour le moindre intérêt, pour une préférence legere, pour une marque prétenduë de mépris ou de froideur, pour une parole mal entenduë, ou mal expliquée, pour un devoir omis, pour une visite qui n'a pas été renduë en son tems, pour une grace qu'on a manqué de vous faire ; que votre cœur s'enfle, s'aigrisse, s'irrite ; que non seulement il ne souffre pas l'injustice imaginaire, dont il se tient offensé ; mais qu'il en fasse de véritables ; qu'il se porte à la médisance, à l'envie, à la calomnie, qu'il se déchaîne

ſans meſure, que par une malignité diſſimulée il affecte de tourner en ridicules ceux dont il eſt mal ſatisfait, c'eſt ce qui vous rend inexcuſable devant Dieu. Ne dites plus il eſt bien difficile de ne s'échaper pas dans ces rencontres. Dites au contraire, quand on croit en Jeſus Chriſt humilié, quand on adore un Dieu né dans une étable, abandonné des ſiens ſans ſe plaindre quand on eſt pénétré des ſentimens de la Religion, il eſt bien difficile de conſerver cet eſprit d'orgueil, & il eſt encore plus honteux de s'en faire honneur.

Ah! MESSIEURS, voilà ce que le Monde ignore, de ſe conſoler dans ſes peines, par les motifs de ſa foi. Je ſçais qu'à la honte du Chriſtianiſme, c'eſt parler une langue étrangere à la plûpart des Chrétiens, que de leur propoſer l'exemple de Jeſus-Chriſt: mais je ſçais auſſi quel avantage en tirent ceux qui veulent bien ſe rendre dociles à ces grandes vérités; je ſçais que les Fideles auſſi délicats & auſſi ſenſibles que vous, venus aux pieds du Sauveur pour ſe plaindre des vio-

lences qu'on leur faisoit, ont tourné leur indignation contre eux-mêmes, ont rougi de leur impatience, se sont réproché avec aigreur leur foiblesse, ont demandé justice, non pas des offenses qu'ils croyoient avoir reçuës, mais de leur trop grande délicatesse, & que le mystere que nous célébrons les a forcés d'avouer, qu'un homme ne pouvoit trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu.

Piè vivamus : troisiéme leçon par où je finis, & qui régle l'homme à l'égard de Dieu. Il ne faut pas que les biens de la vie lui fassent oublier les devoirs de la Réligion ; que par l'usage profane & illégitime qu'il en fait, il se serve des dons de Dieu contre Dieu même : il faut qu'au contraire il rapporte tout à l'honneur du Maître dont il a tout reçu : c'est la troisiéme chose que Jesus-Christ nous a enseignée dans la Créche. Dépouillé de sa grandeur & de sa gloire, il a sacrifié tout à la gloire de son Pere ; il veut que les Anges publient que c'est à cette intention qu'il s'est humilié & anéanti ; *Gloria in excelsis*

Deo. Solide instruction pour vous, Chrétiens: on ne vous ordonne point de renoncer à vos biens; tous ne sont pas appellés à ce degré de perfection: on veut seulement que vous en fassiez un saint usage; qu'ils ne servent pas à entretenir le luxe, la vanité, l'orgueil, la molleſſe, le jeu, la débauche: on veut que les pauvres, que l'Autel, que l'Eglise s'apperçoivent que vous êtes riches; *Locupletare egenes*, dit saint Jean Chrysostome. Sentiment Chrétien, si vous faites servir tous ces avantages à la gloire de Dieu. Mais étrange renverſement! le siécle au contraire fait servir la vertu à l'intérêt, comme l'Apôtre s'en plaint au sujet de certaines perſonnes de son tems, qui faiſoient un trafic honteux de la piété: *Existimantes quæstum esse pietatem.* On connoît la dévotion par les fruits qu'elle produit, non pas dans la vie éternelle, mais dans celle-ci, on entre dans toutes les bonnes œuvres d'une Ville, on fait du bruit dans les plus saintes assemblées, on exhorte, on prêche, on agit, on intrigue mê-

me, en un mot on a du zèle pour la Réligion, autant qu'on y trouve son compte : mais dès qu'on n'est plus soûtenu de cette espérance, que les services qu'on rend ne sont connus que de Dieu, qu'ils ne sont plus éclairés de l'œil qui animoit, qu'on n'en reçoit pas une récompense présente, on éclate, on murmure, on se lasse, on se retire, & on en vient quelquefois jusqu'à un repentir honteux des avances qu'on a faites pour le service de Dieu.

Ah ! Chrétiens, apprenons aujourd'hui jusqu'où doit aller notre zèle : heureux si le Seigneur veut bien recevoir nos biens, agréer nos travaux ; & trop bien payés de nos peines, si nous pouvons honorer Dieu de notre substance, comme parle l'Ecriture, *Honora Deum de tua substantia.* Prov. 3. Fasse le Ciel que vous sortiez d'ici pénétrés de ces grandes vérités, & qu'à l'exemple des Bergers vous retourniez de la Créche du Sauveur en vos maisons, louant & glorifiant Dieu des instructions salutaires qu'il vous donne dans ce mystere de salut : *Re-*

Luc. c. 2. *versi sunt Pastores glorificantes & laudantes Deum, in omnibus quæ audierant.* Fasse le Ciel encore que vous pensiez à mettre en pratique tout ce que vous venez d'apprendre d'un Maître si éclairé, afin qu'après avoir suivi l'exemple de Jesus-Christ pendant la vie dans les humiliations, vous méritiez de le voir dans la gloire pendant toute l'éternité, &c.

SERMON
SUR
LA FESTE
DE PASQUES.

Et cùm transiſſet Sabbatum, Maria Magdalene, & Maria Jacobi, & Salome, emerunt aromata, ut venientes ungerent Jeſum.

Lorſque le jour du Sabbat fut paſſé, Marie Madeleine, & Marie mere de Jacques, & Salomé, acheterent des parfums pour venir embaumer Jeſus. En ſaint Marc, ch. 16.

SOUFFREZ, MESSIEURS, que je vous propoſe aujourd'hui pour modele la piété exemplaire de Madeleine qui vient au Tombeau de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas tant de la Reſurrection du Fils de Dieu que j'entreprens de vous entretenir, que de l'eſprit avec lequel nous devons

enviſager ce myſtere. La plûpart de vous ſe ſont approchés ce matin du Sacrement adorable de nos Autels, & je ne doute pas même que pluſieurs n'ayent eu le bonheur de Madeleine qui trouva enfin Jeſus : mais ſi quelques-uns ont été moins heureux, c'eſt qu'ils n'ont pas cherché le Seigneur avec le même eſprit qu'elle. Ainſi, Chrétiens, étudiez dans l'exemple que je vous propoſe les qualités d'une converſion ſincere, & reconnoiſſez-y les défauts de la vôtre. Trois caracteres marquent le deſir que Madeleine a de trouver le Sauveur du Monde, & j'en vais faire les trois parties de mon diſcours. La promptitude qui lui fait pour cela prévenir le lever du Soleil, *Valdè manè diluculò*. L'inquiétude avec laquelle elle agit, *Quis revolvet nobis lapidem*? qui nous levera la pierre? Le courage, qui la rend intrépide juſqu'à tout oſer pour enlever ce ſaint dépôt ; *Et ego eum tollam*. Jugeons par la conduite de Madeleine, qui mérita de voir la premiere Jeſus-Chriſt reſſuſcité, jugeons, dis-je, des converſions qui ſe font à

Pâques. Mais auparavant implorons le secours du saint Esprit par l'entremise de Marie. *Regina cœli.*

Je dis que le desir de voir Jesus-Christ, inspira à Madeleine une sainte impatience qui la rendit prompte à le chercher. La simple exposition de l'Evangile en est une preuve sensible. *Et cum transisset Sabbatum*; elle eut bien de la peine à laisser passer le jour du Sabbat, jour consacré au repos par un devoir indispensable. Il fallut toute l'autorité de la Loi pour tempérer son ardeur, & pour arrêter son zèle; *Sabbato quidem siluerunt secundùm mandatum.* Encore ne put-elle s'empêcher pendant le repos de sa retraite de préparer des parfums, afin d'embaumer le corps de Jesus-Christ selon la coûtume des Juifs: *Paraverunt aromata ut venientes ungerent Jesum.* A peine le jour du Sabbat expire, qu'elle se met en chemin; *Valdè manè*: elle n'attend pas même la premiere lueur de l'Aurore; son zèle lui sert de guide au travers des ténébres de la nuit, *Cùm adhuc tene-* PREMIERE PARTIE. Luc. c. 23.

bræ essent : & sans écouter, ni la délicatesse, ni la timidité si naturelle à son sexe, elle se rend au Tombeau de Jesus-Christ avant qu'aucun Apôtre y parût; *Cucurrit ergo, & venit.* Peut-on marquer plus d'empressement & plus de vivacité à s'acquiter d'un devoir si saint & si religieux ?

Voilà, MESSIEURS, ce que demande la grace; un cœur prompt à suivre l'attrait dont elle le prévient. Loin d'ici ces esprits incertains & irrésolus, qui balancent toujours sur leur conversion. Quand on doute en matiere de foi, on ne croit pas: quand on délibére en matiere de pénitence, on ne se convertit pas. A la vérité il faut du tems & des années, pour parvenir à la perfection & au comble des vertus Chrétiennes; mais la conversion du cœur est l'ouvrage de l'heureux moment, où l'Esprit Saint éclaire l'ame tout-à-coup, & lance un trait vif, qui perce, qui blesse, & qui attendrit : un moment plus tard, de pénitent que vous alliez être, vous devenez un pécheur endurci. Et cela est bien plus vrai au regard des

gens

gens du Monde, que des autres. Car en quel tems, MESSIEURS, voulez-vous que la grace trouve accès dans votre cœur? Tandis qu'il est occupé du plaisir, possedé de l'ambition, dominé par la passion de l'intérêt, enyvré de l'amour du Siécle? Que peut-elle faire autre chose pour votre salut, que de ménager certains momens à l'occasion d'un évenement tragique, d'une disgrace éclatante, d'une mort imprévuë, ou du moins dans un tems privilégié, comme celui de Pâques? Si donc alors au lieu de profiter de cette heureuse conjoncture, vous délibérez, vous balancez; si contens de ressentir quelque envie de vous convertir, vous vous en tenez à ces demi-volontés, qui ne servent qu'à vous endormir dans le sommeil du péché, & qu'avec cela vous vous flatiez de chercher Dieu sincerement; c'est, MESSIEURS, une illusion & un aveuglement déplorable.

Je voudrois, dites-vous, me convertir, je voudrois être meilleur que je ne suis, plus régulier dans mes devoirs de Chrétien; il y faut penser;

il n'y a que cela de solide dans la vie. Quand on a fait de semblables réflexions en approchant à Pâques des saints mysteres, on est content de soi-même ; & cependant qu'avez-vous conclu ? Qu'est-ce à dire je voudrois me convertir ? C'est-à dire je ne veux pas encore le faire : car remarquez, Chrétiens, que ces volontés imparfaites renferment toujours une condition secrete qui les empêche de passer au présent, & de dire, je veux. C'est-à dire, je voudrois penser à mon salut, si je n'aimois mieux mon plaisir, si je n'étois plus attaché au Monde qu'à Dieu, si je ne préférois ma satisfaction à mon devoir. C'est-à-dire, je vois bien que je ne suis pas dans l'ordre qu'il faudroit changer & suivre le parti de la vertu ; j'y sens même du penchant & de l'attrait ; mais je ne puis me résoudre à donner autre chose à mon salut que ces desirs vains & stériles.

Qu'est ce à dire, je voudrois me convertir ? C'est-à-dire, mon Dieu, vous le voulez, & moi je ne le veux pas ; vous m'invitez à retourner à

vous, & moi je ne puis me résoudre à me mettre entre vos mains ; vous me cherchez, & moi je vous fuis ; vous me pressez, vous me sollicitez, & moi je résiste, & je me défens ; vous m'appellez, & je tâche de n'entendre pas ; vous me découvrez toute l'horreur du vice, & toute la beauté de la vertu ; je me contente de n'en pas disconvenir, & de vivre à l'ordinaire ; plus vous me pressez, plus je m'obstine, plus je m'endurcis.

Qu'est-ce à dire, je voudrois mieux vivre ? c'est-à-dire, mon Dieu, vous me troublez dans la jouissance de mes plaisirs ; je vois bien qu'il n'y a point de salut pour moi, tandis que je résisterai à vos graces : mais pour calmer ma conscience, qui me trouble & qui me tyrannise, je suis bien aise de me flater encore de quelque inclination qui me reste pour la vertu ; je me rassure sur ce que je crois avoir encore le cœur susceptible des impressions de la grace, & je me sers de votre grace même pour vivre tranquillement dans mes désordres. C'est-à-dire que voici le tems où il faut

approcher des saints mysteres : tant que j'ai pu reculer je l'ai fait ; aujourd'hui je ne puis m'en dispenser avec bienséance ; il faut donc le faire : de quiter mon péché, je sens bien que je ne le veux pas;de recevoir mon Dieu & mon Juge en péché mortel, je ne suis pas encore assez abandonné, pour ne ressentir pas l'horreur d'un sacrilége:que me reste-t'il donc pour mettre à couvert ma conscience, & mon péché? c'est de me flater de ces demi-volontés, de ces complaisances infructueuses ; c'est-à-dire, je voudrois me convertir, il faudroit mieux vivre.

Ah! Chrétiens, quel plaisir prenez-vous à vous tromper? Combien y a-t'il d'années que vous dites, je voudrois, sans en venir jamais jusqu'à dire, je veux? & qu'en a-t'il été par le passé? n'avez-vous pas toujours vécu de la même sorte ; & qu'en sera-t'il à l'avenir, tandis que vous direz, je voudrois? les démons & les damnés le voudroient aussi, en sont-ils meilleurs? Voilà cependant ce qui vous rassure. Qu'il arrive dans le Monde une mort imprévuë

sans confession, je vois les parens & les amis du deffunt se consoler sur ce qu'il témoignoit, dit-on, depuis un tems quelque envie de se mettre dans la dévotion; il avoit dessein de se retirer & de penser à son salut; il le disoit encore il y a peu de jours; cela vous fait bien espérer: & moi, MESSIEURS, cela me fait trembler pour lui. Car qu'est-ce à dire, il vouloit? c'est-à-dire, que Dieu qui voyoit sa fin prochaine, a fait un dernier effort en sa faveur; le flambeau de la grace, qui alloit expirer pour lui, a jetté une derniere lueur; il s'est contenté d'entr'ouvrir les yeux & de les fermer aussi-tôt à la lumiere; ce sujet prétendu d'espérance que vous avez, a peut-être été le sujet capital de sa condamnation au jugement de Dieu. Vous vouliez, lui dira Dieu, vous convertir? il n'en est rien; c'est moi qui le voulois; vous avez pris ma grace pour un mouvement qui partoit de vous: rendez-m'en compte. Me suis-je contenté de dire, je voudrois sauver l'homme, je voudrois verser mon sang pour lui? où en se-

roit l'ouvrage de la Rédemption? non sans doute : mais j'ai dit, je le veux, & je le veux malgré la répugnance que m'inspire l'horreur du supplice ; c'est ce qui s'appelle vouloir : vous, lâche Chrétien, vous n'avez pu prendre le moindre empire sur vos sens ; toujours je voudrois, & jamais je le veux ; je voudrois aussi présentement vous sauver, mais je ne le veux pas. Voilà la juste conduite de Dieu à l'égard des mondains, qui se flatent d'une volonté chimérique de se convertir.

SECONDE PARTIE.

J'AI dit en second lieu, que la marque d'un desir sincere étoit l'inquiétude & l'empressement. Cela paroît dans Madeleine : il semble que l'Evangile ait pris plaisir à nous la peindre avec les couleurs les plus vives pour notre instruction. A peine est-elle sortie du logis, que sa premiere réflexion est de penser à qui pourroit lever la pierre qui couvroit le sépulchre de Jesus-Christ ; *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti* ? car elle avoit pris soin le jour

Marc. c. 16.

de sa sépulture d'observer l'endroit où on l'avoit inhumé, dans le dessein de venir lui rendre ses derniers devoirs; *Maria autem Magdalene, & Maria Joseph, aspiciebant ubi poneretur.* *Ibid. c. 15.* Ce n'est pas pour venir lui rendre des devoirs d'éclat par une vaine reconnoissance pour la personne du monde à qui elle étoit la plus obligée; c'est par une sainte impatience de le revoir: car dès qu'elle eut apperçu que la tombe étoit levée, & que son Maître étoit absent, les larmes lui vinrent aux yeux: *Stabat ad monumentum foris plorans.* *Joan. c. 20.* Elle ne se tient pas assise, & dans une posture tranquille, mais debout sans se donner du repos; *Stabat.* Elle ne va pas entretenir sa rêverie dans les allées les plus solitaires du jardin; son inquiétude ne lui permet pas de s'écarter du Sépulchre: elle y demeure, & n'en détourne pas seulement la vuë, dans l'espérance d'y trouver quelques restes du précieux dépôt qu'elle regrette; *Stabat ad monumentum foris.* Les Apôtres venus aussi-bien qu'elle, ne trouvant pas le corps

du Fils de Dieu, s'en retournerent
Ibid. chez eux. *Abierunt ad semetipsos.* C'étoit assez pour eux, dit saint Augustin, mais ce n'étoit pas assez pour un cœur aussi touché que celui de Madeleine, *sed amanti non erat satis.* Elle demeure seule, & s'obstine à le chercher; elle le veut trouver dans le lieu même où il n'est pas. Elle a déja regardé plusieurs fois, mais elle croit toujours s'être trompée: elle revient, elle se baisse pour examiner de plus près, elle dévore des yeux ce réduit obscur, rien n'échape
Ibid. à sa diligence, *Inclinavit se & prospexit.* Enfin deux Anges paroissent revêtus de lumiere; toute autre que Madeleine eût pris le change, & se fût laissé éblouir à cet éclat; mais rien ne peut lui tenir la place du
Ibid. Dieu qu'elle a perdu. *Mulier, quid ploras?* Femme, lui dirent-ils, qu'avez-vous à pleurer? que cherchez-vous? Ah! pourquoi je pleure; quand vous sçaurez quel est le sujet de mes larmes, vous avouerez que je suis la personne du monde la plus malheureuse, & qu'on doit être inconsolable

après la perte que j'ai faite : *Quia tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum* ; c'est parce qu'on m'a enlevé mon Sauveur, & dans sa personne ma joie, ma vie, mon repos, mon trésor, & je ne sçais plus où le chercher ? *Ibid.*

Ainsi parle une ame vraiment touchée du désir de trouver Dieu. Elle qui comptoit pour rien de perdre la grace, commence à éprouver ces saintes inquiétudes sur l'état de sa conscience ; elle s'étonne qu'on puisse vivre sans être bien avec Dieu ; elle s'apperçoit que le commerce du monde, qu'une vie de plaisir, qu'un enchaînement d'occupations continuelles, que l'embarras des affaires, que l'entêtement d'une passion qu'elle a voulu contenter, & qui a épuisé tous ses soins, enfin qu'une ardeur sans relâche pour s'enrichir lui a fait oublier Dieu & l'a jettée dans un assoupissement mortel sur l'affaire de son salut ; elle éclatte alors en des regrets vifs & sensibles : *Tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum* ; hélas ! j'ai vécu comme s'il n'y avoit

point de Dieu pour moi ; n'y a-t'il plus de retour à l'état heureux où je me suis vuë autrefois si bien avec lui : *Isa.c.22.* *Recedite à me, amarè flebo.* Retirez-vous de moi, vains amusemens, plaisirs frivoles, affaires chimériques, disparoissez devant la grande affaire de mon salut ; c'est bien assez que vous ayez troublé mon repos, laissez-moi regretter à loisir une perte que les larmes seules peuvent réparer ; *Recedite à me, amarè flebo.* Elle ne cherche plus un Confesseur facile, indulgent, pour passer la Fête de Pâques, & pour étourdir sa conscience ; les plus habiles ne lui paroissent pas l'être trop pour lever cette pierre dont le poids insupportable lui pese sur le cœur. *Quis revolvet nobis lapidem ?* Où trouverai-je un homme de Dieu qui puisse amollir la dureté de mon cœur ? Elle ne se contente plus comme autrefois d'un examen leger & superficiel ; elle examine avec soin les replis les plus secrets de sa conscience ; elle ne se pardonne rien ; *Inclinavit se, & prospexit* : & nous avons quelquefois la consolation de

voir ces pécheurs auparavant endurcis, avoir ensuite des délicatesses de conscience qu'on ne voit pas dans les justes, entrer dans une sainte inquiétude sur l'état présent de leur ame, n'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, s'imaginer toujours ne s'être point assez expliqué, n'avoir point assez regretté les désordres de leur vie passée, n'avoir point pris assez de mesures pour se précautionner contre l'avenir.

Quelque nouveau que paroisse ce langage aux gens du Monde, la grace trouve bien le secret de le faire entendre aux plus mondains. Il est rare de voir des conversions sinceres de personnes engagées dans de grands désordres, & sur tout dans des péchés d'habitude, sans que les commencemens soient accompagnés de ces agitations & de ces troubles salutaires : on ne se dégage qu'avec peine des liens qui serrent si étroitement ; & c'est ce qui donne lieu aux actes héroïques de contrition, à quoi je reconnois le caractere des vrais pénitens.

Oui, Messieurs, à peine oserois-je vous déclarer ici quel est le véri-

table esprit de la pénitence, selon l'Ecriture & les Peres de l'Eglise ; je crains de scandaliser les ames timorées, & de les rejetter dans des scrupules qui ne leur conviennent pas : mais je crains en même tems de donner aux pécheurs endurcis une occasion de railler. Souffrez, Chrétiens, qu'après avoir pris les précautions nécessaires, je m'explique sur une matiere si importante. J'avouë donc d'abord, & il est vrai, que l'essentiel de la contrition consiste dans un amour de preférence qui détache le cœur du péché, & je conviens avec vous que cet amour peut être sans aucune sensibilité : mais ce qui me fait trembler, c'est que tout ce que je vois de pénitences autorisées de l'Ecriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament, toutes celles que l'Eglise a canonisées depuis dans les Saints, se font sentir dans le fonds du cœur, se produisent au dehors par des marques sensibles, sont même accompagnées de soupirs, de gémissemens & de larmes. Je vois l'Esprit Saint par tout uniforme exciter cette contrition

douloureuse; Manassés revient à Dieu avec des termes qui marquent un cœur brisé & attendri; David est si pénétré de douleur qu'il baigne sa couche de ses larmes; Ezéchias en pleurs répand son ame devant Dieu; le Prince de Ninive paroît à la tête de sa Cour sous la cendre & sous le cilice; tout le peuple au retour de la captivité interrompt la lecture de la Loi par ses gémissemens & par ses pleurs, jusques-là que les Lévites sont obligés d'aller de rang en rang pour appaiser les cris, & pour arrêter le cours des larmes. *Nolite flere.* Saint Pierre pleure amérement son péché; le Publicain contrit se frape la poitrine au bas du Temple, & n'ose lever les yeux; Madeleine aux pieds du Sauveur du Monde les arrose de ses larmes; je ne vois nulle part aucune douleur tranquille. Je vois cet esprit regner long-tems dans la primitive Eglise, ces différentes classes de pénitens prosternés au vestibule du Temple, ces Solitaires qui passoient leur vie dans les larmes, ces Pénitens si touchés dont saint Jean Climaque

2. *Esdr.* 8.

nous fait la peinture. Tout cela n'est plus, & il semble aujourd'hui que ce soit une chimere : on voit assez de Confessions ; mais on ne voit presque plus de contrition, ou s'il échape quelque larme aux pécheurs, ils se croient tout d'un coup des Saints, & au lieu de s'occuper à pleurer les péchés de leur vie passée, ils oublient bientôt ce qu'ils ont été. Mais d'où vient que cette source de larmes a tari dans l'Eglise ? y commet-on moins de péchés qu'autrefois ? je vous le demande, MESSIEURS, interrogez votre conscience ; faites vous justice à vous-mêmes. Tel m'écoute insensible & tranquille, qui sçait ce qui en est, & qui se sent peut-être coupable d'une infinité de péchés, dont un seul auroit suffi à ces vrais pénitens pour pleurer toute leur vie ; *Justo satis est peccasse semel ad fletus æternos.* Et cependant nous voyons tous les jours des pécheurs de ce caractere approcher du Sacrement de Pénitence sans douleur ; voilà ce qui fait la peine & l'embarras d'un Confesseur à qui il reste un peu de zèle.

Non, Chrétiens, ce ne sont point toujours les désordres d'une vie criminelle, qui jettent les Ministres de Jesus-Christ en ces cruelles perplexités qui rendent le ministere si pénible & si dangereux. Vos péchés, fussent-ils plus nombreux que les grains de sable qui sont sur les bords de la Mer, & plus atroces que ce que l'Enfer a produit de plus noir & de plus malin, toute la foiblesse de l'homme nous est connuë, & tremblans pour nous-mêmes nous sommes touchés de compassion pour vous. Nous connoissons aussi toute l'étenduë de la miséricorde infinie du Maître dont nous sommes les Ministres; nous sçavons que rien ne la peut épuiser: mais ce qui nous afflige, c'est de voir ces pécheurs abominables devant Dieu, réciter tant d'excès honteux comme une histoire indifférente qui ne les regarde pas; c'est de voir des malades tout couverts de plaies, & de plaies mortelles, qui ne se sentent pas eux-mêmes; c'est de nous voir médiateurs entre Dieu que nous avons à venger, & ces cou-

pables qui ne sont point touchés, & de ne pouvoir leur accorder la grace de l'absolution sans trahir les intérêts de notre Maître, & sans les renvoyer eux-mêmes plus criminels qu'ils n'étoient venus à nous.

Ah! s'il ne tenoit qu'à gemir devant Dieu pour vous, & qu'à donner des larmes, en pourroit-on refuser à un si déplorable endurcissement? on trouveroit encore dans la Loi de grace des Prêtres aussi zélés que ceux de l'ancienne Loi, qui entre le Vestibule & l'Autel pleureroient les péchés du peuple; mais Dieu veut, & il est juste, que celui qui a commis le péché soit celui qui le pleure. On tâche donc d'entrer dans ce cœur inaccessible à tous les motifs de la Foi: on lui met devant les yeux tantôt la justice inéxorable d'un Juge prêt à le punir, tantôt la miséricorde infinie d'un Sauveur qui lui tend les bras; on tâche de le réveiller par la crainte & par l'espérance; car d'oser lui proposer d'abord un Dieu infiniment aimable par lui-même, hélas! c'est un langage inconnu

pour lui. Mais nous cherchons inutilement par où faire entrer dans ce cœur des sentimens douloureux ; il pense à nous surprendre, tandis que nous pensons à le sauver ; & je ne sçais si dans le fonds il n'a point plus de dépit d'être contraint de s'accuser de ses péchés, qu'il n'a de regret de les avoir commis. Ah ! MESSIEURS, qu'une douleur vive & sensible s'explique bien autrement ! Tout parle dans un pénitent touché de repentir ; ses yeux baissés, d'où les larmes coulent quelquefois malgré lui, un visage morne & confus, l'air, le maintien, le ton de la voix, certains termes, qui laissent voir la haine qu'il a pour lui-même & pour son péché, tout parle dans lui le langage de la Pénitence. Ah ! c'est alors que sûrs de notre ministere, contens de voir notre Dieu vengé, nous ne comptons plus des fautes que nous voyons effacées par les larmes ; nous répandons avec profusion les trésors de la grace, sans craindre d'être accusés de dissipation, & désavoués de notre Maître : *Cùm intueor flentem*, dit saint

Cyprien, *sentio ignoscentem.* Quand je vois le pécheur fondre en larmes, je sens que Dieu lui pardonne ses péchés.

Mais ces larmes, direz-vous, sont souvent des effets du tempérament, dont on n'est pas le maître. Abus, Chrétiens; la douleur a son langage à part, qui se fait entendre dans tous les hommes : ceux qui ne sont pas d'une complexion si tendre, & qui ne pleurent jamais, ne sont souvent que plus susceptibles d'une contrition amére, ils ont le cœur serré, pressé de douleur. Et c'est ici, Chrétiens, que vous devez rougir sur l'insensibilité du vôtre : vous sçavez quels transports ont accompagné le péché; vous n'avez pas oublié ces folles langueurs, & si je l'ose dire, ces extases de joie, à la vuë de l'objet que vous aimiez, ces inquiétudes & ces troubles pendant son absence; voilà de quoi votre Dieu est jaloux : vous retournez à lui avec indifférence & avec froideur; vous voulez qu'il s'en contente; vous en êtes-vous contentés dans le péché? Non, je n'en croi-

rai point à votre dureté, tandis que je vous verrai le cœur sensible, l'ame passionnée. A qui donc m'en prendrai-je, ô mon Dieu, de ne voir plus ce don de larmes parmi les fideles? Sera-ce à vous? Hé quoi, Seigneur, seriez-vous devenu moins aimable que vous ne l'étiez alors; & n'êtes-vous pas aussi-bien notre Dieu que vous étiez le Dieu de nos peres?

TROISIE'ME PARTIE.

J'AI dit en troisiéme lieu, que la marque d'un desir sincere est le courage, qui fait qu'on expose tout pour recouvrer la grace qu'on a perduë. Ce dernier trait paroît encore dans le zèle de Madeleine. Tandis qu'éplorée, comme nous l'avons vuë au Tombeau de Jesus-Christ, elle se livre à son inquiétude, le Fils de Dieu se présente à elle sous la figure d'un Jardinier; sa douleur lui inspire du respect au-delà de ce qu'on en doit aux personnes de cette condition, peut-être pour l'engager à lui mettre entre les mains le dépôt sacré qu'elle cherche. *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum;* Joan. c. 20.

Seigneur, lui dit-elle, si vous l'avez enlevé, de grace enseignez moi où vous l'avez mis. Mais Madeleine de qui parlez-vous ? *eum* : quel est le nom de celui que vous cherchez ? il semble que tout le monde en ait le cœur aussi rempli que vous; ah! croyez-moi, peu de gens pensent à celui que vous cherchez : mais que vous servira de voir où on l'a transporté ? que voulez-vous faire ? *Et ego eum tollam.* Je veux, dit elle, m'emparer de ce dépôt sacré ; je veux le mettre en lieu de sûreté, & ne m'exposer plus à le perdre ; je veux encore arroser de mes larmes ces pieds sacrés, où j'ai trouvé la rémission de mes péchés ; je veux contempler à loisir cette bouche divine dont tant d'Oracles sont sortis, & qui m'a rendu la vie en prononçant la sentence de mon absolution ; *Et ego eum tollam.* Mais pensez-vous bien à ce que vous dites ? Vous êtes seule, une femme foible, sans secours ; & vous espérez au travers des gardes, contre la défense de Pilate, enlever un corps du sein du tom-

Ibid.

beau, des mains de la mort même ? *Et ego eum tollam* : oui, je l'emporterai. Ayez seulement soin de me conduire au lieu où il est & reposez-vous du reste sur moi ; je ne crains ni la garde des Juifs, ni les ténébres de la nuit, ni la foiblesse de mon sexe ; je ne crains point de perdre la vie après avoir perdu mon Sauveur, & je ne connois rien d'impossible pour le retrouver ; *Et ego eum tollam.*

Voilà, MESSIEURS, l'image naturelle d'une ame touchée de Dieu. Quand elle a pris le parti de le servir, elle le cherche à quelque prix que ce puisse être : le monde, la chair & le démon lui paroissent alors des ennemis foibles, & cette ame timide, qui craignoit tout auparavant, devient intrépide, & s'étonne elle-même de la grandeur de son courage. Mais pourrez-vous rompre ce commerce qui vous étoit si agréable, que l'habitude vous avoit rendu comme nécessaire, & sans lequel la vie vous paroissoit amere & plus dure que la mort ? *Et ego eum tollam.* Ah ! c'est tout de bon que je le veux rompre :

je sens expirer cet amour profane; un feu plus pur & plus saint embrase mon cœur; il est tems d'aimer le seul objet qui le mérite, & de renoncer à l'idole que j'ai mise en sa place; *Et ego eum tollam.* Mais pourrez-vous vous assujettir au joug de la Loi, qui vous sembloit si pesant; aux jeûnes de l'Eglise, dont vous vous jugiez incapable par la délicatesse de votre complexion? pourrez-vous soûtenir la longueur des prieres du service Divin; pratiquer les devoirs du Chrétien; rendre ce bien, dont la restitution peut incommoder vos affaires; lever le scandale en voyant le parent, l'ami avec lequel vous êtes brouillé depuis si long-tems; pourrez-vous chaque jour porter votre croix, comme le Fils de Dieu nous l'ordonne? *Et ego eum tollam.* Ne jugez point de moi par le passé, c'est tout de bon que je veux être à Dieu, je ne vois rien qui soit au dessus de l'amour que je sens; c'est à vous à m'imposer tout ce qu'il vous plaira; n'ayez égard qu'à un seul article, que je recouvre au plutôt la grace que

j'ai perduë ; il y a trop long-tems que je suis esclave du Monde, & que je n'ose suivre le desir que Dieu m'a donné de le servir ; que je ne sorte point d'ici que je ne sois réconcilié avec lui, & assuré de ma grace ; *Et ego eum tollam.* Mais quelle apparence de soûtenir ce caractere dans le Monde, vous qui vous êtes fait une loi de lui plaire ? Non, le Monde ne m'est plus rien, j'en reconnois la vanité : mais quand je voudrois encore lui plaire, le Monde tout corrompu qu'il est, ne respecte-t'il pas la vertu ? Si je prétendois allier la dévotion avec le Monde ; approcher des saints Mysteres, & passer le jour & la nuit au jeu ; aimer mes aises, & rechercher toutes les commodités de la vie ; être plus délicat sur le point d'honneur, que les plus mondains ; censurer la conduite d'autrui, sous prétexte que la mienne est irréprochable ; mettre la division dans ma famille par un esprit d'intérêt, le Monde en parleroit sans doute, & n'auroit-il pas raison de le faire ! Mais s'il voit que de bonne foi je m'at-

je sens expirer cet amour profane; un feu plus pur & plus saint embrase mon cœur; il est tems d'aimer le seul objet qui le mérite, & de renoncer à l'idole que j'ai mise en sa place; *Et ego eum tollam.* Mais pourrez-vous vous assujettir au joug de la Loi, qui vous sembloit si pesant; aux jeûnes de l'Eglise, dont vous vous jugiez incapable par la délicatesse de votre complexion? pourrez-vous soûtenir la longueur des prieres du service Divin; pratiquer les devoirs du Chrétien; rendre ce bien, dont la restitution peut incommoder vos affaires; lever le scandale en voyant le parent, l'ami avec lequel vous êtes brouillé depuis si long-tems; pourrez-vous chaque jour porter votre croix, comme le Fils de Dieu nous l'ordonne? *Et ego eum tollam.* Ne jugez point de moi par le passé, c'est tout de bon que je veux être à Dieu, je ne vois rien qui soit au dessus de l'amour que je sens; c'est à vous à m'imposer tout ce qu'il vous plaira; n'ayez égard qu'à un seul article, que je recouvre au plutôt la grace que

j'ai perduë ; il y a trop long-tems que je suis esclave du Monde, & que je n'ose suivre le desir que Dieu m'a donné de le servir ; que je ne sorte point d'ici que je ne sois réconcilié avec lui, & assuré de ma grace ; *Et ego eum tollam.* Mais quelle apparence de soûtenir ce caractere dans le Monde, vous qui vous êtes fait une loi de lui plaire ? Non, le Monde ne m'est plus rien, j'en reconnois la vanité : mais quand je voudrois encore lui plaire, le Monde tout corrompu qu'il est, ne respecte-t'il pas la vertu ? Si je prétendois allier la dévotion avec le Monde ; approcher des saints Mysteres, & passer le jour & la nuit au jeu ; aimer mes aises, & rechercher toutes les commodités de la vie ; être plus délicat sur le point d'honneur, que les plus mondains ; censurer la conduite d'autrui, sous prétexte que la mienne est irréprochable ; mettre la division dans ma famille par un esprit d'intérêt, le Monde en parleroit sans doute, & n'auroit-il pas raison de le faire ! Mais s'il voit que de bonne foi je m'at-

tache à remplir tous mes devoirs; que je renonce au grand jeu, aux dépenses excessives, qui m'empêchent de payer mes dettes, & qui passent ma condition; que je veux même mener une vie pénitente, autant que mon état le pourra permettre; que loin d'insulter à ceux qui sont dans le désordre, animé de l'esprit du Christianisme, j'excuse tout ce qui se peut excuser; que j'aime mieux sacrifier un peu de mes intérêts au bien de la paix, que de fomenter la haine, les soupçons, les querelles, les emportemens qui accompagnent toujours les procès: s'il ne me voit plus ni fier ni jaloux, ni médisant: s'il voit enfin qu'ayant pris le parti de la piété, je m'y attache constamment: le Monde n'aura plus rien à répliquer, ou, s'il parle, ce sera en faveur de la vertu. La probité a des droits incontestables sur le cœur de l'homme: par tout où l'on reconnoît son véritable caractere, on la respecte: ou s'il en est d'assez libertins pour la mépriser, que m'importe de plaire à une poignée de gens, qui ont pris

tant

tant de soin de se décrier eux-mêmes, qui n'ont nulle autorité & ne sont plus écoutés.

Mais enfin je veux que le Monde me persécute : quel si grand intérêt ai-je de lui plaire, pour sacrifier mon salut à ce fantôme du respect humain ? J'ai fait paroître tant de force d'esprit, lorsqu'il a fallu soûtenir les discours du Monde, qui a censuré ma conduite déréglée : en aurois-je moins pour me sauver, que pour me perdre ? *Et ego eum tollam.* Il y a si long-tems qu'on parle de ce commerce suspect que j'entretiens, du peu de soin que j'ai de ma réputation : on a si souvent raillé de ma délicatesse sur le point d'honneur : on a si souvent trouvé à redire à la passion que j'ai pour le jeu : on a si souvent tourné en ridicule la folle vanité, par laquelle j'affecte de m'égaler à ceux qui sont au-dessus de moi : on est si scandalisé de l'acharnement que j'ai eu contre ma famille, dont j'ai troublé le repos par des chicanes continuelles : tout cela m'est revenu cent fois, & je me suis fait un front

d'airain, à l'épreuve de la critique la plus raisonnable. Aujourd'hui qu'il ne s'agit que de soûtenir la censure d'un petit nombre de personnes, que ma persévérance réduira peut-être dans la suite, aurois-je moins de courage pour les intérêts de mon Dieu ? quoi il seroit le seul, pour qui je ne sçaurois souffrir les réproches & les railleries du Monde ? *Et ego eum tollam.* Non, non, il n'en sera pas ainsi : à quelque prix que ce soit, il faut que je le serve, & que je rentre dans la voie de mon salut. Si vous cherchez Dieu de la sorte, mes chers Auditeurs, vous trouverez sa grace en cette vie, & sa gloire en l'autre, &c.

SERMON
SUR
L'ASCENSION
DE
NOTRE SEIGNEUR.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, & sedet à dextris Dei.

Après que Jesus-Christ eut fini le discours qu'il faisoit à ses Apôtres, il monta au Ciel, où il est assis à la droite de son Pere. En saint Marc, ch. 16.

C'Est aujourd'hui, MESSIEURS, que Jesus-Christ acheve enfin de fournir cette longue & pénible carriére, où il étoit entré pour combattre le plus rédoutable ennemi de notre salut. Mystere plein d'espérance pour les Chrétiens; gage infaillible d'une heureuse immortalité: car si Jesus-Christ, selon l'oracle de saint Paul, est ressuscité pour notre justification,

nous pouvons dire qu'il monte au ciel pour nous faire part de la gloire, qui est le fruit de la justification ; & que jamais l'Apôtre n'a eu plus de raison d'appeller Jesus-Christ notre espérance, que dans ce jour glorieux, où il se met en état de remplir tous nos souhaits, & d'assurer les prétentions légitimes que nous avons sur le Ciel, comme sur un héritage qu'il nous a mérité : *Christus in vobis spes gloriæ.*
Coloss. 1.

Esprit saint, à qui seul il appartient de faire naître dans nos cœurs un saint desir de la gloire céleste, éclairez-moi de vos lumieres, pour découvrir dans ce mystere le fondement solide de notre espérance, & inspirez-moi des sentimens qui réveillent sur cela la langueur des Chrétiens. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie en lui disant avec l'Ange. *Ave,*

Saint Thomas examinant la nature & les qualités essentielles de l'espérance Chrétienne dont nous parlons, lui attribuë deux mouvemens d'où dépendent tous les autres. Le premier est un desir ardent du souverain bien,

& une inclination violente qui nous entraîne vers l'objet, qui peut seul nous rendre heureux. Mais parce que ce bien est élevé au-dessus des forces de la nature, & se trouve comme environné de difficultés & d'obstacles presque insurmontables ; l'espérance Chrétienne par un second mouvement, nous excite, nous anime à vaincre tout ce qui s'oppose à nos desirs, & nous inspire une sainte confiance, & une assurance morale de réüssir dans la poursuite du bien où nous aspirons. Voilà toute l'œconomie de cette vertu Théologale, que les Conciles ont jugée si nécessaire pour le salut, qu'ils en ont fait un article de foi.

Or je trouve dans le mystere que nous celebrons aujourd'hui, des considérations fortes & puissantes pour exciter ces deux mouvemens dans le cœur de tous les hommes : examinons seulement les paroles de mon texte : *Assumptus est in cœlum, & sedet à dextris Dei.* Premierement, Jesus-Christ monte au Ciel, & en montant il nous marque le chemin que nous devons tenir, il porte là tous nos desirs, &

fixe à cet heureux terme tous les mouvemens de notre cœur: *Assumptus est in cœlum.* Mais en second lieu, pour dissiper les craintes que pourroit nous inspirer la foiblesse de notre nature, il prend aujourd'hui séance à la droite de son Pere, & c'est là qu'il dispose avec un pouvoir absolu de toutes les graces qui nous sont nécessaires pour parvenir à la félicité éternelle: *sedet à dextris Dei.* Il monte au Ciel, pour nous apprendre que c'est le lieu où nous devons aspirer: il s'assit à la droite de son Pere, pour nous marquer qu'il a le pouvoir de nous y conduire après lui. Son Ascension doit redoubler nos desirs de le joindre dans le Ciel; & le pouvoir absolu qu'il y exerce, nous doit rassurer contre la crainte de n'y pouvoir arriver: l'une & l'autre considération doit servir d'un fondement solide à notre espérance: Ce sont les deux Parties de ce discours, & le sujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE. Le Fils de Dieu, Messieurs, nous fournit dans ce mystere trois motifs également efficaces & propres à ex-

citer dans nos cœurs un désir ardent de cette gloire immortelle, dont il prend possession, & à laquelle nous sommes destinés. Car en premier lieu, il nous fait connoître l'excellence de ce souverain bien, & l'avantage qu'il a pardessus tous les biens du monde. En second lieu, il nous fait sentir en nous dérobant sa présence, des regrets infinis de l'avoir perdu, & de pareils desirs de nous réünir à lui dans le sejour de la gloire. Enfin il nous fait une leçon importante en sortant du monde, sur l'obligation indispensable que nous avons de tourner toutes nos vuës vers cette fin derniere, pour laquelle Dieu nous a créés : examinons ces trois considérations.

Oui, c'est proprement aujourd'hui, Chrétiens, que le Fils de Dieu nous fait connoître l'excellence du souverain bonheur où nous sommes appellés. Pour le comprendre, je vous prie de vous souvenir de l'erreur grossiere qui s'étoit répanduë, non seulement parmi le peuple de la Judée, mais qui avoit fait même de grands progrès parmi les Docteurs de la Loi. & dont

les Apôtres ne s'étoient pas encore détrompés : sçavoir que le véritable Messie envoyé de Dieu, après avoir affranchi l'Empire des Juifs de la servitude & de la violence de ses ennemis, devoit enfin regner long-tems sur la terre, & jouir de sa victoire dans la paix & dans l'abondance. Ainsi ce peuple charnel & terrestre expliquoit à la lettre les Oracles des Prophètes, & ne pouvoit pas se figurer l'idée d'un bonheur où les sens n'eussent point de part. Delà vinrent ces préséances qui piquerent l'ambition des enfans de Zébédée. Delà ces demandes fréquentes & réïterées par lesquelles on pressoit le fils de Dieu de se déclarer, si c'étoit en ce tems-là qu'il devoit rétablir l'Empire d'Israël: *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël*? Delà même cette espérance qu'avoient conçuë les deux Disciples, qui alloient en Emaüs, & dont ils sembloient être déchus: *Nos autem sperabamus, quia ipse redempturus esset Israël.* Nous espérions que ce seroit lui qui nous délivreroit d'une domination étrangere. Erreur qui dans la

Act. 1.

Luc c. 24

naissance de l'Eglise, quoiqu'un peu altérée par les circonstances du tems, fut proposée par le celebre Papias, disciple de saint Jean l'Evangéliste, qui enseignoit qu'après le Jugement dernier, Jesus Christ à la tête des Prédestinés viendroit sur la terre établir un Empire florissant, & qu'après mille ans passés dans une heureuse tranquillité ils monteroient au Ciel, pour y goûter un bonheur plus achevé. Ce reste de Judaïsme, qui fit en ce tems-là des grands progrès à cause de la réputation que Papias s'étoit acquise, ne fut éteint que sous le Pape Damase qui le condamna : mais par-là il est aisé de juger combien cette interprétation si familiere aux Juifs, avoit fait d'impression sur les esprits, & combien fortement ils étoient prévenus, que toutes les promesses que l'Ecriture leur avoit faites touchant le Messie, se devoient entendre à la lettre d'un Regne purement temporel.

Or c'est proprement aujourd'hui que Jesus-Christ se met en devoir de les détromper. Il est tems, leur dit-il, mes chers Disciples, de nous se-

parer ; il est tems que je retourne dans le sein de mon Pere, pour y goûter ce repos inaltérable, qu'on ne goûte point ici-bas. Mais quelle indignité, de vous voir répandre des larmes au plus heureux jour de ma vie? Si la tendresse que vous avez pour moi naissoit d'un attachement desintéresse, la joie que vous auriez de me voir au comble de mes souhaits, vous rendroit insensibles à la douleur que vous marquez de me perdre : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.* Car enfin quelle marque plus sure peut-on donner d'un attachement sincere, que de souhaiter à la personne qu'on aime le plus excellent de tous les biens? Tandis que vous m'avez vu souffrir, vous avez pu répandre des larmes; mais c'est sans doute ne m'aimer pas, que de me pleurer dans l'état de mon triomphe, & de plaindre ma destinée, lorsque je suis sur le point de me réünir à mon Pere. Affranchi désormais de toutes les afflictions temporelles, vainqueur de l'Enfer & de la mort, glorieux, impassible, immortel, je

Joan.14.

pourrois, il est vrai, regner parmi vous, & réparer ma gloire en dépit de l'envie & de la fureur de mes ennemis. Mais tout cela n'est pas comparable à ce que je trouverai dans le sein de mon Pere ; j'y vais goûter des plaisirs que l'entendement de l'homme n'est pas capable de comprendre, & qui seuls peuvent remplir la vaste étenduë de son cœur : j'y vais jouir d'une gloire devant laquelle toutes les grandeurs mondaines s'évanouissent; en un mot, partager la gloire du Tout-puissant. *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.*

Or je vous demande, Chrétiens, si le Fils de Dieu pouvoit nous faire mieux comprendre l'excellence du bonheur du Ciel, que par ce réproche qu'il faisoit à ses Apôtres ? N'est-ce pas nous marquer visiblement le néant des biens de ce monde ? N'est-ce pas leur insinuer adroitement qu'ils n'ont nulle connoissance de ce bonheur inexplicable que Dieu leur propose ; mais qu'il est cependant de telle nature, que ce seroit une imprudence & une folie inexcusable, que d'y re-

parer ; il est tems que je retourne dans le sein de mon Pere, pour y goûter ce repos inaltérable, qu'on ne goûte point ici-bas. Mais quelle indignité, de vous voir répandre des larmes au plus heureux jour de ma vie? Si la tendresse que vous avez pour moi naissoit d'un attachement desintéressé, la joie que vous auriez de me voir au comble de mes souhaits, vous rendroit insensibles à la douleur que vous marquez de me perdre : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.* Car enfin quelle marque plus sure peut-on donner d'un attachement sincere, que de souhaiter à la personne qu'on aime le plus excellent de tous les biens? Tandis que vous m'avez vu souffrir, vous avez pu répandre des larmes; mais c'est sans doute ne m'aimer pas, que de me pleurer dans l'état de mon triomphe, & de plaindre ma destinée, lorsque je suis sur le point de me réünir à mon Pere. Affranchi désormais de toutes les afflictions temporelles, vainqueur de l'Enfer & de la mort, glorieux, impassible, immortel, je

Joan. 14.

pourrois, il eſt vrai, regner parmi vous, & réparer ma gloire en dépit de l'envie & de la fureur de mes ennemis. Mais tout cela n'eſt pas comparable à ce que je trouverai dans le ſein de mon Pere ; j'y vais goûter des plaiſirs que l'entendement de l'homme n'eſt pas capable de comprendre, & qui ſeuls peuvent remplir la vaſte étenduë de ſon cœur : j'y vais jouir d'une gloire devant laquelle toutes les grandeurs mondaines s'évanouiſſent; en un mot, partager la gloire du Tout-puiſſant. *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.*

Or je vous demande, Chrétiens, ſi le Fils de Dieu pouvoit nous faire mieux comprendre l'excellence du bonheur du Ciel, que par ce reproche qu'il faiſoit à ſes Apôtres ? N'eſt-ce pas nous marquer viſiblement le néant des biens de ce monde ? N'eſt-ce pas leur inſinuer adroitement qu'ils n'ont nulle connoiſſance de ce bonheur inexplicable que Dieu leur propoſe ; mais qu'il eſt cependant de telle nature, que ce ſeroit une imprudence & une folie inexcuſable, que d'y re-

noncer, quand on leur feroit les offres les plus avantageuses sur la terre? N'est-ce pas nous faire entendre par un exemple sensible, que quand nous pourrions être comme lui, immortels dans ce monde; quand nous y trouverions tout ce qui peut flater notre convoitise & notre ambition; quand nous serions hors des atteintes de la douleur & de la maladie; que nous en serions venus à cette heureuse indolence que les hommes sensuels cherchent avec tant d'étude sans la trouver: qu'en un mot, quand nous serions adorés, aimés & recherchés ici-bas, il nous manqueroit toujours un bien essentiellement nécessaire pour un bonheur parfait, & qui seul doit être l'objet de nos desirs.

Je sçais, MESSIEURS, que cette morale est bien contraire à la disposition d'esprit, où se trouvent ces lâches Chrétiens, que l'opulence, les plaisirs, les douceurs de la vie, le libertinage & la sensualité attachent si fortement aux biens de la terre; qu'à la honte du Christianisme; ils sont prêts de renoncer à leur fin derniére,

si Dieu leur laissoit pour toujours la jouissance de ces biens qu'ils possédent. Préférence bien indigne, qui dégrade l'homme, & qui le réduit à la condition des bêtes. Car qui pourroit s'imaginer qu'une ame rachetée du sang de Jesus-Christ, & destinée à être heureuse du bonheur de Dieu même, pût renoncer aux prétentions qu'elle a sur le Ciel pour se borner à la satisfaction des sens? Quel horrible renversement, de voir que Dieu ne trouve pas en quelque sorte dans le fonds de son essence Divine, de quoi contenter l'homme, & que l'homme affecte de trouver dans les créatures des supplémens, pour ainsi dire, à ce qu'il croit manquer à son souverain bonheur? Quel scandale de voir des femmes enyvrées de l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes, & idolâtres de leurs corps, se déclarer hautement pour la vie présente au préjudice de leur salut éternel, & comme réprocher à Dieu par cette préférence monstrueuse, ou qu'il n'a pas de quoi les satisfaire pleinement, ou que, sans se mettre en peine

de le posséder, elles trouvent ailleurs des objets capables de remplir tous leurs souhaits! C'est de ce désordre que saint Paul étoit si touché, qu'il n'en pouvoit parler sans répandre des larmes de douleur & d'indignation: *Philip. 3.* *Flens dico, inimicos Crucis Christi, quorum Deus venter est*: ce sont des ennemis de Jesus-Christ, qui ne reconnoissent plus d'autre Divinité que leur corps qu'ils idolâtrent.

C'est à ces ames sensuelles que le Prophète Royal adressoit ces réproches si pressans & si vifs, lorsque d'une part il considéroit les vains amusemens, dont les hommes occupent leur esprit dès leur enfance, & de l'autre qu'il voyoit en esprit le Messie glorifié monter au Ciel, & nous frayer un che- *Psal. 4.* min sûr à la gloire: *Filii hominum usquequò gravi corde; ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* Enfans des hommes, s'écrioit ce Prince selon le cœur de Dieu, enfans des hommes qui avilissez votre ame, & qui profanez l'image de Dieu, en l'abaissant jusqu'au

ſort des animaux; *Uſquequò gravi corde*? Juſques à quand vous laiſſerez-vous dominer par ce penchant honteux, qui vous entraîne aux biens de la terre? Juſques à quand vous laiſſerez-vous appeſantir par le poids de cette inclination brutale, qui vous aſſervit à votre corps? *Uſquequò gravi corde*? Juſqu'à quel âge, juſqu'à quel tems avez-vous reſolu de vous borner aux plaiſirs des ſens? Car enfin, qu'une paſſion violente, que la chaleur du ſang, que les premieres fougues d'une jeuneſſe indomtée ayent d'abord obſcurci les lumieres de la raiſon, & vous ayent plongés dans le déſordre; je conviens que la fragilité de l'âge a pu cauſer un tel déreglement: mais qu'étant venus à un âge plus mûr, ayant plus de raiſon & plus d'expérience, vous vous en teniez à votre premiere erreur, & que vous puiſſiez faire un choix auſſi déraiſonnable que celui d'embraſſer avidement les biens périſſables de ce monde, au préjudice des biens ſolides de l'éternité; que le plaiſir n'ait fait place qu'à l'intérêt, & l'intempérance qu'à

une insatiable cupidité : peut-on assez déplorer un si funeste aveuglement ? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium* ? Vous, que des espérances frivoles ont trompé tant de fois ; vous, qui vous abandonnant à vos desirs déreglés, avez inutilement cherché dans toutes les créatures ce repos qu'elles n'étoient pas capables de vous donner, pouvez-vous désormais le chercher ailleurs qu'en Dieu seul ? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium* ? Confus des vaines poursuites que vous avez faites, las des fausses démarches qui vous ont épuisés, indignés de l'injustice de la fortune à qui vous avez trop sacrifié, victimes que l'ambition dévore & consume chaque jour, instruits par une fatale expérience du néant des choses du monde, pleins de mépris pour ce que vous aimez éperdument, à quoi pensez-vous, lorsque vous dédaignez les biens solides que Dieu vous présente ? *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium* ? Cette erreur, ajoûte le Prophète, étoit plus excusable dans l'ancienne Loi, où le Ciel

n'étoit ouvert à personne, & où Dieu sembloit ne proposer que des bénédictions temporelles à ses serviteurs : mais aujourd'hui que ce divin Maître rompt tous les obstacles en notre faveur, qu'élevé au comble de la gloire, il nous invite au même bonheur, qui empêche votre cœur de former des desseins dignes de vous? *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum*; sçachez que le Seigneur a fait part de sa gloire à son Fils unique, & qu'il promet le même avantage à ses enfans adoptifs, *Et scitote quoniam, &c.* C'est ainsi que ce Prophète inspiré de Dieu, se figurant la gloire de l'Ascension de Jesus-Christ, nous apprend à élever nos desirs vers la même félicité.

Mais quelque avantageuse que fût l'idée que Jesus Christ nous donnoit de ce souverain bien, il sembloit qu'il y manquoit encore une qualité essentiellement requise pour faire une forte impression sur les esprits, c'est qu'après tout, Dieu en qui doit consister ce bonheur, étoit toujours invisible, *Deum nemo vidit umquam.* Or telle est

la foiblesse de l'homme, & la dépendance qu'il a de ses sens, qu'à peine peut-il aimer aucun objet qui ne les flate, ou qu'il n'ait quelque rapport avec eux. Il falloit donc que Jesus-Christ rendît en quelque maniere cet objet sensible à ses Apôtres, & qu'ils pussent se figurer quelque chose dans le Ciel; à quoi leurs desirs fussent fixés; & c'est ce qu'il exécute parfaitement dans ce mystere. Car en montant au Ciel il leur marquoit que son humanité sainte devoit être désormais tout l'objet de leurs desirs; en les privant de sa présence, qui étoit la seule douceur qu'ils eussent au monde, il emportoit avec lui toutes les inclinations de leurs cœurs, pour user de l'expression dont un Pere s'est servi en expliquant les regrets d'Elisée lorsqu'il vit Elie son Maître ravi dans un char: *Universa ejus desideria secum abstulit.*

Il faut tomber d'accord que les Apôtres aimoient tendrement Jesus-Christ, & que la societé qui les unissoit ensemble avoit formé entre eux de ces liens dont on ne sent jamais mieux la force, que quand il est ques-

tion de les rompre. Quelque grossiers qu'ils fussent encore, il leur étoit souvent échapé de ces traits où tout le cœur de l'homme se découvre en un moment sans étude & sans affectation, l'un protestant qu'il falloit suivre leur Maître jusqu'à la mort: l'autre frémissant d'indignation à la seule nouvelle de la trahison que l'on tramoit contre lui; celui-ci se reposant sur son cœur, celui-là se jettant dans l'eau pour l'aller joindre, emporté par un premier mouvement que l'amour seul pouvoit excuser; chacun dans l'occasion lui donnant des marques de son zèle.

Delà, MESSIEURS, ils n'eurent pas plutôt appris de sa bouche la nouvelle de son départ, qu'ils se sentirent comme frapés d'un coup de foudre. Leur accablement parut dans leurs yeux, & sur leurs visages: & pas un d'eux n'ayant la force de demander à Jesus-Christ où il alloit, chacun demeura immobile dans un morne & profond silence. En vain Jesus-Christ leur réprocha-t'il leur foiblesse, & le peu de part qu'ils sembloient prendre à son bonheur: ces paroles au lieu

de les consoler, eurent l'effet ordinaire aux consolations qu'on donne dans les afflictions extrêmes ; c'est-à-dire, qu'elles irriterent, & redoublerent leur douleur ; & le Sauveur tourna le discours ailleurs, jugeant bien que l'espérance de le revoir étoit le seul motif capable d'adoucir leur peine : *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, & vos sitis :* Je ne vous quite que pour un tems, je veux vous prendre pour toujours auprès de moi, & il ne tiendra qu'à vous de me rejoindre dans l'éternité. C'est ainsi qu'il se sépare d'eux, & qu'il s'éleve peu à peu vers le Ciel en leur présence ; tandis que les yeux attachés sur lui, ils jouissent encore de la vuë de leur Maître, autant qu'il leur est possible, & s'efforcent par mille desirs de le suivre jusques dans la gloire.

Joan. c. 4.

Or voilà les sentimens que Jesus-Christ vouloit produire dans leurs cœurs ; les détacher de la terre, & leur ôter de devant les yeux l'objet dont ils étoient le plus touchés ; leur faire sentir vivement le régret de l'avoir perdu, pour les piquer d'un desir

plus ardent de se réünir à lui, & c'est la conséquence naturelle que l'Apôtre tiroit du mystere de l'Ascension, écrivant aux Colossiens : *Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quæ sursùm sunt sapite non quæ super terram.* Mes Freres, le tems est venu où Dieu ne veut plus que son peuple envisage les biens de ce monde. Il l'a souffert en quelque façon dans la Loi de Moïse : mais aujourd'hui que dans la personne de Jesus-Christ il nous fait prendre possession de l'héritage du Ciel, que ce Sauveur quitte la terre, pénétre les Cieux, ce seroit une espéce d'indécence de voir les membres de ce chef mystique remper davantage parmi des objets terrestres & périssables : *quæ sursùm sunt quærite.* Coloss. c. 3.

Comme s'il vouloit dire : vous ne pouvez plus vous excuser de ne désirer pas le Ciel sur l'impuissance où vous êtes d'élever votre cœur à des objets invisibles : voilà un objet sensible, où vous pouvez fixer tous vos desirs : ce Dieu revêtu d'une sainte humanité, environné de gloire & de

majesté, que vos yeux ont vu, que vos oreilles ont entendu, que vos mains ont touché, comme parle l'Evangile; ce Verbe fait chair doit être maintenant comme le seul terme de votre amour. Qu'on ne voie donc plus regner parmi vous cette indifférence pour les biens célestes & éternels: commencez à goûter ce que vous posséderez toujours: *Quæ sursùm sunt quærite ubi Christus est in dextera Dei sedens.* Voilà, Chrétiens, les sentimens que nous doit inspirer le mystere que nous celebrons aujourd'hui.

Ah! si nous étions susceptibles, MESSIEURS, des impressions de la grace, & capables de répondre à toute la tendresse que Jesus-Christ nous a marquée: en faudroit-il davantage pour nous engager à tourner toutes nos vuës de ce côté-là, & à faire tous nos efforts pour revoir un jour ce divin Sauveur, à qui nous avons les obligations les plus essentielles? Mais si notre inclination ne nous y porte pas encore, que la raison du devoir au moins acheve de vous persuader.

Apprenez, mon cher Auditeur, de Jesus-Christ montant au Ciel, & apprenez-le en qualité de Chrétien, si vous l'êtes, & si vous ne l'êtes pas, du moins en qualité d'homme, que le bonheur du Ciel est votre fin derniere, & que vous n'êtes au monde que pour travailler à le mériter. Car c'est dans ce mystere que Jesus-Christ nous enseigne cette vérité, & par paroles, & par exemple. Il renferme dans cette importante leçon un abregé de tout l'Evangile. *Vado ad eum qui misit me, & nemo ex vobis interrogat me: quò vadis?* Je pars, dit-il à ses Apôtres, & personne de vous ne s'informe du terme où je vais. Il est cependant d'une importance extrême de le sçavoir; écoutez-le: *Exivi à Patre, & veni in mundum: iterum relinquo mundum, & vado ad Patrem.* Paroles pleines d'un grand sens, & qui méritent nos réflexions. Je suis sorti du sein de mon Pere pour venir au monde: je laisse le monde pour retourner à mon Pere. Y a-t'il rien de plus juste & de plus raisonnable que cette conduite? Tout ce qui sort d'un

Joan. c. 16.

Ibid.

principe si noble, ne doit-il pas y rentrer? Les fleuves qui tirent leur source de cet Océan, n'ont-ils pas ordre de s'y rendre après leur course? Et lorsque nous venons au monde travailler à sa gloire, après avoir satisfait à ce ministere, ne devons-nous pas aller lui rendre compte de notre emploi? Quelle seroit notre disgrace si nous étions éloignés de lui pour toujours? & quelle seroit notre injustice, si nous refusions de lui rendre tout ce que nous en avons reçu, & qui lui appartient? Un Dieu a-t-il pu nous créer pour un autre que pour lui; & une créature raisonnable pourroit-elle se contenter de tout autre bien que d'un Dieu? enfin le monde n'est-il pas un lieu de passage pour nous? *Exivi à Patre, & veni in mundum: iterum relinquo mundum, & vado ad Patrem.* Jesus-Christ, MESSIEURS, ne pouvoit nous faire une leçon plus touchante, & dans un tems plus propre à l'imprimer bien avant dans nos esprits.

Il partoit du monde, & se separoit de ceux qu'il aimoit le plus: il vouloit leur laisser une consolation soli-

de,

de, & en même-tems une instruction importante pour les mœurs. Voilà celle où doivent aboutir toutes les autres. Vous êtes pour Dieu, & quoi que vous fassiez, si vous voulez être heureux, il faut retourner à lui. Avancez-vous dans le monde, tant qu'il vous plaira; établissez-y vos affaires, & votre réputation; bâtissez de somptueux édifices; n'oubliez rien pour aggrandir votre maison, & pour accroître les héritages de vos peres; ménagez votre santé pour prolonger votre séjour sur la terre; il en faudra partir un jour pour aller à mon Pere: *Relinquo mundum, & vado ad Patrem.* C'est à ce terme qu'il nous faut tendre, & qu'il faut tâcher de parvenir: sans cela point de repos, ni en cette vie, ni en l'autre.

Vous pourrez bien par une vaine subtilité tâcher d'éluder les raisons qui vous persuadent de cette vérité; combattre une pensée qui vous importune; vous étoudir sur cela, vous endurcir par libertinage à tous les mouvemens de la grace; ne refuser rien à vos sens de ce que l'âge & la

santé vous pourront permettre, & partager même le sort de ceux qu'on appelle heureux dans le monde: il ne faut qu'être impie pour en venir là. Mais être content, c'est ce que l'impiété ne peut donner. Il faut avoir des vuës plus élevées, & quitter le monde, pour trouver ailleurs cette plénitude de satisfaction, qu'on ne trouve point ici-bas: *Relinquo mundum, & vado ad Patrem.*

Il y a plus, mon cher Auditeur; votre cœur est si essentiellement dévoué à ce souverain bien; il est lié à cet objet par une si étroite dépendance, qu'il faut nécessairement, que dans ce monde ou dans l'autre, il se porte avec la derniere rapidité à ce centre de son bonheur. Quand votre esprit dégagé des liens du corps ne connoîtra plus les objets par le ministere des sens, & que ce bien jusques-là invisible vous paroîtra sous l'image la plus attrayante, & sous l'idée la plus parfaite, alors occupé de ce que vous n'aimâtes jamais, charmé d'une beauté que vous avez cru vaine & chimérique, possedé d'un

Dieu que vous avez compté pour rien, vous sentirez de ses vives ardeurs vers lui; mais au même tems vous concevrez un si cruel désespoir de n'y pouvoir atteindre, que cela seul fera votre enfer. En vain une ame redoublera ses efforts pour rompre tous les obstacles qui la sépareront de son Dieu; elle se sentira repoussée par une main invisible, qui vengera le mépris qu'elle aura fait de Dieu sur la terre, & qui armera contr'elle toutes les créatures qu'elle a idolâtrées.

Delà, quelle conséquence, Chrétiens! c'est de faire une sérieuse réflexion sur cette importante vérité, que, quoi que l'homme fasse il perd tout quand il se damne; & quoi qu'il perde, qu'il n'est jamais à plaindre quand il se sauve, & qu'ainsi nos premiers soins & nos premieres vuës doivent être pour le Ciel.

C'est l'heureuse situation d'esprit où Jesus-Christ laisse ses Apôtres après son Ascension: ils sont pleins de ces considérations, ils demeurent immobiles les yeux levés au Ciel, & attachés fixement à ce seul objet. *Viri Galilæi,* Act. 1

quid statis aspicientes in cœlum ? Que regardez-vous, leur disent les Anges, & que contemplez-vous avec tant d'application ? ils ne se retirent delà que pour se renfermer ensemble dans le Cénacle, & pour s'entretenir avec un plus grand recueillement d'esprit dans ces pensées. Ils sortent du Cénacle remplis de ces hautes connoissances qu'ils s'efforcent de communiquer aux autres.

Voilà l'image d'une personne touchée des pensées de l'autre vie. Elle est toute occupée de ces grandes & solides réflexions. Elle trouve un si grand vuide dans les occupations du Monde, qu'elle a honte de ses premiers attachemens. Les spectacles ne la touchent plus, & la seule vuë du Ciel lui paroît digne d'une ame immortelle. C'est-là qu'elle porte tous ses regards, pouvant dire avec Ezéchias : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum*; mes yeux se sont affoiblis à force de contempler le Ciel. Elle prend le parti de la retraite, à l'exemple des Apôtres : on ne la voit plus entrer dans ces parties de divertisse-

Isa. c. 38.

ment qui l'occupoient : elle n'entretient plus de ces commerces frivoles, dont elle a découvert ou le péril, ou du moins l'inutilité. Contente du tréſor qu'elle a trouvé, elle ſe renferme au dedans d'elle-même, pour en jouir tranquillement ; & ſi la néceſſité la jette au-dehors, ſa converſation eſt ſi édifiante, elle parle ſi noblement des grandeurs divines, dont elle a l'eſprit rempli, qu'elle fait naître ſouvent les mêmes ſentimens dans le cœur de ceux qui l'écoutent : *Loquentes magnalia Dei.* Telle eſt la diſpoſition d'eſprit de ceux que Dieu prépare à ſuivre ſon Fils dans la gloire. *Act. 2.*

Ainſi Madeleine qui avoit vu ſon Maître monter au Ciel, perſuadée que le Monde n'avoit rien qui fût digne d'elle, ſe confina pour le reſte de ſes jours dans la ſolitude ; & ne penſa plus qu'à ſuivre Jeſus par la voie de la pénitence.

Vous que Dieu a touchées d'un pareil deſir, Ames fideles, n'en laiſſez point rallentir la ferveur, redoublez-la au contraire à la vuë d'un Dieu glorieux & triomphant. Mais ce qui

doit encore exciter dans vous ces sentimens, c'est la confiance que ce mystere nous inspire, comme nous allons voir dans la seconde Partie de ce discours.

SECONDE PARTIE. DANS toutes les anciennes Homélies que nous avons des Peres sur le mystere de l'Ascension, je remarque, MESSIEURS, qu'ils appuient particuliérement sur ces paroles de mon texte, *Sedet à dextris Dei*, il est assis à la droite de son Pere; & qu'en réduisant cette métaphore à son légitime sens, ils nous font comprendre que Jesus-Christ prit possession ce jour-là d'un pouvoir souverain dans le Ciel & sur la terre, & qu'il commença à remplir tous les devoirs d'un parfait médiateur.

Marc. c. 16.

Or il est médiateur en deux manieres différentes, qui doivent nous confirmer également dans la sainte confiance, dont j'ai à vous parler, & qui est le second sentiment de l'espérance Chrétienne. Il est médiateur par nature, & médiateur par office. Médiateur par nature, parce qu'il a uni dans

sa personne la nature humaine avec la nature divine : médiateur par office, parce qu'il a en effet réconcilié les hommes à Dieu. Or en qualité de médiateur par nature, en élevant aujourd'hui son humanité sainte à la gloire, il nous convainc par ce miracle sensible que notre nature, malgré sa bassesse, peut être élevée jusques-là : & en qualité de médiateur par office, il nous fait sentir par les secours continuels qu'il nous présente, que quelque difficile qu'il soit d'aller au Ciel, ce n'est point une entreprise qui soit au dessus des forces d'un Chrétien, soûtenu par la grace du Rédempteur. Vérités infiniment consolantes, pour peu qu'on veuille les approfondir, & capables d'affermir nos cœurs contre cette défiance si dangereuse, qui nous fait quelquefois regarder comme impossible l'affaire de notre salut.

Les Apôtres qui n'avoient pas été témoins oculaires de la Résurrection du Fils de Dieu, avoient peine de se laisser persuader de cette vérité; il fallut que Jesus-Christ la confirmât par de fréquentes apparitions ; & leur incré-

dulité fut telle, qu'il eut encore lieu de leur en faire des reproches le jour de son Ascension : *Exprobravit incredulitatem eorum, & duritiam cordis* : il leur reprocha, dit l'Evangile, l'obstination qu'ils avoient fait paroître à ne vouloir pas croire ceux dont ils avoient appris qu'il étoit ressuscité. Or pour ne tomber pas dans le même inconvenient sur le mystere de son Ascension, il voulut monter au Ciel en leur présence, & leur donner le loisir de se persuader du miracle qu'ils voyoient ; *Videntibus illis elevatus est.*

Marc. c. 16.

Act. c. 1.

Dela, MESSIEURS, que ne pouvoient-ils pas conclure en leur faveur? n'étoit-il pas évident que celui qui s'élevoit ainsi par sa propre force, avoit aussi le pouvoir de les élever au Ciel ? que le poids de leurs corps qui les attachoit à la terre, ne seroit pas un obstacle insurmontable à la vertu de Jesus-Christ ? Que cet Homme-Dieu, dont les foiblesses apparentes avoient pu les scandaliser, se relevoit aujourd'hui avec avantage de ce qui avoit pu flétrir la gloire de son auguste humanité.

C'eſt ainſi que raiſonnoit ſaint Paul écrivant aux Corinthiens : *Etſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum* ; c'eſt-à-dire, comme porte la Gloſe, quoique nous ſçachions que Jeſus-Chriſt a été un homme mortel, & ſujet à toutes les foibleſſes de la nature, depuis le myſtere glorieux de ſon Aſcenſion, nous ne le connoiſſons plus revêtu de ces foibles apparences, & la vertu par laquelle il s'eſt élevé, nous donne bien d'autres idées de lui, tant il eſt différent de lui-même : *Sed nunc jam non novimus.* C'eſt preſque la ſeule conſéquence que tirent les Peres du myſtere que nous célébrons, ſçavoir que Jeſus-Chriſt notre chef étant au Ciel, tous les Fideles qui ſont ſes membres, ont lieu d'eſpérer un pareil bonheur. Il s'éleve, dit ſaint Leon, pour nous élever auſſi : il ne nous quitte pas en quittant la terre ; il ne fait que nous devancer ; il monte devant nous, pour nous aider à le ſuivre : *Chriſti Aſcenſio noſtra provectio eſt, & quò proceſſit gloria capitis, eò ſpes vocatur & corporis.* 2. Cor. 5.

Vérités ſi touchantes, que Jeſus-

Christ veut que tous les hommes en
Marc. soient instruits ; *Euntes in mundum*
c. 16. *universum prædicate Evangelium omni creaturæ.* Allez, ministres fideles de ma parole, dit-il aux Apôtres ; courez, volez dans toutes les parties du monde ; prêchez-y l'Evangile en mon nom ; assurez tous les peuples de la terre, que je leur ai conquis un Royaume éternel, où je les attens pour les combler d'un bonheur qui ne finira jamais : qu'ils viennent prendre part à ce banquet céleste, où l'on goûte incessamment de nouvelles délices, sans en être rassasié. Mais sur-tout, que personne n'échape à votre vigilance ; que tout le monde soit instruit de mes intentions, le fidele & l'infidele, le Juif & le barbare, le Grec & le Romain, l'Arabe, le Persan, le Mede, l'Assyrien ; que toutes les créatures raisonnables y soient invitées sans distinction : quiconque vous croira, & sera lavé des eaux salutaires du Baptême, il sera sauvé infailliblement ;
Marc. *Qui crediderit, & baptisatus*
c. 16. *fuerit, salvus erit.* Et quand vous aurez exécuté les ordres que je vous

donne, je viendrai moi-même en personne m'acquiter de ma parole : je vous appellerai à moi; je me réünirai à vous par les liens d'une éternelle societé : je veux qu'à quelque haut point de gloire que mon Pere m'ait élevé, vous soyez placés auprès de moi : *Iterùm venio, & accipiam, vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, & vos sitis.* Joan. 14. Voilà l'espérance solide que je vous laisse en partant, pour vous tenir lieu d'une consolation sensible dans vos disgraces: espérance qui doit être gravée si profondement dans votre cœur, que rien ne soit capable de l'ébranler. Or pour gage de ce que je veux & de ce que je puis faire en votre faveur, je vous donne ce miracle dont je vous fais témoins en me derobant à vos yeux : *Non turbetur cor vestrum, neque formidet.* Ibid. En faut-il davantage, Chrétiens, qu'un simple recit de ce Mystere, pour confondre notre défiance & notre timidité?

Mais passons encore, MESSIEURS, à quelque chose de plus consolant & de plus édifiant pour vos ames; car le point essentiel n'est pas de sçavoir,

si Jesus-Christ vous peut élever à la gloire ; la créance de sa Divinité suffit pour établir solidement ce principe : mais ce qui renverse la confiance de la plûpart des fideles, c'est que l'acquisition de ce souverain bien est difficile. L'homme ne se sentant pas des forces suffisantes pour soûtenir un si grand projet, s'excuse sur sa propre foiblesse : il oublie que Jesus-Christ s'est chargé de tout le poids de cette entreprise, & qu'il ne demande pour y réüssir qu'un peu de correspondance à sa grace, nous assurant d'un secours puissant, & qui rend notre lâcheté inexcusable.

Car en prenant séance à la droite de son Pere, Jesus-Christ entre en qualité de Prêtre dans le sanctuaire, pour recommender à Dieu les nécessités de son peuple : il se montre à lui comme une victime immolée sur tous les Autels de l'Eglise militante, & lui demande le prix de son sang. Et comme pendant le cours de sa vie mortelle, son Pere a exigé de lui qu'il satisfît à la rigueur pour toutes nos offenses ; aussi devenu immortel dans

le séjour de la gloire, il semble exiger qu'on lui délivre les captifs dont il a payé la rançon; qu'on pardonne aux coupables, pour lesquels il a satisfait; qu'on soulage ses membres infirmes, par les secours qu'il leur a mérités. C'est de ce Trône où il est assis, que veillant sur toutes les Nations qui composent son Eglise, il répand de continuelles influences qui la rendent fécondes en bonnes œuvres; c'est delà, que comme un sage général qui observe d'une hauteur les combats que livrent ses soldats, il découvre les endroits les plus foibles, & donne ses ordres à propos; il inspire du courage aux plus lâches, & répand dans tous les fideles un esprit de force, qui les rend invincibles à leurs ennemis.

Parlons sans figure, Chrétiens, & avouons de bonne foi, que ce qui nous fait paroître notre salut impossible, c'est que nous ne comptons que sur nos forces, & qu'il est des gens parmi nous, qui se sentant de foibles inclinations pour la vertu & un penchant violent pour le vice, desespe-

rent de pouvoir jamais vaincre cet obstacle ; d'autres qui après s'être abandonnés à de grands déréglemens, ne croyent pas qu'il leur soit possible de s'en relever ; & sur ce pied-là, quittent l'usage des Sacremens, & renoncent ainsi à l'héritage céleste.

Ah ! Chrétiens, c'est faire un outrage bien sensible à la médiation de Jesus-Christ ; c'est ne pas connoître la vertu du Sang qu'il a répandu pour nous. Direz-vous que l'application ne s'en fait qu'en des ames innocentes? ce n'est point-là le langage de Jesus-Christ : il s'est déclaré en faveur des pécheurs, qu'il est venu appeller à lui sur la terre. Madeleine n'étoit pas innocente quand elle vint pleurer à ses pieds ; cette femme de Samarie qu'il convertit s'étoit souillée de toutes sortes d'impuretés, & ces Publicains qu'il cherchoit avec tant de zèle, n'avoient pas les mains nettes du bien d'autrui.

Vous excuserez-vous, mon cher Auditeur, sur votre fragilité, sur le peu de bonnes œuvres que vous pratiquez, & sur l'impuissance où vous

prétendez être de faire le bien ; vous ne dites rien qui ne serve un jour à votre condamnation : car faut-il s'étonner, que l'homme abandonné à lui-même, soit un fonds stérile en toutes sortes de vertus ? Mais vous a-t-on ordonné de travailler seul à votre salut ? n'est-ce pas pour vous aider efficacement, que Jesus-Christ s'est fait homme ? Etoit-ce pour lui qu'il a amassé ce trésor de mérites infinis ? Est-ce pour ses péchés qu'il a satisfait ? Le Pere Céleste en vous donnant dans la personne de son Fils ce qu'il aimoit le plus, ne vous marquoit-il pas que vous auriez droit d'exiger tout de sa bonté ? Mais non content de vous être noirci de crimes, vous avez outragé votre Sauveur, jusqu'à croire que son sang n'étoit pas capable de les laver ; que l'iniquité de votre cœur étoit plus grande que la miséricorde d'un Dieu, & que le démon seroit plus fort & plus puissant pour vous perdre, que Jesus-Christ pour vous sauver. En vous laissant effrayer par les menaces redoutables de la Justice divine, il

falloit au même tems vous souvenir des promesses de la miséricorde infinie du Seigneur.

Mais elle est épuisée pour moi: Qui vous l'a dit, mon cher Auditeur, & qui la peut épuiser? Si saint Pierre eût raisonné de la sorte après avoir si honteusement renoncé son Maître, & si Judas n'eût pas tiré la malheureuse conséquence qu'il tira de sa trahison, combien différente seroit aujourd'hui la destinée de ces deux Apôtres! Et quelle raison Judas avoit-il de se désespérer, que n'eut pas saint Pierre? & quelle raison saint Pierre avoit-il d'espérer que n'eut pas Judas?

Ah! MESSIEURS, encore une fois, nous ne connoissons pas ce que
1. Cor. 1. nous possedons en Jesus-Christ. *Divites facti estis in illo*; mes Freres, disoit saint Paul, vous êtes riches en Jesus-Christ: vous trouverez dans ses mérites un fonds qui vous appartient; c'est cette pierre précieuse de l'Evangile, qui suffit elle seule pour vous combler de biens. Mais il faut pour cela en estimer davantage le prix: car que sert à un pauvre d'avoir un

tréſor enterré dans ſa maiſon, & qui lui eſt inconnu ? Quand les Freres de Joſeph par la ſtérilité de leur campagne ſe virent réduits aux dernieres extrémités, quelle conſolation ne leur eût on pas donnée, ſi on leur eût appris que leur Frere gouvernoit toute l'Egypte, & qu'il étoit en ſon pouvoir de leur fournir des vivres en abondance ? Sur-tout s'ils avoient pénétré dans le fonds de ſon cœur, & qu'ils euſſent connu les mouvemens & les agitations ſecretes que la nature y excita quand ils parurent devant lui. Quelle eût été leur ſurpriſe & tout enſemble leur confiance ?

Voilà, Chrétiens, ce que nous ſommes à l'égard de Fils de Dieu, car il nous fait l'honneur le jour même qu'il monte au Ciel de nous appeller ſes Freres : *Aſcendo ad Patrem meum & Patrem veſtrum.* Il eſt le diſpenſateur des graces : il en diſpoſe avec un pouvoir abſolu ; & nous craignons d'en manquer, & nous vivons dans la défiance. *Sperent in te qui noverunt nomen tuum.* Ah ! que ceux-là, Seigneur, eſpérent en vous, dit le

Joan. 20

Pſal. 9.

Prophète, qui vous connoissent, & que ceux-là seuls désespérent de votre bonté, qui ne la connoissent pas.

Gravez, mon Dieu, de plus heureux sentimens dans le cœur de ces pécheurs infortunés qu'on a peut-être trop épouvantés, & à qui on vous a dépeint comme un Maître impitoyable. Je sçais que c'est un zèle louable que d'intimider des gens qui n'ont plus de retenuë, & qui sans aucun frein s'abandonnent à tous les désordres. Notre Siécle sans doute a réüssi dans la peinture qu'il a faite d'un Dieu redoutable, on vous a représenté sous ce visage allumé de colere & d'indignation que vous donne votre justice: mais êtes-vous connu sous ce visage aimable que vous donne votre bonté? & mille fois néanmoins dans l'Ecriture, ne vous êtes-vous pas fait voir à nous sous les images les plus propres à nous inspirer de la confiance, & à nous faire sentir quelle est l'étenduë de votre miséricorde.

Finissons, MESSIEURS, par les paroles de saint Paul, lorsqu'il exhortoit les Hébreux à fonder toute leur

espérance sur la médiation de Jesus-Christ : *Habentes ergo Pontificem magnum, qui penetravit cœlos...adeamus cum fiducia ad Thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* : puisque Dieu nous a donné un Prêtre, qui est comme entré dans le Sanctuaire en montant aux Cieux, & qui s'offre incessamment en qualité de Victime pour appaiser la colere du Maître que nous avons offensé, allons avec assurance nous présenter au Trône de miséricorde & ne craignons pas que nos vœux soient rejettés : *Non enim habemus Pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* : ce Sauveur en qualité d'homme est sensible à nos disgraces, & comme Dieu il a le pouvoir de nous soulager. Heb. 4. Ibid.

Je suis persuadé, Seigneur, que malgré nos offenses vous n'avez rien perdu de la bonté qui vous est si essentielle. Vous êtes mon Sauveur, & je n'aurai lieu de désespérer que quand vous cesserez de l'être : mais pouvez-vous renoncer, Seigneur, à cette aimable qualité ? Dans le fort de votre colere vous n'avez pu l'oublier ; &

quand saint Paul entendit au milieu des foudres & des éclairs retentir votre voix, & que tremblant il ne voyoit autour de lui que des marques de votre courroux le plus formidable; à quoi tout cet orage se termina-t-il? *Ego sum Jesus quem tu persequeris:* vous ne putes pas dissimuler ce que vous étiez, Seigneur, & pour vous venger de votre ennemi, vous vous contentâtes de vous faire connoître à lui sous ce nom plein de douceur qui désarma toute sa fierté; Heureux qui sans se laisser aller à une présomption criminelle, appuye son espérance sur un fondement si solide, il verra un jour dans le Ciel toute son attente remplie abondamment, & il jouira avec Jesus-Christ d'une gloire éternelle, que je vous souhaite, &c.

Act. 9.

SERMON
SUR LA FESTE
DE LA PENTECOSTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, & cœperunt loqui.

Ils furent tous remplis du saint Esprit, & ils commencerent à parler. Aux Actes des Apôtres, ch. 2.

CE n'est pas sans raison, que l'Ecriture pour nous marquer les effets de la venuë du saint Esprit, les a renfermés dans ce mot de plénitude, qui nous les représente avec tous les dons de la grace; *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, & cœperunt loqui.* Le saint Esprit se communique quelquefois avec mesure, comme parle saint Paul, *Secundùm mensuram:* mais aujourd'hui, c'est sans reserve & sans mesure qu'il se communique aux Apôtres: ils ne sont pas seulement visités, inspirés, touchés du saint Esprit, comme l'Ecriture exprime ail-

leurs les opérations de la grace ; mais ils en sont remplis. Pourquoi cela ; c'est parce que Dieu les destinoit à un emploi qui ne demandoit pas moins que cette plénitude de l'Esprit saint pour s'en acquitter avec succès. Il s'agissoit de convertir le Monde : quelle entreprise à former ; & quel ouvrage à conduire ! Vous le sçavez, MESSIEURS, le Monde que nous avons à combattre, est ce fort armé qui se défend depuis si long-tems, & qui met en œuvre tout ce qu'il a d'industrie, de malice & de force pour se maintenir dans la possession injuste qu'il a usurpée. Il falloit donc que le saint Esprit qui venoit le détruire par le ministere des Apôtres, répandît sur eux avec abondance toutes les lumieres, toute la sainteté, & toute la force dont ils avoient besoin pour une telle victoire. De-là cette plénitude de grace dont ils furent comblés : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, & cœperunt loqui.*

Plénitude, qui peut se réduire à trois principaux effets, opposés à trois obstacles que l'esprit du Monde forme

contre Dieu. Appliquez-vous-y, Chrétiens; ils vont faire les trois Parties de ce discours. Le Monde est un séducteur, qui trompe par de belles apparences les esprits les plus éclairés. Or les Apôtres n'avoient pas de quoi se garantir de cet esprit d'illusion : il falloit donc que le saint Esprit qui est un esprit de vérité, les détrompât des erreurs du Monde, & les remplît des maximes éternelles. Le Monde est un correcteur, dont le commerce altere la pureté des mœurs les plus innocentes ; or les Apôtres n'en étoient pas exemts, puisqu'ils avoient tous péché : il falloit donc que le saint Esprit, qui est un esprit de sainteté, les préservât désormais de la corruption du Siécle, & les confirmât en grace. Le Monde est un persécuteur, qui fait une guerre ouverte à l'Evangile, & qui s'érige en tyran de la vertu : or il avoit intimidé jusqu'aux Apôtres, qui n'osoient paroître disciples de Jesus-Christ, par la crainte qu'ils avoient des Juifs : il falloit donc que le saint Esprit, qui est un esprit de force, les affermît con-

tre la tyrannie du Monde. Voilà, Chrétiens, ce qu'il faut aujourd'hui dans les Apôtres; & c'est ce qu'il veut faire dans chacun de nous. *Vincamus mundum*, dit saint Augustin, *cum suis erroribus, & amoribus, & terroribus*; triomphons des erreurs du Monde, de la corruption du Monde, & de la persécution du Monde. Nous avons besoin pour cela de cet esprit de vérité, qui détrompa les Apôtres des erreurs du Siécle, c'est mon premier Point, de cet esprit de sainteté, qui préserva les Apôtres de la corruption du Siécle, c'est mon second Point: de cet esprit de forme, qui affermit les Apôtres contre la tyrannie du Siécle, c'est mon troisiéme Point: implorons donc son secours, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. TOUTES les erreurs du Siécle sont établies sur un principe, qui en est comme la base & le fondement: c'est la haute estime que l'on fait des choses temporelles, qui frapent les sens, & l'indifference que l'on a pour celles de l'éternité, qui ne se voient pas. Delà

De-là toutes les fausses idées, vuës, maximes, prétentions, qui trompent les hommes : ôtez-leur ce charme, le phantôme du monde, qui les jouë, qui les amuse, s'évanouit; & l'esprit par une simple vuë de l'éternité, se trouve tout à coup détrompé de tout ce qui nous enchante. Tel est l'état où se trouverent les Apôtres après la venuë du saint Esprit; état bien éloigné de leurs premieres dispositions. Car souffrez que sur les différens traits qui leur sont échapés, & que nous lisons dans l'Evangile, je vous fasse connoître quel étoit alors leur véritable caractere.

Je ne veux point rougir aujourd'hui de leurs foiblesses, qui font honneur à la Religion, & par où l'on voit que leur changement ne peut être que le pur ouvrage d'un Dieu. Elevés à l'Ecole de Jesus-Christ, instruits de ses maximes sur la nature des choses mortelles, engagés par la démarche qu'ils avoient faite, en quitant le peu qu'ils possédoient pour suivre le Fils de Dieu, & peut-être devenus maîtres en cette science du,

salut, dont ils avoient fait des leçons aux peuples dans leurs Missions Apostoliques, ils étoient encore trompés, & conservoient même toute l'ardeur possible pour les biens du Siécle. Foiblesse humaine! il faut que les sens ayent un étrange empire sur la raison. L'ambition d'une part, dont les ames vulgaires sont souvent aussi capables que les Grands du monde; & de l'autre la fausse idée qui regnoit parmi les Juifs, que le Messie devoit établir une Monarchie temporelle, leur firent naître des vuës pour leur fortune, & penser à leur élevation. Delà l'ambition des enfans de Zébédée se réveille: l'un veut être assis à la droite de Jesus-Christ, & l'autre à sa gauche, quand il sera élevé sur le Trône; ils veulent partager la faveur entr'eux, & dominer sur les autres. Delà ce différend, qui s'éleva si souvent entre les Apôtres, & qu'ils renouvellerent jusqu'à la veille même de la Passion du Sauveur, où pleins de la divine Eucharistie qu'ils venoient de recevoir, ils disputerent du rang & des préséances, chacun vou-

lant tenir le premier rang selon les fausses maximes du Monde, & pas un ne voulant céder. Delà ces plaintes ameres, & ce désespoir des Disciples d'Emaüs après la mort de Jesus-Christ: nous espérions, disoient-ils, qu'il rétabliroit l'Empire d'Israël dans son ancienne splendeur & dans sa premiere liberté. Delà ces demandes si souvent réïtérées, & ce soin de s'informer même après la Résurrection, si l'heure étoit enfin venuë, & s'ils touchoient de près ce moment attendu depuis si long-tems, où il devoit rétablir les affaires d'Israël.

En vain le Fils de Dieu avoit tâché de les détromper, en leur disant que son regne n'étoit pas de ce Monde; qu'il étoit bien différent de celui des Grands de la terre; que pour y tenir les premiers rangs, il falloit se mettre aux derniers, qu'ils devoient s'attendre aux mépris & aux humiliations. Comme il trouvoit toujours leur esprit prévenu des erreurs du Siécle, & leur cœur rebelle à ses instructions divines, au lieu de répondre aux espérances chimériques de ces Disciples

aveuglés, trompés, infatués de l'esprit du Monde : il leur promet la venuë du saint Esprit ; il leur fait espérer un Maître qui dissipera leurs ténébres, qui leur fera sentir la vanité de leurs prétentions & qui leur donnera le goût des véritables grandeurs. *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies* ; vous serez baptisés du saint Esprit dans peu de jours ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Gregoire, vous recevrez un Baptême de feu, qui consumera, qui détruira, qui anéantira dans vous toutes ces idées profanes, & qui y allumera le desir des biens du Ciel : *Hoc est baptizabo vos igne, ut excoctâ omni cupiditate regni terreni, fortes sitis ad contemptum mundi.*

Act. 1.

Or c'est aujourd'hui que cette promesse s'accomplit à la lettre. Ce que le Fils de Dieu n'avoit, pour ainsi dire, qu'ébauché ; ce que l'indocilité des Apôtres ne donnoit pas lieu d'espérer ; ce que les Sages de l'Antiquité n'auroient jamais pu faire par la force ni par la subtilité de leurs maximes, sçavoir de désabuser ces esprits gros-

siers du néant des choſes humaines ; ce projet impoſſible en apparence devient l'ouvrage d'un moment pour le ſaint Eſprit. Mais par quel miracle de grace, ô Eſprit de vérité, faites-vous ce changement admirable ? que leur inſpirâtes-vous, qu'ils n'euſſent entendu cent fois ? que leur apprîtes-vous de la vanité du Monde, que ce que nous en ſçavons ? quelle image ſi vive de l'Eternité leur frapa les yeux ? eurent-ils alors quelque lumiere que nous n'ayons pas ; & ſi nous l'avons, pourquoi ne ſommes-nous pas éclairés comme eux ? Ce ſont des ſecrets que j'ignore, Chrétiens : il ne nous appartient pas de pénétrer dans les myſteres de la grace ; plus heureux ſi nous pouvions en être touchés, & les ſentir vivement. Je ne ſçais par quelle impreſſion de lumiere cet Eſprit de vérité les détrompa ; mais je ſçais qu'un changement ſi réel & ſi ſurprenant ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu. Quels hommes au ſortir du Cénacle ! ne ſemble-t'il pas que le ſaint Eſprit ait métamorphoſé les douze Apôtres, ou plutôt

qu'il en ait substitué douze autres en leur place, tant ils sont différens d'eux-mêmes ?

Ce fut alors que le Monde vit peut-être pour la premiere fois des hommes vraiment détrompés de tout ce qui charme les mondains : je dis vraiment détrompés, & non en apparence ; non seulement du côté de l'esprit, mais aussi du cœur. Le Siécle fournit assez de ces faux braves sur le mépris du Monde, que leur raison, toute foible qu'elle est, & une malheureuse expérience des miseres de la vie, force de reconnoître, que tout ceci n'est rien, & qui en font des leçons aux autres, sans en être pour cela moins âpres, & moins vifs sur leurs intérêts. Les Apôtres voient fondre à leurs pieds les trésors des Fideles, qui s'en dépouillent & les leur confient ; quelle amorce à leur cupidité ! mais pleins de mépris pour les richesses, ils ne daignent pas y porter la main. Détrompés, non pas en partie, comme ceux qui négligent l'intérêt pour la gloire, & qui retrouvent dans la vanité le Monde qu'ils

laiſſent dans les richeſſes, mais entiérement & ſans réſerve ; ils ſont auſſi peu ſenſibles à la gloire, qu'à l'intérêt. On les prend pour des Dieux deſcendus ſur terre : on les veut adorer comme des divinités : cet encens ne les touche point ; & ces hommes ſi jaloux il y a peu de jours des moindres marques de diſtinction, ſont inſenſibles à un honneur capable de remplir l'ambition la plus vaſte & la plus démeſurée. Détrompés non ſeulement de tout ce qui les environne, comme ceux qui n'eſtiment rien pour ſe renfermer dans la ſeule eſtime d'eux-mêmes ; mais encore plus pleins de mépris pour eux, que pour tout le reſte ; ces hommes dont le Monde n'eſt pas digne, ſe regardent comme les ſujets les plus mépriſables, chacun s'eſtime le moindre & le dernier des Apôtres. Détrompés, non pas par des motifs humains en Philoſophe, qui dégoûté de tout, ſe retranche ſur ſa foible raiſon, ſouvent auſſi frivole que ce qu'il mépriſe ; mais en Chrétien, plein des eſpérances du Ciel, & bornant toutes ſes vuës à la ſeule Eter-

Philip. 3. nité; *Nostra autem conversatio in cœlis est.* Détrompés en un mot, non pas pour un tems, dans un moment de ferveur ou de disgrace, mais pour toujours & sans nul retour vers le Monde.

Heureux état, que celui des Ames ainsi détrompées! il n'est point de Mondain qui n'envie quelquefois leur sort; mais on ne croit pas en pouvoir venir là dans le Siécle. Or c'est une erreur que je veux aujourd'hui détruire. Non, Chrétiens, ce mépris du Monde ne fut point un don particulier aux Apôtres, comme le don des Langues; il devint commun parmi les Fideles; tout ce qui entra dans l'Eglise fut éclairé par cet esprit de vérité. Autrefois un petit nombre de Sages pouvoit à peine se désabuser sur les vanités de la terre; mais alors tout âge, tout sexe, toute condition en devint capable. Ce n'est pas un don tellement borné au Cloître, au Désert, à la primitive Eglise, qu'il ne puisse revivre encore aujourd'hui jusques dans les conditions les plus relevées. Dieu par une admirable disposition de sa Providence a voulu que là

où le Siécle est plus engageant, où cette figure du Monde brille à nos yeux avec plus d'éclat, étale une pompe plus capable d'imposer & de séduire, nous présente des objets plus propres à exciter toute la vivacité des passions : Dieu a voulu, dis-je, que là même le Monde laissât mieux voir toute sa foiblesse, toute sa misere; qu'il nous offrît les exemples les plus célébrés de la fragilité des biens temporels : il a voulu qu'on trouvât le remede à ses erreurs dans le mal même ; & qu'on eût de quoi s'élever aux pensées de l'Eternité, jusques dans le centre de la vanité mondaine. Un Solitaire qui n'a jamais vu le Monde, est quelquefois plus difficile à détromper : mais vous qui le voyez de près, & qui vous piquez de le connoître, jusqu'à sçavoir les miseres cachées de ceux qui font la meilleure contenance, à quoi tient-il que vous ne soyez détrompés ? C'est par-là que le saint Esprit tâche de soulager la foiblesse de l'homme ; qu'il veut corriger l'erreur des sens par le ministere des sens même : *Spiritus adjuvat infirmitatem* Rom. c. 8.

nostram. Mais tel est l'aveuglement, ou pour mieux dire, la malignité de l'homme, qu'il ne veut ouvrir les yeux qu'à ce qui peut le séduire, & ne craint rien tant que de les ouvrir à ce qui peut le désabuser. *Vos semper Spiritui sancto resistitis, sicut patres vestri, ita & vos.* Ce n'est pas le saint Esprit qui manque de vous éclairer; mais c'est vous qui rejettez ses lumieres: si le Monde a de quoi vous éblouir, il a en même tems de quoi vous dessiller les yeux.

Act. c.7.

L'autorité que donne une Charge, le respect qu'elle attire, les revenus qu'elle produit, le rang qu'elle procure, le pouvoir d'obliger ses amis, d'avancer ses proches, de se venger de ses ennemis, tout cela réveille l'ambition, allume la cupidité; voilà le bel endroit du Monde; mais si vous voulez envisager la sujettion, la contrainte, l'assiduité que demande un emploi qui intéresse votre santé, qui vous éloigne de vos proches, de vos amis, qui vous interdit tout commerce avec eux, qui vous accable de soins & d'inquiétudes pour remplir vos de-

voirs, pour écarter des envieux, pour satisfaire vos Maîtres, pour être en garde contre vos ennemis; voilà le remede. Ces suites bien pénétrées seroient capables d'amortir la passion la plus vive & la plus ardente.

Que si cela ne suffit pas, vous verrez les fortunes les mieux établies tomber par la disgrace, ou périr enfin par la mort. Tout ce qu'il y a eu de grand en France dans votre état, ou dans une dignité supérieure, que vous avez connu, pratiqué, recherché, dont vous avez peut-être envié la fortune, vous l'avez vu s'anéantir au tombeau; vous avez vu briser à cet écueil tout ce que l'orgueil humain peut entasser de grandeurs; vous avez été témoin de la pompe funebre, où la grandeur & le Grand ont été ensevelis sous la même tombe; quel fonds de réflexions! Il seroit alors si facile de se détromper; il n'y auroit qu'à suivre la grace, & creuser un peu dans ces vérités. Mais ce n'est point à quoi l'on pense: la premiere vuë est de songer à profiter de la dépouille du mort. On prend des mesures pour s'assurer sa place: & tel

qui touche de près le terme fatal, où l'autre vient d'aboutir, sent son ambition réveillée par l'objet le plus capable de l'éteindre : *Vos semper Spiritui sancto resistitis, sicut patres vestri, ita & vos.*

Un engagement de passion paroît agréable dans ses commencemens. On suit en aveugle le plaisir flateur que donne une passion naissante; voilà l'écueil : mais si on vouloit jetter les yeux sur les issuës tragiques de cette folle passion, quels exemples le Monde n'en fournit-il pas ? L'un y perd sa fortune, l'autre sa réputation: l'un va jusqu'à des extrémités de fureur & de jalousie, qui le portent aux derniers crimes; l'autre séche de douleur & de dépit de se voir abandonné; & tous voient finir malheureusement un commerce, dont ils se promettoient tout le bonheur de leur vie. Voilà les remedes que le Monde même vous présente : on les voit sans en rien croire; on se promet un sort plus heureux que tous les autres; l'on veut se persuader qu'on sera seul privilégié, & l'on ferme les yeux à toutes les

lumieres, pour se jetter plus hardiment dans le précipice. *Vos semper Spiritui sancto resistitis, sicut patres vestri, ita & vos.*

Un jeune homme entre dans le Monde avec du bien, de la naissance, de l'esprit, il y trouve tout ce qui peut flater son ambition, du crédit, de la faveur, des amis, quoi de plus engageant? mais il voit bientôt expirer un pere qui a passé par toutes sortes d'états avec honneur, & qui reconnoît enfin que tout n'est que vanité, hors aimer Dieu & le servir: la tendresse naturelle jointe aux circonstances du tems, vous fait entrer d'abord la vérité dans l'esprit; vous tombez d'accord de ce que vous enseigne un pere mourant, qui juge sainement des choses, & cet exemple domestique vous touche jusqu'à vous faire verser des larmes: l'heureuse conjoncture, si vous sçaviez en profiter! Mais bientôt d'autres soins étouffent la grace; on pense à l'héritage, le monde commence à revivre dans votre cœur: l'expérience de vos peres ne suffit pas pour vous détrom-

per ; on veut éprouver par soi-même ce qui en est ; plus touché de leurs exemples que de leurs paroles, vous aimez mieux suivre l'illusion qui les a trompés toute la vie, que la vérité qui les détrompe au lit de la mort. *Sicut patres vestri, ita & vos.*

D'autres semblent détrompés en certains momens, & ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent. Un orage qui passe, une mortification, un refus qu'on vient d'essuyer, la préférence d'un concurrent, la perfidie d'une femme, la dureté d'un maître, la trahison d'un ami, la perte d'un procès, tout cela donne lieu à d'étranges réflexions, & ce sont des ouvertures que vous donne le saint Esprit pour entrer dans un vrai mépris des biens périssables, & dans des pensées de salut : mais rien n'est plus sujet à l'illusion ; on se croit détrompé, parce qu'alors on regarde le Monde avec horreur. Il paroît affreux dans ce moment : que ne dit-on pas contre lui ? il n'y a plus de foi, plus d'amis, plus de justice, plus de probité parmi les hommes ; le Monde est un monstre

odieux qu'on ne peut souffrir ; à juger de la disposition du cœur par les portraits vifs & touchans que l'on en fait, vous croiriez que cet homme détrompé va faire un éternel divorce avec lui. Mais au premier rayon d'espérance qui paroît, si l'on voit une ressource, si la faveur revient, on se réconcilie avec cet ennemi, jusqu'à l'aimer plus fortement que jamais; on s'accuse de trop de chaleur dans ses premiers mouvemens, & l'on s'apperçoit que ces invectives qu'on faisoit contre le Monde, étoient moins des marques de mépris, que d'attachement : jamais on n'en fut plus entêté, que lorsqu'on s'en crut le plus détrompé.

Ah ! Seigneur, quand c'est par votre esprit, qu'on méprise le Monde, ce mépris est égal dans la bonne & dans la mauvaise fortune : à la faveur de vos lumieres on voit ses caresses du même œil que ses disgraces ; on n'est pas plus touché de ses biens, que de ses maux, dans la vuë de l'Eternité. Mais il ne suffit pas d'être détrompé de la vanité du Siécle, il faut

encore se préserver de la corruption: c'est un second effet de la venuë du saint Esprit, & c'est la seconde Partie de mon discours.

SECONDE PARTIE. La sainteté peut être prise en deux manieres différentes, ou pour l'exemption du péché & l'état habituel de la grace sanctifiante, ou pour la pratique des vertus les plus austeres & les plus relevées de l'Evangile; & c'est à celle-ci qu'on a proprement laissé le nom de sainteté. Or il est à remarquer, que les Apôtres n'avoient encore atteint ni l'un ni l'autre dégré de sainteté. Ils étoient pécheurs comme nous: Judas avoit trahi Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit renoncé, saint Thomas étoit tombé dans l'infidélité, tous avoient abandonné leur Maître. La source de leurs désordres fut l'indocilité, qui les rendit incapables des séveres vérités de l'Evangile, dont la pratique les eût sans doute préservés de ces chutes. L'abnégation de soi-même, le renoncement à sa propre volonté; l'humilité, la patience dans les injures, l'a-

mour de la croix & des souffrances ; toutes ces leçons de Jesus-Christ étoient pour eux une langue étrangere qu'ils n'entendoient pas : ils ne comprirent rien à l'ouverture qu'il leur fit de sa Passion : *Ipsi nihil horum intellexerunt* : ou si quelqu'un comprit ce langage, comme saint Pierre, les humiliations lui parurent une chose indigne de Jesus-Christ, *Absit à te, Domine.* L'un veut attirer le feu du Ciel sur les habitans de Samarie ; l'autre se met en défense au Jardin des Olives : toutes ces vertus éminentes, qui sont le caractere du Chrétien, & qui sont les moyens les plus efficaces pour le conserver en grace, n'entroient point dans leur esprit.

Luc. c. 18

Marc. c. 16.

Or voilà le double effet que produit en eux la venuë de cet Esprit sanctificateur ; il les rendit capables de l'une & de l'autre sainteté : l'une servit à l'autre ; il les confirma en grace : comment cela ? en leur donnant le goût des vérités les plus austeres de l'Evangile : *Docebit vos omnem veritatem.* Ne croyez pas que ce fût seulement par un secours plus puissant, &

Joan. c. 16.

par des graces plus abondantes, qu'il les rendît impeccables. La grace n'opére pas seule l'œuvre du salut ; il fallut passer par la voie étroite, par la pratique des plus pénibles vertus de l'Evangile, pour en venir à la persévérance dans le bien. Tandis qu'ils avoient été indociles à ces vérités dures, ils n'avoient pu se conserver, parcequ'ils vivoient selon la chair : en un mot, ils ne pouvoient accomplir les préceptes, parcequ'ils négligeoient trop la pratique des conseils. Mais lorsqu'ils commencerent à vivre selon l'esprit, à marcher selon l'esprit, à mortifier la chair par l'esprit, comme parle saint Paul; quand ils se furent exercés, fortifiés par l'abnégation d'eux-mêmes, par la mortification de leurs passions, par la modération, par la patience, par l'humilité chrétienne ; alors ils se trouverent à l'épreuve des occasions les plus fortes que leur suscita la corruption du Siécle, & ils ne s'oublierent plus.

Voilà, Chrétiens, une excellente instruction pour nous : ne nous at-

tachons pas à déclamer contre le Monde, il ira toujours comme il va; c'eſt un torrent qu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'arrêter: mais penſons à ne nous y laiſſer pas entraîner. Tâchons de nous préſerver de ſa corruption, & plus encore de celle de notre propre cœur: car c'eſt de celle-là que nous répondrons à Dieu, & non pas de celle d'autrui: il ne tient qu'à nous, avec le ſecours de la grace, de nous mettre en état de ne plus pécher. Comment cela? étudions ſur nous les mouvemens du ſaint Eſprit, qui nous porte à pratiquer en mille rencontres les Conſeils Evangéliques, le renoncement à nos volontés, l'humilité, la patience, la modération, la douleur; accoûtumons-nous par de légéres épreuves à en ſoûtenir de plus fortes: car c'eſt une erreur de ſe perſuader qu'il ne faut penſer à ſuivre les conſeils Evangéliques, que quand on eſt parvenu à l'obſervation des préceptes; & j'oſe dire que la négligence des conſeils rend l'obſervation des commandemens preſque impoſſible à la plûpart des Chrétiens; par

la raison qu'il arrive dans la vie des occasions si fortes, si pressantes, si dangereuses, qu'on ne peut se conserver en grace sans s'être fortifié auparavant par un exercice continuel des vertus les plus austéres du Christianisme.

Et n'est-ce pas, Chrétiens, ce que vous reconnoissez tous les jours vous-mêmes, & ce qui fait gémir ceux qui n'ont pas encore abandonné tout le soin de leur salut, lorsqu'ils se voient presque dans l'impuissance d'éviter le péché? un homme, par exemple, opprimé par la violence & par l'artifice de ses ennemis, qui le haïssent à mort, & qui semblent s'acharner à sa perte; obligé cependant par les loix de l'Evangile, non seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à n'en pas désirer à des gens qui voudroient lui avoir ôté la vie; que dis-je? à ne pas même se réjouir de celui qui leur arrive par le ministere d'autrui.

Une personne engagée dans un mariage que le seul intérêt a conclu, laquelle dans un lien mieux assorti au-

roit pu espérer une vie tranquille, & qui se voit engagée pour le reste de ses jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable; obligée cependant à ménager ses humeurs & ses caprices, à supporter ses défauts, à dissimuler ses froideurs, ses aversions, ses emportemens, sans en venir à ces éclats & à ces divorces qui sont toujours scandaleux.

Un homme constitué en dignité, obligé par le devoir de sa charge à se déclarer quelquefois contre ses amis, contre lui-même, en poursuivant des gens qui ont malversé, & en éclairant leur conduite malgré la protection de leurs patrons qui sont en faveur, & qui ont dequoi se faire craindre.

Des subalternes qu'on veut contraindre de signer, de conclure, de traiter des affaires, où ils voient visiblement que leur conscience est intéressée, obligés à résister aux ordres de ceux dont leur fortune dépend.

Un homme à qui des créanciers avides, des voisins fâcheux, des parens intéressés, ne donnent pas un

moment de relâche, qu'on tâche de fatiguer par des procédures éternelles, obligé à ne rien faire dans ces conjonctures, qui blesse la charité chrétienne, à ne laisser pas échaper un mot de médisance; à ne pas réveiller, sous prétexte de se deffendre, la honte des familles: (vengeance si maligne & si cruelle, & cependant si ordinaire;) enfin à étouffer tous les mouvemens de haine, qui s'élevent en de certaines rencontres jusques dans les ames les plus douces & les plus tranquilles.

Voilà des occasions qu'on a tous les jours dans la vie. Il faut alors se conserver en grace, ou ne pas faire son salut. Or je demande à un lâche Chrétien qui néglige les conseils Evangéliques, s'il est en état de garder alors les Commandemens de Dieu. Il faudroit être un Saint, dira-t-on, pour ne s'échaper pas en ces rencontres: n'en doutez point, MESSIEURS, qu'il ne fallût l'être. Saint Paul appelle-t-il autrement les Chrétiens de son tems? ne veut-il pas qu'ils fortifient l'homme intérieur par l'esprit de l'Evangi-

le : *Corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem* ? Ne veut-il pas que par-là ils soient solidement fondés en charité, qu'elle jette de profondes racines dans les ames, & les mette en état de résister à la corruption du Siécle : *In charitate radicati & fundati.* Hors de-là quel fonds peut-on faire sur un Chrétien, qui n'a pas l'esprit de sa Religion ? *Eph. c. 3.* *Ibid.*

La grace est puissante, me direz-vous : je l'avouë, mais il faut en sçavoir user, & comment l'apprendrez-vous, que par un fréquent exercice, & une pratique exacte de toute la Loi ? Siécle profane, vous pensez trouver le secret de vous préserver du péché, en cherchant des tempéramens & des correctifs à la sainteté de l'Evangile : il ne m'appartient pas ici de me faire juge de ce que de sages Directeurs & des Docteurs consommés croient devoir accorder en ces rencontres à la foiblesse humaine, pour sauver les restes du débris. Cette conduite bien appliquée peut être à propos ; mais malheur à ceux qui ont besoin d'un pareil remède, il marque

une plaie bien profonde & bien difficile à guérir. Il eût été bien plus sûr pour le salut, & plus expédient de s'accoûtumer aux maximes de l'Evangile, à supporter les deffauts les uns des autres, à n'être point si délicat sur le point d'honneur, à rompre quelquefois sa volonté, à mortifier ces envies qui vous prennent de paroître dans le Monde par des dépenses extraordinaires ; en un mot, à vous confirmer en grace par la pratique des conseils. Voilà comme il faut se préserver de la corruption du Siécle : voyons comme il faut se fortifier contre sa tyrannie ; c'est le troisiéme effet de la venuë du saint Esprit.

TROISIE'ME PARTIE.

Les Apôtres étoient foibles & timides, renfermés dans le Cénacle par la crainte qu'ils avoient des Juifs ; & Jesus-Christ lui-même qui connoissoit leur foiblesse, le leur avoit ainsi ordonné : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*; demeurez dans la Ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'enhaut. Comme s'il leur disoit : quoique je

Luc. 24

vous

vous aye choisis pour être les témoins de ma Resurrection, que j'aye pris soin pour cela de vous en convaincre par des apparitions si fréquentes, que je connoisse l'attachement que vous avez à ma personne, vous êtes encore trop foibles pour vous produire, & pour soûtenir un témoignage qui vous doit coûter la vie : attendez que vous soyez fortifiés contre la tyrannie du monde par la vertu du très-haut; & vous serez alors des témoins capables de porter mon nom jusqu'aux extrémités de la terre. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritûs sancti in vos, & eritis mihi testes.* *Act. c. 1.*

Voyons l'accomplissement de cette promesse dans la personne des Apôtres; examinons les circonstances de leur témoignage, & apprenons de-là, jusqu'où va l'obligation que nous avons de paroître Chrétiens. *Eritis mihi testes*; vous me servirez de témoins, non-seulement devant mes amis, mais devant mes ennemis. Car remarquez, qu'il ne s'agissoit pas ici de paroître Chrétiens devant les Disciples de Jesus-Christ, mais devant

les ennemis de son nom, les Juifs; d'une part, les Scribes, les Pontifes, les Pharisiens, les Magistrats; de l'autre les Gentils qui se trouvent alors rassemblés à Jerusalem de toutes les
Act. c. 2. Nations du monde: *Ex omni natione quæ sub cœlo est.* Il eût été facile en secret de dogmatiser devant un petit nombre de Disciples fideles, soumis & pleins de respect pour la mémoire de Jesus-Christ; mais en public, en présence des Juifs, qui l'avoient fait mourir, & des Gentils qui ne le connoissoient que par son supplice: qui osera se déclarer pour un mort, en faveur de qui on n'osoit parler, lors même qu'il menoit une vie irréprochable, & qu'il faisoit par tout des miracles? Douze pauvres, jusques-là cachés, inconnus, timides, fugitifs, incrédules, ignorans, douze pauvres de ce caractere, ô souvenir honorable à notre Religion! osent commencer l'œuvre de Dieu; ils se déclarent hardiment: *Et cœperunt loqui.* Quelle générosité à Pierre, qui avoit tremblé devant une servante, de porter la parole devant une si nombreuse assem-
Ibid.

blée, non en tremblant, mais en élevant la voix : *Levavit vocem suam* : non en Disciple timide, mais en Maître inspiré d'enhaut, & animé de l'esprit de Dieu ! Ecoutez, dit-il, ô Juifs, Prêtres, Pontifes, Scribes, Pharisiens, hommes de toutes les Nations du Monde ; apprenez aujourd'hui un mystere de salut pour vous. Il ne parle point mollement ; il ne ménage point leurs esprits pour gagner leurs bonnes graces : il commence par leur reprocher toute l'énormité de leur crime : *Autorem vitæ interfeciſtis.* Il leur fait entendre que l'homme qu'ils avoient fait mourir, étoit Dieu, & que pour preuve d'une si grande vérité, Dieu l'avoit fait sortir glorieusement du tombeau : *Hunc Jesum resuscitavit Deus.* Il ne se contente pas de dire qu'il en est témoin ; mais il autorise son témoignage de celui des Ecritures, qu'il explique avec une force & une clarté qui ne laisse rien à repliquer : & quoiqu'il sçache bien qu'il ne doit pas attendre une destinée plus heureuse que celui dont il prend la cause, il parle pour Jesus-Christ

Ibid.

Act. c. 3.

Act. c. 2.

avec d'autant plus d'intrépidité, que ſes ennemis qu'il a en tête, ſont plus incrédules & plus rédoutables.

Excellente leçon pour nous, MESSIEURS : il ne faut pas de paroître Chrétiens ; lorſqu'il nous eſt avantageux de le paroître devant les perſonnes qui font état de la piété, & devant qui il ſeroit ſouvent honteux de ne le paroître pas : mais il ne faut pas même rougir de l'Evangile devant les Juifs & les Infidéles ; c'eſt-à-dire devant les perſonnes qu'on ſçait être oppoſées à tout ce qui s'appelle Religion. Voilà ce que votre Dieu demande de vous, & voilà ce que notre Siécle ignore. On ſe montre aſſez zélé pour tout ce qui concerne la Religion, la piété, les bonnes œuvres, quand on peut s'en faire honneur en préſence des gens de bien : mais dès qu'on ſe trouve avec des impies, des libertins, des mondains, on ſent expirer ce zèle, on mollit, on eſt foible, on a des ménagemens, des égards ; on n'oſe approcher des Sacremens, on rougit de la piété & des bonnes œuvres, on ſou-

rit à une impiété, on ferme les yeux au libertinage, on est indifférent & froid pour les intérêts de Jesus-Christ, & peut-être va-t-on jusqu'à se déclarer contre lui comme les autres.

Or voilà proprement où Jesus-Christ demande votre témoignage, *Eritis mihi testes.* Voilà où Dieu veut que vous vous déclariez en sa faveur. Il n'a pas besoin de vous devant ces disciples fideles qui lui sont acquis; il ne manquera pas de défenseurs devant ceux qui sont zèlés pour sa gloire; mais il en a besoin devant ces libertins qu'il faudroit confondre, & qui se prévalent contre lui de votre foiblesse. C'est-là qu'il faudroit montrer une fois qui vous êtes. Vous avez fait une si haute profession de piété dans de saintes assemblées, pouvez-vous sans rougir vous démentir devant le Monde? Mais la crainte des Juifs vous arrête : *Propter metum Judæorum.* La politique mondaine vous ménace comme les Apôtres : *Comminemur eis ne ultra loquantur.* On vous fait entendre que la fortune ne s'accommode point de ces maxi-

Joan. c. 20.

Act. c. 4.

mes délicates de conscience ; qu'on ne réüssit point par ces voies ; que pour un ou deux qui s'avancent, cent autres demeurent en arriere : un Maître marque de l'aversion pour des dévots ; c'est-là, dit saint Augustin, qu'il faut mépriser la puissance en respectant le Grand : *Contemne potestatem timendo potentem* : à l'exemple des Apôtres, qui pleins de respect & de soumission pour toutes les Puissances de la terre en tout ce qui n'étoit point péché manifeste, étoient fermes & inébranlables sur tout ce qui blessoit les intérêts de Jesus-Christ.
Act. c. 5. *Obedire oportet Deo magis, quàm hominibus* ; il est juste, disoient-ils qu'on obéïsse à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Eritis mihi testes : témoins malgré la nouveauté, qui révolte les esprits :
Act. c. 2. *Dicentes : Quidnam vult hoc esse* ! On voyoit des ignorans parler toutes langues, des fugitifs se montrer, des incrédules persuadés, des lâches fortifiés, que ne pouvoit-on pas leur reprocher ? N'avez-vous pas renoncé, abandonné ce Jesus-Christ

que vous prêchez ? Ah ! c'eſt ce qui redoubla le zèle de Pierre, bien loin de le ralentir ; il ſe ſouvint ſans doute de la Prophètie de Jeſus-Chriſt. *Et tu aliquando converſus, confirma fratres tuos* ; Pierre, quand vous ſerez un jour converti, ſouvenez-vous de ſoûtenir mon parti, avec d'autant plus de zèle, que vous m'aurez abandonné plus lâchement ; fortifiez l'eſprit de vos freres que vous avez ſcandaliſés. Il n'eſt point de réparation plus glorieuſe à Dieu qu'un pareil exemple : ce retour de Pierre qui ſe déclare, étoit pour ceux qui l'avoient vu infidele, une preuve auſſi efficace que les miracles qu'il opéroit. Quand on comparoit ſes foibleſſes paſſées avec ſa hardieſſe, ſon courage, ſon intrépidité, il étoit viſible que ce ne pouvoit être que l'ouvrage de Dieu. *Luc c. 22.*

Tel eſt, Chrétiens, le témoignage que Jeſus-Chriſt attend de vous dans le Monde. On vous a vu peut-être déclarés contre lui, railler, douter, critiquer, conteſter, deshonorer votre Religion per vos mœurs, en négliger

les devoirs, en blâmer les maximes : votre conduite passée vous fait craindre de paroître autre que ce que vous avez paru ; & moi je vous dis, que c'est pour cela même que vous devez vous déclarer avec plus de zèle & plus de courage pour la vertu. Il est vrai, jusqu'à présent j'ai vécu en impie & en libertin ; mais il est tems de rendre justice à la vérité que j'ai tenuë captive dans mon cœur ; je n'ai été rien moins que ce que j'ai paru : car au fond j'ai toujours cru ma Religion, quoique j'aye semblé n'en rien croire ; j'ai toujours estimé la vertu, quelque mépris que j'aye affecté de faire paroître pour elle. J'ai parlé contre ma conscience, contre le saint Esprit : or ce même esprit me force aujourd'hui de rendre témoignage à la vérité reconnuë. Cruelle tyrannie du Siécle, qui contraint de déguiser ses sentimens véritables, & de se faire honneur du libertinage où l'on n'est pas ! mais plus j'ai été foible sur cet article, plus je me sens obligé à faire mon devoir ; plus j'ai scandalisé, plus je veux édifier ; si je

ne puis ramener à Dieu ceux que j'ai jettés dans les erreurs, où je n'étois pas moi-même, qu'ils ſçachent du moins qui je ſuis, & qu'ils ne s'autoriſent pas de ma conduite. Si c'eſt une nouveauté pour le Monde que de me voir régulier dans mes mœurs c'eſt du paſſé que je dois rougir, & non pas du préſent; ſi j'ai de la honte & de la confuſion, que ce ne ſoit pas de paroître Chrétien, mais de ne l'avoir pas toujours paru.

Eritis mihi teſtes: témoins malgré la raillerie des mondains. *Alii irridentes dicebant, quia muſto pleni ſunt.* Les Apôtres ne s'étonnerent point de ſe voir traités comme des gens yvres. Saint Pierre ſe contenta de faire voir que cela ne pouvoit être; mais il n'en eut pas moins d'ardeur ni moins de zèle: au contraire il éleva la voix avec plus de force. Or c'eſt ici proprement que doit paroître la force Chrétienne: il en eſt qui craignent plus la raillerie, que les Martyrs ne craignoient autrefois le fer & le feu; la vuë d'un impie les effraye plus que les tyrans, & tel s'eſt *Act. c. 2.*

rendu si rédoutable dans le monde par le tour malin qu'il donne à tout ce qui paroît avoir le caractere de la piété, que la premiere réflexion d'un homme qui songe à se convertir, c'est de penser, que dira un tel ? car il y aura toujours des libertins ; il faut que la parole de Jesus-Christ s'accomplisse ; il y aura toujours des scandales : & quoique nous vivions sous un regne où la vertu est en recommendation, où la raison du respect humain n'a plus de lieu, puisque ceux auſquels on a le plus d'intérêt de plaire, non-seulement se déclarent pour la piété, mais ne peuvent souffrir le vice ; il y a toujours un levain caché de libertinage qui subsiste, qui s'érige un tribunal à part, qui mord en secret, s'il n'ose déclamer en public. Ce n'est pas la corruption du Monde qui en est cause, c'est la malignité du cœur de l'homme : quand le Monde entier seroit converti, ces personnes s'acharneroient à leur perte : ce sont des ames comme venduës au péché, pour parler avec l'Ecriture ; des gens qui gémissent de voir la

vertu autorisée, comme des gens de bien s'affligent quand ils voient regner le vice. Or si vous êtes revêtus de cet esprit de force, montrez-le, Chrétiens, en vous mettant au-dessus de ces tyrans de la vertu, qui ne sont rédoutables que par la timidité d'autrui, & qui sont foibles dès qu'on leur tient tête. Mépriſez l'approbation de ceux dont il est honorable d'être mépriſé. Mais ils sont écoutés dans le monde; de qui? de leurs semblables; c'est-à-dire, des gens qui sont aussi décriés qu'eux. Croyez-moi, il y a encore assez de justice dans le Siécle pour vous venger du mépris des libertins; n'attendez pas que la vertu soit universellement approuvée; cela ne sera jamais: sortez une fois de la captivité où vous êtes, & mettez-vous dans la liberté des enfans de Dieu. *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* 2. Cor. c. 3.

Eritis mihi testes: témoins non-seulement déclarés pour les vertus qui font honneur dans le monde, comme la probité, la droiture, la justice, la charité; mais pour les vertus

qui ont le moins d'éclat, & que les Mondains mépriſent, comme l'humilité, la patience dans les injures, le pardon des ennemis; à l'exemple des Apôtres, qui ne prêchoient pas ſeulement Jeſus-Chriſt glorieux, reſſuſcité, mais Jeſus-Chriſt crucifié: *Prædicamus Chriſtum crucifixum.* 1. Cor. c. 1. Voilà proprement ce qui fait le vrai caractere du Chrétien, & ce qui diſtingue nos vertus des vertus payennes. Or il ſeroit bien honteux de rougir de ces vertus par où Jeſus-Chriſt a opéré le myſtere du ſalut de l'homme: *Quantò pro me vilior*, diſoit ſaint Bernard, *tantò mihi carior*; plus Jeſus-Chriſt s'eſt humilié pour moi, plus ſes humiliations me doivent être cheres. Ce n'eſt pas qu'un Chrétien doive toujours être dans l'humiliation, comme le voudroient les méchans; au contraire il ſeroit à ſouhaiter que la vertu fût toujours dans l'honneur, qu'elle fût autoriſée par la gloire qui lui eſt dûë, & que le vice fût dans le mépris. Mais en quelque état que ſe trouve le Chrétien, il doit à l'exemple de ſaint Paul, dans

la bonne & dans la mauvaise fortune, dans la gloire & dans le mépris, il doit, dis-je, préférer les opprobres de Jesus-Christ à toute la gloire mondaine.

Eritis mihi testes : témoins non-seulement par parole, mais en effet, & par la pratique de tous les devoirs de votre Religion, d'une maniere qui fasse honneur à l'Evangile, comme les Apôtres ; *In ostensione Spiritûs & virtutis.* Il faut montrer dans sa conduite cet esprit de force & de vertu qui se soûtient par tout, & qui rend la piété vénérable. On en trouve assez qui veulent passer pour gens de bien, qui débitent les maximes de la morale la plus saine, qui veulent que tout le Monde soit régulier ; mais ils dementent par leurs actions ce qu'ils veulent établir par leurs paroles, & n'ont pas la force de soûtenir ce caractere, dont ils se font honneur. Or les Apôtres soûtenoient par la sainteté de leur vie toute l'autorité de l'Evangile qu'ils annonçoient : non-seulement ils prêchoient, & faisoient des miracles, 1. Cor. c. 2.

mais ils faisoient voir en tout une idée de vertu universelle & constante à remplir tous leurs devoirs : de quelque côté qu'on les regardât, on voyoit des hommes irréprochables, armés contre les traits de la satyre, & à l'épreuve de la critique la plus maligne : la pureté de leurs mœurs faisoit autant d'honneur à l'Evangile, que l'éclat de leurs miracles. *Fiebat omni animæ timor*, dit l'Ecriture, *& metus erat magnus in universis* : tout le monde étoit saisi d'une crainte respectueuse, & rempli d'une sainte frayeur à la vuë de ces grands hommes.

Act. 2.

Tel est, MESSIEURS, le témoignage que nous devons rendre à l'Evangile. Heureux qui confessera ainsi Jesus-Christ sur la terre : il n'en sera point méconnu devant le Pere céleste, & il recevra la récompense promise au serviteur fidele ; je vous la souhaite, &c.

SERMON
SUR
LA CHARITE'
ENVERS
LES PRISONNIERS.

Amen dico vobis, quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.

Je vous dis en vérité, que tout le bien que vous faites au moindre de mes freres, vous me le faites à moi-même. En ſaint Matthieu, ch. 25.

N'ACCUSONS plus la Providence d'avoir abandonné les Pauvres; c'eſt à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre, s'ils ne ſont pas ſoulagés. Non, mes chers Auditeurs, les fonds les plus opulens ne devroient point valoir ces paroles de Jeſus-Chriſt; & il y a lieu de s'éton-

ner qu'il y ait encore dans l'Eglise des gens qui manquent de tout, parmi des Chrétiens persuadés de cet article, un des plus importans & des mieux fondés de leur créance, que tout le bien qu'ils font aux autres, est fait à la personne même du Sauveur.

En effet, MESSIEURS, Jesus-Christ pouvoit-il faire un parti plus avantageux aux Pauvres, que de se mettre en leur place, & d'exiger non-seulement avec l'autorité d'un Dieu, mais encore avec tout le droit que lui donne le titre de Sauveur, le tribut légitime que chacun de nous lui doit en qualité d'homme, & en qualité de Chrétien? & s'il y avoit de la foi parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux que les Pauvres, qui exemts des soins & de l'embarras que traînent après soi les biens de fortune, verroient, comme ils l'ont vu dans le tems de la primitive Eglise, fondre chez eux les aumônes des riches, & seroient à couvert des nécessités de la vie, sous le nom & sous l'autorité du Dieu des Chrétiens. *Neque enim quisquam egens erat inter illos.* Act. c. 4.

Non, MESSIEURS, ce n'est point aux Pauvres que vous manquez quand vous refusez l'aumône ; ne vous flatez point de n'avoir rebuté qu'un malheureux : ou renoncez à votre foi, ou soyez persuadés que c'est Jesus-Christ même que vous rejettez. Il ne vous reprochera point au Jugement dernier que vous avez abandonné les Pauvres ; peut-être ce reproche vous toucheroit-il peu ; mais il vous reprochera que vous l'avez abandonné lui-même. Il ne vous dira point : Mes Pauvres n'avoient point d'habits, & vous n'avez pas pris soin de les habiller ; mais il vous dira : Je n'avois point d'habit moi-même, & vous ne m'avez pas donné de quoi me couvrir : *Nudus, & non cooperuistis me* : J'étois malade, j'étois en prison, & vous ne m'avez pas visité : *Infirmus, & in carcere, & non visitastis me.* Et ne croyez pas vous excuser en disant : Seigneur, quand vous avons-nous vu dans ces besoins sans vous assister ? *Quando te vidimus esurientem, & non ministravimus tibi?* Nous avons bien vu quelquefois des

Matth. c. 25.

Ibid.

Ibid.

malheureux, des gens mépriſables dans le Monde ; nous avons ouï parler de leur néceſſité ſans nous mettre fort en peine, ni en devoir de les ſoulager : mais, Seigneur, ſi nous avions jamais trouvé votre perſonne adorable en cet état, que n'euſſions-nous point fait pour vous en retirer ? Excuſe frivole ; vous vous trompez, Ames infideles ; c'eſt moi qui étois ce miſérable que vous avez abandonné, négligé ; en pouviez-vous douter après l'aſſurance que je vous en donnois dans mon Evangile ? *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.* [Ibid.]

Ah ! Chrétiens, c'eſt ici que j'ai beſoin de votre Foi : gardez-vous de conſulter les ſens, & de vous arrêter au dehors du Pauvre ; toutes les apparences vous le rendront mépriſable : mais regardez-le avec les yeux de la Foi : que vous y trouverez de grandeur & de dignité ! Faites à ſon égard ce que vous faites à l'égard de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; les eſpéces du pain & du vin qui révoltent les ſens, ne

talentissent point la vivacité de votre Foi ; vous percez au travers de ces voiles sombres, qui vous cachent la Divinité ; vous l'y trouvez, vous l'y adorez, telle doit être votre conduite envers ceux pour qui je viens ici vous parler : c'est le Sauveur du Monde qui souffre dans eux ; il vous en avertit ; je vous l'annonce encore de sa part ; en faut-il davantage pour vous rendre sensibles à leurs miseres ?

Oui, de quelque maniere qu'on explique l'Evangile, Jesus-Christ est dans la personne des Pauvres. Il y est, dit saint Thomas, par la communication que les membres du corps mystique de l'Eglise doivent avoir avec leur Chef : il y est, continuë ce saint Docteur, par commission ; car comme les Princes ont des Officiers subalternes pour lever sur le peuple les tributs & les impôts, aussi les Pauvres sont, pour ainsi dire, les Ministres de Dieu, établis pour exiger & pour recevoir des riches ce qu'ils doivent à Dieu par tant de titres. Il y est encore, ajoûte le Docteur Angélique, comme dans ses Images, qui nou-

en font conserver le souvenir : car comme les Rois sont les images de Dieu sur la terre, qui nous le représentent par ce qu'il a de plus grand & de plus auguste, par sa puissance, par sa grandeur, & par sa majesté : ainsi les Pauvres sont les images de Dieu, qui nous le retracent dans l'état humiliant qu'il a daigné prendre pour nous, dans sa pauvreté & dans ses humiliations. Or comme ce n'est point par les qualités éclatantes que Dieu nous a rachetés, mais par les opprobres, par les souffrances, si Dieu exige de nous le respect pour la personne sacrée des Rois qu'il a élevés au-dessus de nos têtes, j'ose dire, qu'il demande quelque chose de plus à l'égard des Pauvres : & c'est un amour tendre envers ceux qui lui ressemblent par sa vie abjecte & souffrante. *Quantò pro me vilior*, disoit autrefois saint Bernard, *tantò mihi carior*. Plus mon Sauveur a voulu s'abbaisser pour moi, plus il m'est cher, & plus ceux en qui je reconnois ses humiliations me doivent être aussi aimables.

Jugez par-là, MESSIEURS, de ce que vous devez à des gens affligés comme Jesus-Christ, mépriſés comme lui, obſcurs comme lui. Ah! que ne feriez-vous pas pour le demêler dans une troupe de pauvres, dit ſaint Chryſoſtôme, ſi vous ſçaviez qu'il y eſt déguiſé : & ſi vous étiez aſſez heureux pour le reconnoître, quelque peu charitable que vous ſoyez d'ailleurs, quel effort ne feriez-vous pas pour gagner par vos aumônes celui dont dépend votre ſort pour l'Eternité ? vous n'oſeriez alors refuſer perſonne ; vous auriez peur que celui qui retourneroit les mains vuides, ne fût le Sauveur lui-même : à quoi penſez-vous donc, continuë ce Pere, de n'écouter pas les plaintes des Pauvres, aſſurés que vous êtes par la Foi, qu'il n'en eſt pas un ſeul en qui Jeſus-Christ ne réſide en perſonne ? *Quamdiu feciſtis uni, &c.*

Mais les Pauvres en faveur de qui je parle, ne ſont pas ſeulement recommendables par leur pauvreté : ils ont un titre qui doit encore vous engager, Chrétiens, à les aſſiſter.

Ce sont des pauvres Prisonniers également dépouillés des biens de fortune, & privés de la liberté qui seroit le seul remède à leurs disgraces. Non, ce ne sont point de ces vagabonds, dont la présence importune vient troubler vos prieres jusqu'au pied des Autels, ou qui étudient des momens pour vous surprendre dans des lieux écartés : ce sont des misérables, dont le malheur est de ne pouvoir se présenter à vos yeux ; ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, hors le pouvoir de vous approcher. Ce ne sont pas de ces gens oisifs qui trafiquent de leur misere, & qui usurpent le patrimoine des véritables Pauvres, ils sont hors d'état de gagner leur vie, & ne soupirent qu'après le travail. Semblables, si je puis ici me servir de cette comparaison, aux Idoles des Payens qui sont sans mouvement, ils ont des mains, mais elles sont liées, & ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions propres de leur vocation : *Manus habent, & non palpabunt.* Ils ont des pieds

Ps. 113.

pour marcher ; mais ces pieds sont chargés de fers, & ils ne peuvent les porter en mille endroits où l'état de leurs enfans demanderoit leur présence & leur assiduité : *Pedes habent, & non ambulabunt.* Ibid. Ils ont des yeux pour voir : mais ces yeux aveuglés par l'obscurité d'un cachot, ne percent pas au travers des murs, pour découvrir les piéges qu'on leur tend, les embûches qu'on leur dresse, les procédures qu'on fait contre eux : *Oculos habent, & non videbunt.* Ibid. Ils ont une bouche pour parler, mais à qui se faire entendre du fond de ces tristes demeures où ils sont enfermés ? une parole pour sortir dehors, paye le passage, & leur est venduë au prix de l'argent ; la réponse ne leur revient qu'aux mêmes conditions, & ils ne sçauroient rien demander par l'organe d'autrui, qui ne leur coûte plus que ce qu'ils pourroient obtenir ; *Os habent, & non loquentur.* Ibid. En un mot, ils ont des oreilles pour entendre, mais ces oreilles sont fermées aux accusations qu'on forme, aux témoins qu'on suppose pour les perdre : *Aures habent, & non audient.* Ibid.

Encore s'ils étoient insensibles comme ces idoles, & qu'ils n'eussent pas besoin de nourriture pour traîner une vie mourante. Hélas! combien de fois faut-il les retirer du desespoir, qui les fait soupirer après la mort! Vous sçavez, Chrétiens, combien ceux-là sont à plaindre, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, & qui sont entre les mains d'autrui, on ne compte presque plus sur ses proches dans le Monde, dès qu'on n'est plus en état que de leur être à charge: cependant la naissance, le nom que vous avez, vous attire encore de la considération dans vos disgraces; quelquefois le mérite supplée à la naissance, & trouve un asyle; l'éducation des honnêtes gens leur tient lieu d'un cœur bien fait, & la vanité leur fait souvent faire par un motif de gloire, des actions où le cœur n'a point de part. Nos Prisonniers n'ont point de ces ressources: leur nom est obscur; comme ils sont la plûpart sans naissance, leurs proches sont sans biens & sans éducation. Qui les assistera? Sera-ce une femme désolée, pauvre, chargée

chargée d'enfans, réduite à la mendicité par l'absence d'un mari qui lui gagnoit sa vie ? Seront-ce des enfans écartés en divers lieux où le besoin les a conduits, qui la plûpart ne connoissent plus leurs peres ; Des amis ? ces sortes de gens en ont-ils? Qui donc MESSIEURS ? quoi des hommes, des Chrétiens, nos freres seront-ils plus abandonnés dans le centre de Paris, que s'ils étoient dans une Isle déserte, ou sur la pointe d'un rocher inaccessible ?

Mais il y a des personnes vertueuses qui en prennent soin. Oui, MESSIEURS, je l'avouë, il y a encore de ces ames généreuses, de ces cœurs bien faits, que la grace & la nature semblent avoir formés à l'envi pour le secours des malheureux ; mais ces personnes seules ne peuvent pas soûtenir tout le poids de cette entreprise ; elles succomberont, si vous ne leur tendez la main ; les besoins croissent, les fonds s'épuisent, la dépense passe de beaucoup les aumônes qu'on reçoit ; c'est une espéce de miracle que la charité des prisons subsiste encore.

Ah! si vous laissiez dépérir l'œuvre de Dieu, quel scrupule pour vous à la mort, quand il faudra rendre compte au Pere des Pauvres de l'administration de vos biens : C'est aujourd'hui, pour ainsi dire, qu'il vous établit les tuteurs de ses pupilles ; c'est aujourd'hui qu'il vous les recommende par ma bouche : *Mementote vinctorum* ; souvenez-vous des Prisonniers. C'est aujourd'hui le jour de leur récolte ; leur sort est entre vos mains: à l'heure que je vous parle, ils sont dans l'attente de l'effet qu'aura sur vous la parole de Dieu. C'est à vous à prononcer, si vous voulez ajoûter à la rigueur de leur captivité, le malheur de vivre une année entiere dans une extrême nécessité de toutes choses.

Heb.c.13

Mais peut-être y en a-t'il parmi vous qui ont plus de dévotion d'assister les malades. Ah! Chrétiens, si vous êtes dans ces sentimens, que nos Prisonniers sont heureux! Il n'y a point de malades plus abandonnés que ceux qui tombent malades dans les Prisons : car dans les Hôpitaux,

vous le sçavez, combien de personnes charitables de l'un & de l'autre sexe se consacrent au service des infirmes : gens que leur expérience & leur zèle a rendu si habiles, que bien des personnes d'une condition aisée sont plus mal gouvernés dans leurs maisons que les pauvres à l'Hôpital. La seule prison sçait faire les malades, & ne les sçait pas soulager, le mauvais air, l'infection du lieu, le défaut de nourriture, les incommodités de la vie, la captivité, la tristesse où les réduit le mauvais état de leurs affaires, les fait tous les jours tomber en de grandes maladies : mais quel secours pendant ce tems-là ? pour lit, un peu de paille ; pour nourriture, à peine un peu de pain ; l'eau même leur est venduë ; le linge, s'ils en ont, car plusieurs en manquent, usé sur leurs corps, tombe en lambeaux ; je n'ose même vous représenter la derniere extrémité où sont réduits quelques-uns d'entr'eux, pour ne pas blesser votre délicatesse : si vous croyez que j'ajoûte à leur misere, donnez-vous la peine de vous

transporter dans ces lieux d'horreur; donnez-vous à vous-même un spectacle si digne d'une ame Chrétienne; vous qui dans une comédie, dans un spectacle profane, avez le cœur si sensible à des malheurs imaginaires, que la Fable met sur la Scéne, & qui ne furent jamais. Quand vos yeux seront frapés de ces tristes images, d'une misere si réelle & si véritable, j'ose répondre de la compassion de votre cœur: & je ferois plus pour nos Prisonniers, si je pouvois vous persuader de leur rendre une visite, que si je vous faisois cent discours en leur faveur.

Ah! du moins si parmi le bruit de la simphonie & des voix, je pouvois vous faire entendre les pitoyables accens de ces malheureux; si leurs cris pouvoient percer jusqu'à vous, qu'auriez-vous à répondre à leurs réproches? Vous passez bien agréablement des heures qui vous coûtent cher: vous ne sçauriez, dites-vous, nous assister; ce que vous venez de donner à votre plaisir, auroit fait des heureux les semaines entieres. Mais vous n'au-

riez pas eu le plaisir que vous avez : comptez-vous pour rien celui de soulager des misérables ? rendez-nous ce qui nous appartient : est-il possible que des hommes soient nés pour être si malheureux, tandis que les autres seront dans l'abondance ? ce n'est pas le dessein de Dieu, que nous sert-il de vivre parmi vous, si nous sommes ainsi délaissés ? Peut-être que le nom de Prisonnier vous offense, MESSIEURS ; il porte avec soi l'idée d'un criminel ; vous les croyez dignes du mal qu'ils endurent. Non, Chrétiens, ce terme ne doit point ici vous choquer ; ils sont plus pauvres que coupables ; c'est l'indigence qui les met hors d'état de satisfaire à ce qu'on exige d'eux.

Mais s'il est agréable aux yeux de Dieu, de soulager le juste affligé, est-il moins beau de lui ramener un pécheur & de le convertir : Or, MESSIEURS, ce ne peut être que l'ouvrage de vos charités ; leur grace est entre vos mains : car de croire que les Prêtres & les Réligieux, quelque zélés qu'ils soient, puissent sans

votre aide reduire ces cœurs indociles, c'est un abus. En vain nous leur disons qu'il faut retourner entre les bras de leur Pere céleste, qu'il faut être soumis & résignés à ses ordres, qu'il faut se reposer sur les soins de sa Providence; tandis qu'ils sont dans un besoin extrême de toutes choses, ce langage leur paroît dur : *Durus est hic sermo.* Ce ne sont point la plûpart des gens dont on ait formé le cœur par une éducation Chrétienne; les sens qui les gouvernent avec empire sont révoltés; ils se voient malheureux, & ils sçavent que vous êtes dans l'abondance : quelle apparence de leur faire comprendre que Dieu est leur pere aussi-bien que le vôtre? Oui, sans doute, mon Dieu, vous l'êtes, vous repandez assez de bienfaits sur la terre pour nourrir tous les hommes; vous ordonnez par de saintes Loix que les riches en fassent part aux pauvres; vous inspirez peut-être à l'heure que je parle à mes Auditeurs, des sentimens de compassion pour eux : mais que sert cela, Chrétiens, si ces dons du Pere Céleste ar-

Joan. c. 6.

rêtés entre vos mains par la cupidité, ou dissipés par le luxe, ne passent point jusqu'à celle des Pauvres? Vous voulez que chaque jour ils fassent leur devoir de Chrétien, qu'ils réclament le Seigneur, qu'ils lui adressent leurs prieres faites-leur donc connoître par des soins effectifs, qu'il veille sur leurs besoins. *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes:* vous êtes cause des blasphêmes qu'ils font contre Dieu. Si la charité vous ouvroit les mains, nous pourrions leur faire sentir ces entrailles paternelles du Maître qui les a créés, & qui pense à eux; une aumône les rend dociles à la parole Divine: on est en droit d'exiger les devoirs de l'ame, quand on a pourvu aux nécessités du corps: c'est alors qu'appuyés de vos libéralités, il nous est aisé de leur rendre vénérable une Réligion qui vous inspire des sentimens si humains pour eux; ils ne peuvent plus se défendre, quand nous leur faisons voir, qu'étant nourris du pain des serviteurs de Dieu, il est indigne qu'ils soient du nombre de ses ennemis. *Rom. c. 2.*

Ah! MESDAMES, l'excellente pratique de piété, pour satisfaire à Dieu sur le luxe & la vanité que les richesses inspirent! Il y en a peut-être parmi vous qui ont été assez malheureuses pour plaire trop au Monde; & qui par de vaines parures jointes aux graces naturelles, quoique si vous voulez, sans dessein, & sans intention criminelle, n'ont pas laissé d'enlever à Dieu des cœurs qui n'étoient formés que pour l'aimer: il en est parmi vous, MESSIEURS, qui touchés d'un amour illégitime, qui rend prodigues les plus avares, se sont servis de leurs biens pour s'ouvrir par la voie des présens, un passage aux cœurs qu'ils vouloient surprendre: quelle satisfaction plus digne de vous, que de substituer des personnes qui louent Dieu, & qui l'honorent; de lui acheter, pour ainsi dire, des esclaves, & de faire servir vos richesses, cette source d'iniquité, non seulement à votre sanctification, mais encore à celle de vos freres?

Il y en a d'autres qui sont encore du grand Monde, & qui voudroient

sa convertir. On se plaint de n'avoir nul sentiment de dévotion; voilà le tems de Pâques qui approche; on voudroit faire son devoir de Chrétien, mais on ne s'y sent nulle disposition. Ah! MESSIEURS, s'il y a une voie qui puisse vous ramener à Dieu, c'est l'aumône, soit qu'il faille attirer du Ciel des graces de conversion pour l'avenir, ou qu'il s'agisse de satisfaire pour les péchés passés. Oui, Chrétiens, on est bien près de se rapprocher de Dieu, quand on pense à lui faire des amis; souvent de grandes conversions ont commencé par-là. Dieu eut pour agréable la charité de ces femmes déreglées d'Egypte, qui sauverent les enfans des Hebreux. Ah! qu'il lui en coûteroit pour perdre une personne qui a soin des freres & des membres de Jesus-Christ! sa Providence y est trop intéressée : ce seroit en quelque façon abandonner ses pauvres. Seigneur, lui direz-vous, je sçais qu'il n'y a rien dans mes œuvres qui doive me rendre agréable à vos yeux; souffrez que je cherche accès auprès

de vous, vous n'aimez pas les pécheurs comme moi, mais vous aimez les pauvres, il ne me reste plus que cet endroit pour aller à vous; il y a long-tems que je suis endurci pour vous, mais je me sens encore de la tendresse pour eux. Ah! si je suis sensible aux miseres de mes freres, peut-être ne serez-vous pas toujours insensible aux miennes; vous ne direz pas, ô mon Dieu, que je donne tout au Monde, au jeu, à la vanité; je vous en réserve une partie; je ne puis vous la donner à vous-même, mais je la donne à ce que vous avez de plus cher sur la terre: Ah! Seigneur, si avec les cœurs que je tâche de vous gagner vous vouliez aussi agréer le mien! ce seroit alors que j'estimerois un vrai bonheur pour moi d'être né riche, si mon bien pouvoit servir à me réconcilier avec vous.

Heureuse une Ame à qui Dieu inspire des sentimens si humains: dans quelque désordre qu'elle puisse être engagée, j'ose dire qu'elle touche de près le moment de sa conversion; les Pauvres acheveront le reste; elle a

pris Dieu par l'endroit qui lui est le plus sensible. Quand la veuve Doreas si fameuse aux Actes des Apôtres pour ses charités eut expiré, on pria saint Pierre de la ressusciter; la demande étoit hardie: mais quand le saint Apôtre vit fondre autour de lui une multitude infinie de pauvres qui lui demandoient leur mere, chacun lui montrant le linge, les habits qu'elle leur avoit travaillé de sa main; alors se sentant ému de tendresse, & retraçant dans son esprit ce qu'il avoit entendu dire à Jesus-Christ, il ne douta point que le Pere des Pauvres ne fût encore plus attendri que lui; il sentit bien, dit saint Cyprien, que dans cette conjoncture rien ne lui seroit impossible, *Sensit impetrari posse*: il se met en prieres, il se joint aux cris d'une troupe désolée, il force le Ciel à rendre la vie à cette femme charitable. Nous voyons quelquefois aux tribunaux de la Pénitence de ces mondains, dont la conversion nous paroît presqu'impossible; mais quand nous leur trouvons encore le cœur sensible aux miseres de leurs freres,

que nous les voyons disposés à répandre libéralement sur eux les biens qu'ils ont reçus de Dieu : alors les ministres de Jesus Christ bien instruits des sentimens de leur Maître, osent tout espérer; ils demandent avec confiance, ils le font souvenir de ses promesses; je ne sçais quel instinct secret leur fait sentir qu'ils ne seront pas refusés. Malheur à ceux à qui Dieu ferme l'oreille & le cœur aux cris des Pauvres; c'est qu'il ne veut rien devoir à ces sortes de personnes dans la nécessité où il se voit de les perdre; il ne veut pas qu'ils ayent rien à lui réprocher; qu'ils puissent au jour redoutable de ses vengeances, où il les attend, lui demander la récompense de leurs aumônes. Hélas! Seigneur, je vois tant de gens opulens, qui pourroient faire un si bon usage de leurs richesses, & faire profiter leur argent au centuple entre vos mains, mais dont vous vous mettez peu en peine; il semble que vous dédaigniez leurs biens : au contraire, Seigneur, je vous vois recevoir le denier de la veuve avec tant de mar-

ques d'estime : ce ne sont pas souvent les riches qui assistent les pauvres, ce sont les pauvres mêmes.

Pour satisfaire à Dieu sur les péchés de la vie passée, l'aumône n'est pas seulement le plus efficace, mais c'est le seul moyen qui vous reste. Vous le sçavez, MESSIEURS, à la confession de Pâques, l'embarras où l'on se trouve quand il faut vous enjoindre une pénitence conforme à vos fautes, comme l'ordonne le saint Concile : de vous parler de jeûnes, c'est ne pas connoître la délicatesse de votre complexion ; le peu de santé que vous avez, vous fournit un fonds d'excuses, à quoi nous ne sçavons que répliquer ; méditer les vérités de l'Evangile, la plûpart n'en ont pas l'usage ; vous ordonner une retraite pour quelques jours, votre état ne vous le permet pas, c'est parler une langue inconnuë aux gens du Monde ; vous prescrire une visite aux Prisons ou aux Hôpitaux, vous craignez le mauvais air & l'infection du lieu : que vous reste-t'il pour satisfaire à Dieu ; c'est l'aumône : quelque facile

qu'il vous soit de la faire, Dieu veut bien s'en contenter : c'est en ce sens que l'Ecriture dit, que l'aumône détruit le péché, rachete le péché ;

Eccli. c. 3. *Eleemosyna resistit peccatis.... peccata*
Dan. c. 4. *tua eleemosynis redime.*

Ah ! quand on a fait dans le Monde quelque action honteuse qui deshonore, qu'on voit sa honte prête à éclater aux tribunaux de la Justice, quelle largesse ne fait-on pas pour parer au coup qui menace ? on s'épuise, on prend sur soi, sur ses proches, sur ses amis, rien ne coûte alors : la Justice divine ne demande point de ces œuvres extraordinaires : elle veut bien se relâcher pour une aumône que vous pouvez faire sans vous incommoder.

Vous ne sçauriez alleguer de raison qui vous en dispense ; la santé n'y est point intéressée ; il ne faut point pour cela de contention d'esprit ; il ne faut qu'un peu de charité : un pécheur à qui Dieu vient de remettre ses offenses, en peut-il manquer à l'égard de son prochain ? vous sortez de l'esclavage honteux du péché, &

un Dieu a versé son sang pour vous en délivrer, votre frere est dans les fers, & Jesus-Christ vous demande quelque chose pour sa rançon; vous sentez-vous assez de dureté pour le lui refuser ? Quoi le bienfait que vous venez de recevoir vous inspire si peu de reconnoissance ?

Heureux les prisonniers sous la Loi de Moïse ! s'ils souffroient durant le cours de l'année, du moins le tems de la Pâque des Juifs étoit un tems de salut pour eux : *Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pascha.* Parmi le peuple le plus ingrat qui ait jamais été envers Dieu, la coûtume étoit de relâcher un prisonnier à Pâques, en reconnoissance de la grace que le Seigneur leur avoit faite de les délivrer de la captivité d'Egypte : mais sous la Loi de grace, sous la Loi de charité, n'aurez-vous rien à espérer, malheureux Captifs pour qui je parle ? La joie n'étoit pas seulement dans le Temple par les chants d'alégresse qu'on y entendoit; elle perçoit jusqu'au fond des cachots. Les Chrétiens

Joann. c. 18.

chanteront dans l'Eglise des Cantiques de joie pour la Résurrection de leur Sauveur ; mais vous, tout Chrétiens que vous êtes, vous n'y aurez point de part : ce jour de réjouissance sera aussi lugubre pour vous que tous les autres. Mais consolez-vous, vous aurez votre tour ; vous êtes présentement entre les mains de mes Auditeurs ; mais au grand jour du Jugement ils seront entre les vôtres : votre destinée dépend d'eux, mais la leur dépendra de vous, ils souhaiteront de vous avoir alors pour patrons & pour protecteurs auprès de Dieu. Vous pourrez démêler au travers de la confusion générale, ceux qui vous auront soulagés, & s'ils ne sont pas connus de vous en ce monde, Dieu vous les fera connoître à bon titre en l'autre vie : ils seront bénis du Pere Céleste, tandis qu'il lancera la foudre d'une éternelle malédiction contre ceux qui vous auront abandonnés.

Les tems, me dira-t'on, sont mauvais, chacun est incommodé, on n'en a pas de reste à répandre. Ah!

MESSIEURS, si les tems sont mauvais pour vous, que seront-ils pour des gens qui n'ont ni fonds ni revenus ? si les riches se ressentent des miseres communes, à quelle extrémité sont reduits les pauvres, & si le principe de l'aumône est fondé sur la nécessité du prochain, comme nous n'en pouvons douter, plus la nécessité croît d'une part, plus l'obligation devient pressante de l'autre. Vain prétexte dont on veut couvrir sa dureté. S'il arrive qu'on s'entête d'une personne, rien ne coûte : on ne s'apperçoit plus alors que les tems sont mauvais, & qu'on ne peut fournir à des dépenses extraordinaires; on n'écoute plus cette prévoyance si éclairée, qui ferme les mains à l'aumône; on est tranquille sur l'avenir ; on n'examine plus si une famille en souffrira, si l'on engage son bien & celui de ses proches : ces considérations à qui on laisseroit toute leur force dans une occasion d'assister son prochain, ne sont pas capables d'arrêter le cours d'une dissipation que le plaisir demande. Il en

est de même des autres passions: nous trouvons toujours le moyen de fournir aux frais, & nous ne gardons là-dessus aucunes mesures. L'ambitieux ne se plaint point que l'honneur lui soit vendu cher; le joueur pour entretenir son commerce ne se contente pas d'épuiser sa bourse, il engage celle des autres; une femme mondaine se passera de tout pour suivre le luxe & la vanité du monde; & ce seroit un exemple rare, que celui d'un homme qui feroit pour donner l'aumône tous les efforts qu'il fait pour contenter sa passion. Où sont les gens du siécle, qui recevant à Pâques le Sauveur du Monde, comme Zachée le Prince des Publicains, eut l'honneur de le recevoir chez lui, partagent leurs biens avec
Luc. c. 19. les pauvres: *Dimidium bonorum meorum do pauperibus*? Le tems n'en est plus; mais le tems n'est plus aussi d'entendre ces paroles si consolantes de la bouche de Jesus-Christ: *Hodie salus domui huic facta est*? c'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison: ce n'est pas lorsque les biens

y sont entrés, c'est lorsqu'ils en sont sortis en faveur des pauvres : *Hodie salus domui huic facta est.*

Ah! s'il vous reste encore de la foi, hâtez-vous, Chrétiens Auditeurs, de gagner par vos aumônes celui qui doit être votre Juge; & si l'esprit de Dieu vous l'inspire, courez vîte aux prisons; allez rendre la liberté à des miserables arrêtés pour des sommes plus legeres que celles que vous exposez au moindre coup de votre jeu : soyez leur Ange tutelaire comme celui qui délivra saint Pierre; dites-leur comme à cet Apotre : *Surge velociter, sequere me*; Act. c. 12. levez-vous, pauvres désolés, on vous ouvre le triste sejour ou vous languissez: je suis l'Ange envoyé de Dieu pour venir rompre vos fers; suivez-moi. Faites des heureux, MESSIEURS : rendez le mari à une femme affligée, le pere à des enfans abandonnés, le repos à une famille oberée, l'espérance & la vie à des gens désespérés; essuyez des larmes qui coulent depuis si long-tems; remettez la sérénité sur des visages pâles & languissans.

Que le pauvre sous sa cabane entouré de ses enfans, béniſſe la main secourable qui aura briſé ses fers; qu'ils vous regardent comme des sauveurs; que leurs cris de joie percent jusqu'au Ciel, & le forcent à vous être favorable, que leur liberté recouvrée les oblige à reconnoître que Dieu a vraiment soin d'eux, & leur faſſe rétracter tous leurs murmures
Act. c. 12 passés: *Nunc scio verè quia misit Dominus Angelum suum.* Ah! je reconnois à préſent que Dieu eſt mon Pere: Car qui penſeroit à moi, ſi Dieu n'inſpiroit aux riches un peu de charité pour les pauvres? Il eſt ſi beau, MESSIEURS, de ſoulager les malheureux, & cela eſt ſi capable de flater une ame bien née, que c'eſt une bonté même à Dieu d'en avoir fait une vertu. Il veut ajoûter encore à cette ſatisfaction une gloire éternelle que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
LA FOI.

Fides tua te ſalvum fecit.

Votre Foi vous a guéri. En ſaint Luc, chap. 18.

IL nous eſt important, MESSIEURS, de ſçavoir quelle eſt la foi de l'Aveugle de Jericho, puiſque Jeſus-Chriſt veut bien attribuer au mérite de ſa foi le miracle qu'il vient de faire en ſa faveur. C'eſt un pauvre, qui devenu aveugle depuis long-tems, oſe attendre du Fils de Dieu ſa guériſon, qui étoit au-deſſus de tous les remedes naturels. Il eſt frapé des prodiges que Jeſus-Chriſt fait par tout; le bruit en eſt venu juſqu'à lui, mais un bruit aſſez incertain; autoriſé du peuple, mais combattu par les Scribes & les Phariſiens, qui étoient les principaux de la Synago-

gue. On sçait quelle est l'incrédulité de l'homme quand on lui parle de miracles : mais quand cette incrédulité est approuvée des Chefs de l'Eglise même, il semble qu'il y ait de la Religion à ne pas croire malgré ses préjugés. Notre Aveugle éclairé des lumieres du Ciel, croit avec humilité & avec soumission, & se présentant devant le Fils de Dieu, s'écrie : *Jesu*
Luc. c. 18. *Fili David miserere meî :* Jesus Fils de David ayez pitié de moi. Sa foi le rend non seulement souple & docile, mais encore généreux, & assez zélé pour vaincre les difficultés qui se rencontrent. Ceux qui marchoient à la tête de la troupe qui suivoit Jesus-Christ, lui veulent imposer silence, jusqu'à le maltraiter de paroles, pour l'obliger à se taire : *Et qui præibant,*
Ibid. *increpabant eum, ut taceret.* Mais plus on s'oppose aux mouvemens de sa foi : plus il la fait éclater ; plus le monde s'efforce de la ralentir, plus elle devient vive & agissante : *Ipse*
Ibid. *verò multò magis clamabat : Fili David miserere meî.* Voilà, MESSIEURS, quelle fut la foi de cet Aveugle, par

laquelle il mérita que le Sauveur du Monde lui rendît la vuë : *Fides tua te salvum fecit.*

Belle leçon, instruction salutaire, pour redresser les Fideles de notre siécle. Je ne sçais par quelle fatalité, non seulement les esprits forts qui se piquent de raison, manquent aujourd'hui de soumission pour la Foi ; mais ce qui est plus déplorable, bien des gens, qui semblent avoir une foi vive & agissante, & dont la vie Chrétienne édifie le monde, laissent souvent au commun des Fideles la foi humble & soumise. Ils abondent en leur propre sens, selon l'expression de l'Apôtre, & croient avoir acquis par leurs bonnes œuvres un droit de se soustraire au joug humiliant de la Foi. Comme au contraire il arrive assez souvent que ceux qui ont une foi humble & soumise, s'en tiennent là, sans aller à la Foi vive & agissante, qui fait mettre la main à l'œuvre ; contens du nom de Chrétien, ils en négligent les devoirs, & sans se soucier de conformer leurs mœurs à leur créance, ils espérent que leur docilité

& leur soumission leur tiendra lieu de tout auprès de Dieu. C'est pour vous retirer de ces deux extrémités également éloignées du Royaume de Dieu, que je vous propose aujourd'hui la foi de notre Aveugle pour modele, heureux si je puis inspirer aux premiers cette Foi humble & soumise par laquelle il crut sans écouter ni la raison ni les sens, & si je puis produire dans les seconds de cette Foi vive & agissante par laquelle il surmonta toutes les résistances qu'on lui fit. Pour exécuter un dessein si conforme à mon Evangile, & si important pour l'édification de vos ames, je tâcherai dans ce discours de faciliter aux Chrétiens la soumission de la Foi, c'est mon premier Point: & de réveiller dans les autres la langueur de la Foi, c'est mon second Point. La Foi humble & soumise, la Foi vive & agissante; ce sont, MESSIEURS, les deux Parties de mon discours, & le sujet de vos attentions. Demandons au saint Esprit les lumieres dont nous avons besoin par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Ange *Ave.*

LA

La soumission qu'exige la Foi du Chrétien, a de tout tems été combattuë par deux sortes de personnes; par les libertins, qui veulent se conduire selon les seules lumieres de la raison, sans rien déférer à l'autorité; par les Hérétiques, qui soumis en apparence à l'autoriré Divine, se réservent le droit d'examiner l'autorité même, & reprennent en quelque façon sur l'Eglise, ce qu'ils semblent accorder à l'Evangile. Or ce qui doit rendre aux uns & aux autres la soumission plus aisée, c'est qu'en premier lieu, le libertin doit considérer, que si la Foi humilie l'orgueil de sa raison en la captivant sous le joug de l'autorité, elle corrige en même tems les erreurs de la raison par l'infaillibilité de la révélation divine, & mérite par là l'empire absolu qu'elle prend sur l'esprit de l'homme. En second lieu, l'Hérétique doit considérer que si la Foi condamne la curiosité de sa raison, en lui défendant de raisonner sur les Mysteres que l'Eglise lui propose, cette même Foi, le délivre en PREMIERE PARTIE.

même tems des incertitudes, & des agitations d'esprit inséparables de la curiosité en matiere de Religion, & lui procure un repos inalterable, en la soumettant à l'autorité de l'Eglise, établie sur des preuves que la raison la plus sage, & la plus éclairée ne peut récuser. Examinons si cela ne suffit pas pour nous faciliter la soumission que l'Evangile exige de nous.

J'avouë d'abord que cette soumission aveugle blesse la délicatesse de notre orgueil par l'égalité qu'elle met entre tous les hommes, en les assujettissant indifféremment à l'obscurité de nos Mystéres. Le sçavant veut être distingué du peuple, & ne veut pas être conduit par la même route que l'ignorant; le sage ne veut pas être gouverné comme les esprits simples; les Grands ne veulent pas être confondus avec les petits. Or la Foi n'a nul égard à tout ce qui nous peut distinguer aux yeux des hommes. La Religion que je vous ai prêchée, écrivoit saint Paul aux Corinthiens, n'est pas une société politique : où l'on doive observer des

ménagemens avec les gens distingués dans le Siécle, ou par l'éclat de la grandeur, ou par la sublimité de l'esprit, ou par les lumieres de la sagesse mondaine. Les armes dont nous nous servons pour soumettre les hommes à la Foi, ne sont pas des raisonnemens selon la prudence charnelle: ce sont des armes foibles en apparence, à qui Dieu seul donne la force de renverser, de détruire, d'anéantir également le fort & le foible. *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, & omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei.* Il faut que la prudence humaine & la sagesse politique viennent briser là, *consilia destruentes*; il faut que l'éloquence des Orateurs profanes, & la science des Philosophes, qui se révoltent contre les connoissances que la Foi nous donne, soient confonduës par la Foi même; *In captivitatem redigentes omnem intellectum.* 2. Cor. c. 10. Ibid.

Ce n'est pas que la Religion Chrétienne n'ait eu de grands hommes,

& qu'elle n'ait fourni en tous les tems de rares genies, des gens consommés dans toutes les sciences divines & humaines : elle en a peut-être plus donné au Monde elle seule que toutes les autres societés ensemble : mais ce n'est point par là qu'elle les reconnoît pour ses enfans, c'est par la soumission ; & dès qu'ils en manquent tant soit peu, eussent-ils tous les trésors de la science & de la sagesse, elle les desavouë. *Considera*, dit saint Augustin, *quòd vocaris fidelis : non rationalis.* Elle a des Princes & des Conquerans qui la protegent par leur puissance & par leur valeur : mais ce n'est point par-là qu'elle les compte au nombre des siens ; & s'ils se relâchent en un seul point de cette exacte soumission qu'elle exige d'eux aussi bien que des derniers de leurs vassaux, il n'en est point de si grands, qu'elle ne soit prête à retrancher de son corps, comme un membre mort. Elle a des Vierges, qui lui font honneur par leur pureté ; des Solitaires, qui soûtiennent toute la rigueur de sa morale : mais ce n'est point préciſé-

ment ni par la chasteté, ni par la mortification qu'ils sont enfans de l'Eglise, cette marque, quoique bonne, peut être équivoque ; le caractére essentiel, c'est la soumission. Elle a de grandes Ames que Dieu conduit par des voies extraordinaires, & auſquelles il a révelé quelquefois les secrets de l'avenir : mais ce n'est point encore par-là qu'ils tiennent rang parmi les Fideles ; c'est par la soumission de leur foi ; & fussent-ils ravis avec saint Paul jusqu'au troisiéme Ciel, elle leur dit, comme à Lucifer : *Verumtamen ad infernum detraheris.* Isa. 14. La foi ne demande préciſément ni des sages, ni des grands, ni des sçavans, ni des Vierges, ni des Solitaires, ni des Prophètes; elle veut des gens soumis : *In captivitatem redigentes, &c.*

Remarquez, dit un sçavant Interprète, que la captivité dit deux choses ; un lieu obscur & ténébreux, où le captif est enfermé ; & l'impuissance d'aller où il veut : ainsi l'esprit humain se trouve, pour ainsi dire, investi de la profonde obscurité de nos Mystéres: le flambeau de la Foi qui

l'éclaire, dit saint Pierre, est assez sûr pour le conduire, mais il n'est pas assez lumineux pour dissiper ces saintes & adorables ténébres : *Lucerna lucenti in caliginoso loco.* En second lieu, il perd la liberté de raisonner, qui est l'action propre de l'esprit, appellée, dit saint Thomas, du mot du discours, *Discursus*, parce que l'esprit en raisonnant passe d'une proposition à une autre. Là c'est une puissance liée que la Foi tient captive. Il faut, dit Jesus-Christ, que vous deveniez comme des enfans, si vous voulez être sauvés, *Nisi efficamini sicut parvuli* : voici un enfant ; il a la raison, mais sans en avoir l'usage ; il est docile, il croit, il ne raisonne point. Tel doit être le Fidele ; & voilà ce qui révolte l'orgueil de l'homme ; voilà ce que Julien l'Apostat reproche aux Chrétiens, chez saint Gregoire de Nazianze : *Nostri, inquit, sunt sermones : vestra autem est infantia & rusticitas.* La raison & la politesse, disoit-il, est notre partage ; le vôtre est l'enfance, & la grossiéreté ; *Nec aliud quidquam crede, quam*

2. Pet. c. 1.

Matth. c. 18.

sapientiæ vestræ committitur; & on ne vous fait point d'autre leçon, sinon, croyez, *crede.*

Sans doute, MESSIEURS, il vous paroît dur que l'homme, qui seul entre les animaux est né raisonnable, ne se conduise pas par la seule raison: mais considérez, dit saint Ambroise, sur ces paroles de saint Paul, *Non cognovit mundus per sapientiam Deum*, que Dieu n'a réduit l'homme à la Foi, qu'après lui avoir laissé faire une funeste expérience de l'insuffisance de sa raison pour le conduire en matiere de Religion. En effet tout ce que l'Antiquité nous a laissé de découvertes, a été ou impiété dans les sages, les sçavans, les Philosophes, ou superstition dans le Peuple. 1. Cor. c. 1.

Je dis impiété dans les sages, soit que l'on compte parmi eux ceux qui ont été tout-à-fait Athées, ne reconnoissant point d'autres principes de la Nature que les élémens, ce que saint Paul appelle *Philosophiam secundùm elementa*: soit que l'on considére ceux, qui se laissant entraîner aux opinions populaires, sont Coloss. c. 2.

tombés dans l'idolâtrie. Et qu'on ne dise pas qu'ils étoient trop eclairés pour croire la pluralité des Dieux: car ils ont connu le véritable Dieu; ils devoient se mettre en devoir de redresser le peuple, au lieu de suivre ses erreurs; & il est étrange que parmi tant des gens éclairés qui se piquoient de raison, pas un ne se soit appliqué à donner des leçons pour aimer un Dieu à qui la lumiere naturelle nous ordonne de rendre les hommages du cœur aussi-bien que ceux de l'esprit. Uniquement attachés à se faire une Secte qui fît du bruit dans le Monde, & des Disciples qui leur fissent honneur, pas un d'eux a-t'il pensé à former des vrais adorateurs du Dieu qu'ils connoissoient? Ils ont au contraire attaqué sa providence, borné son pouvoir, assujetti l'excellence de sa nature à toutes les foiblesses humaines. Quel monstre qu'un Jupiter adultére, une Venus impudique, un Mercure larron, une Junon incestueuse, & chaque Dieu distingué par un vice, comme par son propre caractére! plus coupables;

dit saint Augustin, d'avoir attribué aux Dieux les imperfections des hommes, que d'avoir élevé, comme ils ont fait, par leurs Apothéoses, des hommes jusqu'aux rangs des Dieux.

Superstition dans le Peuple : est-il rien de plus déplorable que de voir l'homme, qui est le plus excellent ouvrage de la Nature, prostituer indignement ses hommages aux plus viles créatures ? il n'en est point de si basse qui ne l'ait vu fléchir les genoux devant elle : il a prodigué de l'encens, non seulement aux astres, mais aux animaux. Combien la Gréce a-t-elle érigé de Temples ? combien Rome a-t'elle adoré de Divinités ? à quels usages indignes n'a-t'elle pas étendu leurs soins ? c'est une science, comme leur reproche saint Augustin, que d'en sçavoir le nombre.

Pour la morale, quelle corruption de mœurs ! quels vices du corps, que les Philosophes même ont portés jusqu'à des excès honteux à la Nature ; ou quel orgueil insupportable dans l'esprit par le mépris, & des Puissances de la terre, & des

Dieux mêmes, dont le Sage, selon Seneque, est indépendant! une vaine montre de constance & d'insensibilité, une recherche étudiée de tout ce qui pouvoit mettre sur le pied d'homme extraordinaire. Dans la doctrine quelle incertitude, les uns doutant de tout, & les autres ne doutant de rien : les uns reconnoissant la Providence, & les autres la combattant; les uns croyant l'ame immortelle, & les autres qu'elle devoit mourir; les uns mettant la souveraine félicité dans les biens de l'esprit, & les autres dans les biens du corps. Voilà ce que nous ont laissé en matiere de Religion ces beaux génies de l'Antiquité dont nous révérons la mémoire, & qui sont encore aujourd'hui nos Maîtres dans tous les Arts.

Raison humaine où en êtes-vous réduite? osez-vous encore présumer de conduire l'homme à Dieu, après de si honteux égaremens? reconnoissez ici votre foiblesse. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de gouverner l'esprit de l'homme en ce qui regarde la Religion. Si vous éga-

lez le sage au simple, c'est pour corriger par la Foi les erreurs de l'un & de l'autre : c'est par là que vous empêchez les esprits du premier ordre de prendre l'essor, de s'évanouir dans leurs pensées, & de donner dans ce sens réprouvé où sont tombés les Sages du Paganisme ; & qu'en même tems vous élevez l'esprit du simple & de l'ignorant au-dessus des préjugés populaires.

Quant à l'Hérétique, qui veut bien se soumettre à l'autorité de la parole de Dieu, sa peine est de se soumettre à cette parole expliquée par l'Eglise : il semble sacrifier les lumieres de sa raison à la parole divine ; mais il se réserve la meilleure partie de ce sacrifice, en suivant la curiosité naturelle, en voulant creuser dans l'abysme impénétrable des Ecritures, en se faisant le juge & l'interpréte de ses oracles. Or si la Foi condamne cette curiosité dangereuse, elle nous délivre en même tems des incertitudes & des agitations continuelles, qui rendent la Foi du Chrétien flotante & in-

quiéte, lorſqu'il veut trop examiner les principes de ſa créance. Et c'eſt ici que je ne puis aſſez admirer la Providence de Jeſus-Chriſt, l'auteur & le conſommateur de notre Foi, de nous avoir fixé à ce centre d'unité qui ne ſe trouve que dans l'Egliſe Romaine, qu'il nous a donnée pour mere & pour régle. Sans cela, MESSIEURS, quelle confuſion, quelle diverſité de doctrine! Je ſçais que l'Ecriture-Sainte eſt l'Oracle qu'il faut conſulter; mais enfin cet Oracle ne parle pas; il ne s'explique pas ſur les difficultés qui peuvent naître. Je vois les paroles de l'Ecriture les plus claires, ſur leſquelles on forme des conteſtations & des diſputes: je vois de part & d'autre des raiſons qui ſemblent autoriſer le ſens que chacun y donne; les parties les plus oppoſées ſe ſervent des mêmes armes pour s'entredétruire. Je trouve de grands hommes des deux côtés: car enfin je ne veux pas diſconvenir que les Calviniſtes n'ayent eu parmi eux des gens habiles, & des eſprits éclairés; ils ſont auſſi obli-

gés d'avouer que nous en avons de notre côté.

Que fera le Fidéle pour démêler au travers de ce cahos la véritable doctrine sans laquelle il n'y a point de salut ! L'esprit particulier est un guide qu'on doit reconnoître évidemment pour trompeur, parce qu'il dicte des articles de Foi contradictoires : on ne sçait si c'est Lucifer transformé en Ange de lumiere, ou l'esprit de vérité qui parle ; souvent même cet esprit consulté ne réplique rien qui arrête les Fideles : que feront-ils donc dans ces cruelles perplexités ? Ah ! Seigneur, oserois-je le dire ? vous avez beaucoup fait pour l'Eglise votre Epouse, en lui laissant le saint Livre des Ecritures ; c'est une source de lumiere pour elle : mais après tout, si vous n'aviez encore établi un Juge pour éclaircir ce qu'elle a d'obscur, qu'auriez-vous laissé dans ce depôt sacré, qu'une occasion de schisme, de scandale, de partialité, & de libertinage de créance ? Vous auriez moins pourvu au repos, à l'union, & à la Foi de vo-

tre Eglise, que le Législateur le moins éclairé, qui ne se contente pas de donner un volume de Loix, mais qui établit des Juges légitimes pour vuider les différends qui naissent tous les jours sur le vrai sens de la Loi. Ce n'est donc qu'en nous attachant à suivre ce guide inspiré du Ciel pour conduire le troupeau de Jesus-Christ, que nous pouvons espérer de trouver un repos assuré : *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ.*

Ephes. 4. 14.

Malheur à moi si je puis calmer ma conscience hors de cette Eglise, que je vois si vénérable pour son antiquité; qui cent fois attaquée, combattuë, & presque réduite aux abois par tant d'héréſies sorties de son sein, mais toujours victorieuse de l'erreur & du tems, a pu seule survivre à toutes les Sectes : tellement une dans sa doctrine, qu'elle ne peut s'allier avec aucune société étrangere; si sainte dans ses mœurs, qu'elle seule fournit des Chrétiens assez fervens pour pratiquer à la lettre ce que l'Evangile a de plus parfait; si Catho-

lique, c'eſt-à-dire, ſi univerſelle, qu'elle ſeule eſt répanduë par tout où l'on invoque Jeſus-Chriſt; ſi zélée, qu'elle a eu ſeule la force de porter la Foi aux Nations les plus ſauvages & les plus barbares à travers ſes feux allumés, & malgré le carnage de ſes enfans; en un mot, tellement Apoſtolique, que remontant juſqu'aux tems des Apôtres, elle peut compter ſans interruption une ſuite de ſucceſſeurs, qui avec leur Juriſdiction de Paſteurs, nous ont tranſmis leur doctrine.

C'eſt ici, MES FRERES, vous que le malheur de la naiſſance avoit engagés dans l'erreur, & qui venez de rentrer dans le ſein de l'Egliſe, ou qui balancez encore à le faire; c'eſt ici que je vous prie de conſidérer, MES FRERES, que ſous une vaine apparence de reſpect pour la pure parole de Dieu, on vous a ôté toute la ſoumiſſion d'eſprit, & toute l'humilité qui fait le caractére & le mérite de la Foi, ſelon l'Evangile. Ce n'eſt pas vous ſoumettre à la parole Divine, que de vous faire

les juges & les interprétes de son légitime sens ; c'est au contraire soumettre la parole Divine à votre jugement, & la faire dépendre de vos décisions. Mais oublions les reproches : ce n'est pas pour usurper un empire orgueilleux sur votre créance, ni pour affecter de la supériorité sur vous, que nous vous pressons : loin de nous cet esprit de vaine gloire, dont saint Paul avoit tant d'horreur: *Non quia dominamur fidei vestræ.* Il y a long-tems que nous tâchons de vous raprocher de nous, en nous relâchant de tout ce qui n'est point essentiel : il nous tardoit de nous voir rejoints à nos Freres, que le lien de la patrie & celui de la Religion, nous doivent rendre si chers. *Charitas Christi urget nos*: Voilà, MES FRERES, pourquoi nous vous sollicitons ; c'est parce que nous sommes pressés nous-mêmes par un esprit de charité, qui nous fait gémir de vous voir comme arracher du sein de notre Mere commune. Ah ! gardez-vous d'imputer à vos péchés les instances qu'on vous

I. Cor. c. 1.

2. Cor. c. 5.

fait : ce sont les fruits de ces prieres ardentes, & de ces vœux tant de fois réitérés, que l'Eglise n'a point cessé d'offrir pour vous, depuis qu'elle a eu le malheur & le déplaisir de vous perdre : ce sont les effets de tant de bonnes œuvres, qu'ont pratiqué parmi vous des gens de bonne foi, & d'une vie irréprochable, à qui il ne manque que la véritable créance; c'est une occasion que Dieu a suscitée pour leur faire ouvrir les yeux.

Le Religieux Prince, dont Dieu s'est servi pour consommer ce grand ouvrage, également touché de respect pour l'Eglise, & de zéle de votre salut, après avoir mis en œuvre tout ce que vous pouviez attendre, je ne dis pas de la bonté d'un Prince, mais de la tendresse d'un Pere, a cru être obligé de laisser échaper malgré lui quelque trait de sévérité paternelle, pour vous faciliter le retour dans le sein de l'Eglise. L'esprit de Dieu, quelque doux & paisible qu'il soit, quand il a été animé par le zèle, a fait quelquefois de ces violences salutaires que l'on approuve

quand on est revenu à soi. C'est le Sauveur en personne, qui tonnant dans la nuë renversa saint Paul, & l'obligea de se faire instruire : il étoit aussi zélé pour la Synagogue, que vous l'avez été pour vos Temples. Un peu de résistance dans ces rencontres, a fait voir dans vous, comme dans cet Apôtre un fond de piété qui nous édifie, & dont nous espérons beaucoup dans la suite. Fasse le Ciel que nous ayons la consolation de vous voir à son exemple aussi ardens défenseurs de la Religion Catholique que vous avez été ses ennemis de bonne foi !

Nous avons déja la joie de voir quelques-uns des vôtres si consolés & si contens de leur retour à l'Eglise, que par une sainte émulation ils passent les nôtres mêmes. Je sçais qu'il y en a d'autres, à qui les préjugés de la naissance & de l'éducation ont laissé une plaie profonde, que le tems & la grace fermeront : je sçais ce qu'il en coûte à des enfans pour condamner la mémoire de leurs Peres. Mais remontez jus-

qu'à vos ayeux, qui nous quitterent le Siécle passé ! jusques-là vos Ancêtres soumis à la parole de l'Eglise, avoient goûté dans son sein une paix parfaite, & je ne crois pas que vous vouliez désespérer de leur salut. Le démon jaloux de l'union de l'Eglise, introduisit le Schisme & la division. Mais pourquoi rappeller le souvenir du passé ? vos peres suivirent le torrent, entraînés la plûpart par la nécessité des tems, & plus contraints par la force des armes, qui troublérent alors la France, que touchés par des motifs de Religion. Vous avez eu le malheur, MES FRERES, de sucer l'erreur avec le lait : mais vous n'avez pas été les auteurs de la séparation : il ne faut pas que vous la mainteniez. *Venite, & ascendamus ad montem Domini, & ad domum Dei Jacob.* Venez, mes Freres, allons ensemble à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob, c'est-à-dire, du Dieu de vos Ancêtres : *Docebit nos vias suas, & ambulabimus in semitis ejus.* *Isai. c. 2.* *Ibid.*

L'Eglise ne vous enseignera que ce

qu'elle enseignoit à vos peres; & ce sera sur leurs traces qu'elle vous conduira. C'est sur nos fonts sacrés qu'ils ont été régénérés en Jesus-Christ; c'est à la face de nos Autels qu'ils ont contractés les mariages dont vous êtes sortis. Quelle eût été leur douleur, s'ils eussent cru que de leur sang devoient sortir des enfans qui abandonneroient ces Autels-là mêmes, devant lesquels ils juroient de les élever dans la Foi Catholique? Mais quelle sera leur joie, de vous voir rentrer dans l'Eglise, où ils ont vécu; de vous voir encore fléchir les genoux dans ces mêmes temples, où ils ont demandé une sainte postérité; de vous voir présenter pour le repos de leurs ames le même sacrifice qu'ils ont fait offrir pour le salut de la vôtre; de vous voir à la même Table participer à ces redoutables mystéres, qui les rempliſſoient d'une frayeur si sainte, & d'une grace si abondante? Quelle joie de vous voir mourir dans la paix de l'Eglise; grace pour laquelle ils ont eux-mêmes formés tant de vœux, & qu'ils

ont regardée comme une faveur digne d'être achetée au prix de tout leur sang ? Quelle consolation en un mot, après que la mort vous aura fermé les yeux, de vous voir rejoindre leurs cendres dans la Terre-sainte, où ils ont été inhumés, & de sortir un jour de cet asile pour aller paroître devant Dieu ? Il ne suffit pas que la Foi soit humble & soumise : il faut encore qu'elle soit vive & agissante ; c'est la seconde Partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Que vous servira, MES FRERES, dit l'Apôtre saint Jacques, d'avoir la Foi, si vous ne faites de bonnes œuvres : *Quid proderit, Fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat* ? Espérez-vous que la Foi seule suffira pour vous sauver ? *Numquid poterit fides salvare eum* ? Non, MES FRERES, continuë cet Apôtre, ne vous y trompez pas ; car comme un corps sans ame est mort, aussi la Foi sans les bonnes œuvres est morte : *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita & fides sine operibus.* Cela est

Jacob. c. 2.

décisif contre ces lâches Chrétiens, qui contens d'une Foi humble & soumise, ne pensent pas à conformer leurs mœurs à leur créance par une Foi vive & agissante.

Or pour demeurer dans la comparaison de l'Apôtre saint Jacques, comme un corps mort est sans mouvement, ou du moins n'est capable que d'un mouvement emprunté, qu'il reçoit par une impression étrangére, ainsi l'on connoît que la Foi du Chrétien est morte, en ce qu'il n'a plus de mouvement pour les œuvres du Christianisme, ou que s'il lui reste encore quelque mouvement vers le bien, ce n'est plus la Foi qui en est l'ame & le principe; mais une cause étrangere, comme la gloire mondaine, la politique, ou l'intérêt. Voilà les deux marques essentielles de la Foi morte; ne faire plus les œuvres que la Foi prescrit, ou ne les faire plus par le principe de la Foi. Mais pour réveiller sur cela la langueur des Fideles, je ne veux point d'autre remède que le mal même. Oui, je voudrois seulement

qu'on fît une forte réflexion à l'indignité qu'il y a dans cette horrible contradiction de mœurs & de créance qui paroît aux yeux des hommes ; & dans cette contrarieté hypocrite d'actions & d'intentions, dont Dieu est témoin : c'est ce qui me reste à vous faire considérer.

Il y a sans doute de quoi s'étonner, MESSIEURS, que croyant des vérités aussi terribles que le sont celles qui sont l'objet de notre créance, nous vivions dans un libertinage de mœurs aussi déclaré que l'est celui de la plûpart des gens du Siécle : c'est une espèce de miracle diabolique, aussi surprenant que les miracles les plus extraordinaires, & si la corruption du monde ne nous avoit accoûtumés dès la jeunesse à cette contradiction monstrueuse, nous serions aussi frapés d'étonnement à la vuë de ce prodige, que le sont les Nations les plus infideles, lorsqu'elles apprennent pour la premiere fois les articles de notre créance, & le déréglement de nos mœurs : quelques-uns de ces Idolâtres en sont ve-

nus jusqu'à croire que la Foi étoit une chimére. Mais après tout, pour ne point outrer la vérité dans la matiere que je traite, il me paroît que ce n'est point précisément manque de Foi, qu'on vit si mal aujourd'hui. Quand on vient en détail à chercher ce grand nombre d'Infideles, qui soient assez malheureux pour avoir pris le parti de renoncer à l'Evangile, & de ne rien croire, il n'est pas si facile qu'on pense de le trouver. Faisons justice à la foiblesse humaine; contentons-nous de lui montrer qu'elle est inexcusable, sans l'accuser d'être incrédule.

Non, MES FRERES, vous n'avez point perdu la Foi : elle trouveroit peut-être parmi vous des personnes assez généreuses pour la défendre jusqu'à verser leur sang. Je veux bien tomber d'accord, & gémir avec vous de la véritable cause du déréglement que nous voyons. Cette foi si bien établie & si bien fondée, vous propose à la vérité de grands objets, capables d'imprimer la terreur, & de réveiller l'espérance; mais ces objets

sont

sont invisibles. Le Monde n'étale à vos yeux qu'une vaine montre de biens passagers; mais ces biens sont sensibles, & déterminent ainsi un cœur que son penchant naturel entraîne au plaisir des sens. La Foi ne vous soutient que par l'avenir; & le Monde vous attire par le present : la Foi ne vous montre point les trésors qu'elle vous promet, & le monde vous en montre plus qu'il ne vous en peut donner.

Ah ! MESSIEURS, si vous sçaviez vous servir de la Foi, qu'elle feroit bien-tôt évanouir tous ces phantômes de biens périssables, dont la présence vous éblouit & vous charme ! Je voudrois que vous dérobant pour un tems au Monde, & fermant la porte sur vous, selon le conseil de l'Évangile, vous vouluſſiez vous faire rendre compte à vous-même de l'état de votre Foi. *Vosmetipsos tentate, si estis in fide; ipsi vos probate.* Sondez votre cœur devant Dieu : Ai-je perdu la Foi ? je suis dans le désordre, je vis en Payen ; je le sçais, je l'avouë, mais je veux voir à quoi il faut m'en tenir. Encore une fois, 2. Cor. 13. d

n'y a-t-il plus de Religion pour moi ? cette Religion qui m'a été si chere, tandis que j'ai bien vécu, & que je lui ai laissé le soin de ma conduite, ne m'est-elle plus rien ? Ah ! pourquoi l'aurois-je perduë, Seigneur ? A Dieu ne plaise que je renonce à une Loi si vénérable par sa sagesse & par sa sainteté, si aimable par sa douceur, si solidement établie, & confirmée par tant de miracles.

Mais croire & vivre de la sorte ? être persuadé qu'il y a une éternité de peines pour les pécheurs, & de gloire pour les gens de bien ; sçavoir que je touche de près ce terme fatal qui doit décider de mon sort pour l'une ou pour l'autre ; & vivre tranquillement entre ces deux éter-
Bernard. nités ! *Hinc mihi corona, inde gehenna paratur*, disoit saint Bernard, *& inter hanc & illam nugari libet, oscitare delectat !* Quoi ? je puis entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuse aboutisse un jour, m'amuser à la bagatelle, me nourrir d'espérances chimeriques, me bâtir une fortune sur le sable mouvant, me

laisser enyvrer de l'amour de ce siécle qui m'échape à toute heure malgré moi ! *Nec trahor desiderio, nec periculo terreor, nec cupidus planè, nec pavidus.* Ibid. Quoi ! je croi que je suis à la veille, ou de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recueillir le plus grand des biens, & je puis vivre dans cette indolence stupide, sans craindre l'un, & sans désirer l'autre ! Je sçais que je suis hors de la grace de Dieu, que je puis être surpris par la mort, qu'il n'y aura plus de retour, je vois tout tomber autour de moi, mes proches & mes amis enlevés subitement, & la plûpart dans un état, où je ne voudrois pas mourir ; il n'y a que la Pénitence qui puisse me tirer d'un pas si dangereux ; & j'ose la différer : Est-ce folie, est-ce fureur ? m'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurcissement du cœur ? en serois-je réduit à la foi des démons, qui croient, convaincus par l'évidence de la vérité, & qui tremblent, obstinés qu'ils sont dans l'impénitence finale ; *Credunt & contremiscunt* : plus coupable encore & plus à plaindre qu'eux, de croire & de ne trembler pas. Jac. c. 2.

Ah! Chrétiens, qui n'avez peut-être jamais bien pensé à ce qûe vous croyez, si Dieu réveille en vous quelque étincelle de cette Foi mourante, de grace ne l'étouffez pas : laissez-la agir dans toute son étenduë ; vous en connoîtrez la force & la vertu. Souffrez qu'elle vous conduise elle-même dans ces lieux souterrains, où la Justice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais ; qu'elle vous ouvre ces portes fatales qui seront fermées pour toujours ; qu'elle vous fasse entendre ce grincement de dents, & ces gémissemens éternels que la rage & le désespoir arrachent aux damnés ; qu'elle vous fasse voir la place qui vous est marquée, si vous ne faites pénitence. Souffrez ensuite qu'elle vous ouvre le sein de la miséricorde infinie d'un Dieu, qui est encore aujourd'hui votre Sauveur, & qui peut-être sera demain votre Juge. C'est ici que j'ai besoin de votre grace, Seigneur : c'est à vous seul, qui avez notre cœur entre vos mains, d'achever la conversion de ceux que vous avez touchés. Sera-t-il dit que votre parole

autrefois si puissante, ne fera plus rien dans notre Siécle ? Frapez, Seigneur, réveillez des Ames languissantes, & ne laissez pas votre victoire imparfaite. Tel est aujourd'hui susceptible des impressions de votre esprit, qui ne le sera pas demain : vous connoissez le cœur volage des mondains : il n'y a point de tems à perdre avec eux ; ils veulent être emportés, enlevés, forcés sur l'heure. C'est maintenant, Seigneur, ou jamais. Hors de-là les sens vont reprendre leur empire, la Foi va demeurer sans effet, ce pécheur qui balance va vous échapper ; cet Auditeur docile est prêt à suivre l'attrait qui le guide ; au sortir de l'Eglise, s'il a le loisir de respirer, occupé des vains amusemens du Monde, il va éteindre ce rayon de lumiere qui vient de luire à ses yeux. Et quand, Seigneur, pourrez-vous retrouver ce cœur rebelle ? en voilà peut-être jusqu'à la mort.

Il ne suffit pas pour avoir une foi vive & agissante, de faire de bonnes œuvres, il faut encore les faire par un principe de foi, & non pas par des motifs humains, & par des raisons

temporelles. Or c'eſt à quoi les gens du monde ſont peu d'attention : ceux qui ſont réguliers dans leurs devoirs, ſe contentent de l'être, ſans ſe mettre en peine d'examiner pourquoi ils le ſont ; & comme nous avons le bonheur de vivre dans un Siécle, où le libertinage eſt contraint de ſe cacher, & où la vertu regne avec empire, rien n'eſt plus ordinaire que de voir de ces phantômes de Chrétiens que la gloire ſoutient, que les reſſorts de l'intérêt font marcher, qui ont tous les dehors de la piété & qui au fonds n'ont pas la premiere teinture du Chriſtianiſme. Ne regrettons pas les premiers ſiécles de l'Egliſe pour les vertus & les bonnes œuvres d'éclat : nous en avons peut-être autant que les Fideles de ce tems-là. Il y avoit alors un petit nombre de gens deſtinés à l'Apoſtolat ; aujourd'hui chaque Chrétien s'érige en Apôtre : les plus déréglés ont du zèle pour le ſalut d'autrui ; chacun fait gloire de paroître à la tête des bonnes œuvres : la dévotion même que le Monde a toujours perſecutée, eſt autoriſée par la

mode. A Dieu ne plaise que je blâme des dispositions si avantageuses à la piété. Mais gardez-vous aussi de croire que Dieu se contente des apparences, comme les hommes, que sous une conduite Chrétienne il approuve un cœur Payen; & qu'il confonde ce qu'on donne à l'intérêt, à la gloire, au respect humain, avec ce qu'on fait pour lui plaire. *Esse Christianum magnum est, non videri*; il n'est rien de plus grand, dit saint Jerôme, que d'être Chrétien; de l'être, dis-je, & non pas de le paroître. *Hieron.*

Ainsi sur ce principe, si je veux rentrer dans moi-même; & suivant les regles de la Foi, si j'éxamine ce qui donne le mouvement à ces vertus qui me font honneur, & que je trouve devant Dieu que la source en est empoisonnée par des vuës humaines; c'est en vain que je me flate d'avoir cette Foi vive & agissante, qui fait le vrai Juste au yeux de Dieu.

Voilà cependant sur quoi roulent presque toutes les vertus du Monde, voilà l'éducation qu'on donne à la jeunesse. Prenez garde, dit-on, on

ne fait plus rien maintenant sans vertu : le maître que vous servez est un homme d'ordre ; la maison où vous entrez est réguliere ; le parti de l'Eglise que vous prenez, veut des gens qui vivent bien : on n'avance point sans cela. Ah ! Chrétiens, c'est votre Dieu qu'il faut servir, c'est votre ame qu'il faut sauver. Vil esclave du Monde, êtes-vous né pour plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu ? Sera-t-il le seul qui sera compté pour rien ? Siécle profane ! Quoi ? les Prédicateurs seront eux-mêmes obligés de quitter ce glaive tranchant de la parole divine, pour avoir recours aux foibles armes de la raison & de la prudence charnelle ? Quand nous n'avons plus que les motifs de la Foi à vous proposer, l'enfer & l'éternité de ses peines, la gloire des bienheureux, un Dieu expirant sur une Croix pour nous : ces grandes vérités, qui ont converti l'Univers entier, sont sans force & ne font plus aucun effet. Tout ce que vous avez fait pour l'homme, Seigneur, n'est plus rien aujourd'hui : le langage de la Foi est devenu

un langage étranger pour les Chrétiens. Il faut aller chercher dans ces cœurs infideles quelque reſte de préjugés humains, pour y faire entrer l'Evangile : il faut leur inſpirer la vertu à la faveur du vice ; il faut réveiller leur ambition, leur cupidité, par la crainte du deshonneur, des pertes de biens ; il faut par des éloges continuels ſoûtenir ce phantôme du Chriſtianiſme, qui ne peut prendre de l'Evangile, que ce que le monde en approuve.

C'eſt ici que je vous rappelle encore une fois, premiers Fideles, illuſtres Fondateurs de notre Religion, dignes Peres d'une Egliſe ſi pure & ſi ſainte, exemples ſi ſouvent allégués dans ce ſiécle, & ſi peu ſuivis, que vous faiſoit-on eſpérer, lorſqu'on vous conféroit le caractére de Chrétiens par le Baptême ? Vous promettoit-on de la gloire, une grande réputation ? Vous ouvroit-on par la pratique de l'Evangile un chemin facile aux honneurs : Etoient-ce là les leçons de vertus que vous faiſoient les Apôtres ? Ah ! qui vous eût parlé

d'une autre gloire que de la gloire éternelle, d'une autre fortune que d'une heureuse immortalité, vous l'eussiez regardé comme un prévaricateur. On ne vous proposoit que les humiliations & les opprobres. On commençoit par vous dire, que si vous vouliez servir Jesus-Christ, vous deviez vous attendre à être traités comme les derniers des hommes, proscrits, exilés, foulés aux pieds. Non, MESSIEURS, ce n'étoit qu'à ce prix qu'on conféroit le caractére du Baptême à ceux qui le demandoient. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que la vivacité de leur foi dévoroit tous ces obstacles. Ceux qui étoient assez heureux pour se voir maltraités des hommes, béniſſoient le Ciel d'agréer leurs services sans les récompenser en cette vie; & ceux à qui leur vertu attiroit de l'estime & de la considération dans l'Eglise, se déroboient quelquefois au Monde, & cherchoient dans les déserts le plaisir de n'être connu que de Dieu, & de ne plaire qu'à lui seul.

Sauveur des hommes, auteur & consommateur de notre Foi, que me

reste-t-il autre chose à vous demander pour notre Siécle, que cette Foi vive & agissante, qui fait l'ame du Chrétien ? L'exercice de la Foi regne en France plus qu'en aucune Nation du Monde. Nos Freres réünis au troupeau de l'Eglise, n'ont plus qu'une même créance, le libertinage est contraint de se cacher ; la piété fleurit, le zèle des gens de bien renferme tout ; les bonnes œuvres sont en recommendation. Achevez, Seigneur, ce que vous avez comméncé : animez tout cela d'une foi vive, & d'une sincére ardeur de vous plaire : ôtez-nous cet esprit Judaïque qui s'arrête à l'extérieur de la Loi, donnez-nous cet esprit vraiment Chrétien, qui brûle du désir de vous satisfaire. C'est sur-tout en ces jours périlleux, où le Monde autorise la licence des mœurs, que nous avons besoin d'être soûtenus par la Foi. Vous avez encore, Seigneur, de ces adorateurs en esprit & en vérité, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole. Que nos Freres rentrés dans le sein de l'Eglise, ne nous reprochent point nos dérégle-

mens : s'il y a parmi nous des Chrétiens assez lâches pour se laisser entraîner en ce tems au torrent du Monde, il y en a d'assez fidelles & d'assez zélés pour lui résister. Le Dieu que nous adorons dans le Sacrement de l'Eucharistie, n'est pas abandonné de tous les siens. Sa présence adorable inspire encore assez de respect, pour attacher auprès de sa personne ceux qu'une Foi vive & agissante distingue parmi nous. On les a vus ces jours-ci participer aux saints Mystéres, assister au Service divin. Vous les connoissez, Seigneur, & il suffit à une ame vraiment Chrétienne, de vous avoir pour témoin de sa Foi & de son zèle. Fasse le Ciel, qu'animés de cette Foi, nous arrivions tous à la gloire, &c.

SERMON
SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.

Enseignez-moi, Seigneur, la route que je dois tenir, parce que j'ai élevé mon cœur vers vous. Au Pseaume 142.

C'Est la priere que faisoit le Prophète Royal, dans le doute & dans l'incertitude où il étoit du chemin qu'il devoit prendre. Cet homme selon le cœur de Dieu, qui ne craignoit rien plus que de s'écarter des voies que la Providence lui avoit marquées; qui sçavoit à quel point les hommes sont aveugles sur ce mystère impénétrable, persuadé que le seul expédient pour ne s'égarer pas, étoit de consulter le Pere des lumieres, & que c'étoit même une espéce d'engagement à Dieu de nous conduire

dans un pas si glissant, que de reclamer son secours, & de s'abandonner aveuglément aux ordres de sa Providence, se disposoit par ces paroles à faire infailliblement un choix conforme à la volonté du Seigneur. *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.* C'est cette sage conduite que vous avez observée, MA CHERE SOEUR, avant que de mettre le dernier sceau à ce dévouement entier de vous-même, qui commença dès le jour que vous entrâtes dans ce saint lieu. Votre occupation la plus importante depuis ce tems-là a été de conjurer le Ciel qu'il décidât en dernier ressort de votre destinée pour le reste de vos jours, qu'il vous fît connoître s'il agréoit le sacrifice que vous vous disposiez à lui faire; qu'il se souvînt toujours que la victime étoit entre ses mains; qu'il l'acceptât, s'il la jugeoit propre à l'Autel, & qu'il la rejettât, s'il la jugeoit indigne du Sanctuaire. Or avec une soumission si parfaite aux ordres de Dieu, n'avez-vous pas droit, si j'ose parler ain-

Ce Sermon fut prêché à une Profession Religieuse.

si, d'exiger de lui, à l'exemple de David, qu'après une exacte discussion de votre part, il supplée ce qui peut manquer à vos lumiéres, & vous rende une réponse nette & précise sur le choix que vous allez faire aujourd'hui ? *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.*

Il seroit à souhaiter, Chrétiens Auditeurs, que tous les hommes apportassent les mêmes précautions à l'affaire la plus importante qu'ils ayent dans la vie, je veux dire, au choix de l'état que la Providence leur a destiné ; & que puisque tous les états n'ont pas un tems d'épreuve & d'essai pendant lequel on puisse étudier les vuës que Dieu a sur nous, l'homme Chrétien s'embarquât moins légérement dans les états immuables, pas eux-mêmes, qu'il examinât celui qu'il embrasse sur les maximes éternelles, & qu'il pesât dans la balance du sanctuaire les raisons qu'il a de le préférer aux autres. Mais les enfans du Siécle ne pensent pas à chercher les voies de Dieu : la

fin essentielle de l'homme n'est plus la régle des moyens qu'il prend, chacun court en aveugle dans la carriére que lui ouvre sa passion ; & jamais il ne fut plus vrai de dire avec l'Ecriture, que chacun se fait un plaisir de se frayer à soi-même un chemin à l'écart, où sans examiner à quel terme il aboutit, on court sans le sçavoir, à sa perte : *Unusquisque in viâ suâ erraverunt.* *Ps. c. 47.*

Tâchons, mes chers Auditeurs, de bien comprendre aujourd'hui, qu'il n'est rien de si digne des soins de l'homme, que de s'appliquer sérieusement à faire un choix de vie conforme aux vuës que Dieu a sur lui : & bien que la plûpart de ceux qui m'entendent ayent déja pris leur parti, ils pourront connoître par la suite de ce discours en quoi leur choix a été défectueux, & le rectifier ensuite sur les principes de l'Evangile, autant que leur état le pourra permettre. Demandons les lumiéres au saint Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

Comme l'homme est l'ouvrage

d'une intelligence souverainement sage, c'est une égale nécessité pour lui, d'avoir un principe de son être & une fin à laquelle il soit destiné. Dieu qui l'a produit, ne l'a point fait sans avoir des vuës dignes de l'excellence d'un tel principe ; & s'il a donné aux êtres les plus imparfaits des fins conformes à leur nature, il a dû en marquer une aux hommes qui fût capable de satisfaire tous leurs desirs, & de remplir la vaste étenduë de leur cœur. Il est visible delà que cette fin ne peut être autre que lui-même : non-seulement parce que l'agent le plus notable & le plus parfait, ne pouvoit agir pour une fin moins élevée que celle-là ; mais encore parce qu'il ne pouvoit trouver hors de lui-même aucune fin qui pût pleinement contenter l'homme ; & lui tenir lieu de souverain bien.

Or si la raison du souverain bien, qui en vertu de son excellence ne peut être qu'un seul, a obligé Dieu de nous assigner à tous une même fin ; il n'en a pas usé de la même maniere au regard des moyens qui

nous peuvent conduire à ce terme. Il a voulu montrer aux hommes les trésors de sa sagesse & de sa puissance infinie dans la différence des états qu'il a établis ; & pour maintenir également le bon ordre dans toutes les conditions de la vie, il a préparé une égale récompense à tous les hommes, leur faisant connoître par-là qu'ils ne doivent point envisager leur état par ce qu'il a d'apparent ou de méprisable aux yeux du Monde, mais par le rapport essentiel qu'il a à la fin, en quoi seul consiste la perfection d'un moyen, quand on le considere en homme sage.

Sur ce principe, il a marqué à chacun de nous l'état dans lequel il devoit accomplir l'ouvrage de sa prédestination; mais il l'a tellement marqué, qu'il nous en a laissé le choix libre : non seulement pour nous faire entendre par cette conduite douce & aimable de sa Providence, qu'il avoit égard à la liberté de l'homme, & qu'il ne vouloit blesser en rien les droits de son libre arbitre ; mais encore pour nous laisser tout le mérite du plus

grand sacrifice que l'homme puisse faire à Dieu, en lui consacrant toute sa vie dans l'état qu'il a plu à la Providence de lui destiner.

Ces principes ainsi supposés, il est évident que l'homme ne doit point délibérer sur la fin, parce qu'elle est absolument nécessaire, à quiconque veut être heureux : mais sa délibération doit rouler sur les états différens qui partagent la vie, parce qu'ils ne lui sont pas également bons pour le conduire à la fin, & que dans l'ignorance profonde où nous sommes sur une affaire aussi importante que celle-là, nous ne sçaurions faire trop de diligence, ni trop implorer le secours du Ciel, à l'exemple de Josaphat, ce Prince si religieux: *Cùm ignoremus quid agere debeamus, hoc solùm habemus residui,, ut oculos nostros dirigamus ad te.* 1. Paral. c. 20.

En effet, tout ce qui peut rendre le succès d'une affaire douteux & incertain au jugement des hommes sages, se trouve dans le choix que nous faisons d'un état; & tout ce qui peut faire sentir vivement le mauvais succès d'une affaire, est inséparable des

fautes que nous commettons en celle-ci, pour deux raisons que je vous prie de remarquer, & qui vont faire le partage de ce discours. La premiere est, que de la maniere dont on vit aujourd'hui dans le Siécle, rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie; & que rien au contraire n'est plus difficile, que d'entrer surement dans les voies que le Seigneur nous a marquées. La seconde est, que les fautes qu'on fait en cette matiére, non seulement sont irréparables, mais encore qu'elles ont des suites très-funestes pour l'avenir. Rien de plus aisé que de faire une fausse démarche dans le choix qu'on fait, c'est le premier Point: rien qui ait des suites plus terribles, ni plus dangereuses qu'un pareil égarement, c'est la seconde Partie de ce discours, & le sujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE. Je dis que rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie; & cela pour

cinq raisons, que je vous prie d'examiner. Car ou l'homme ne fait nulle réfléxion à la fin pour laquelle il est au Monde, lorsqu'il prend quelque engagement ; ou s'il le prend en vuë de sa fin, il n'a pas une volonté pleine & entiere d'y marcher par quelque route que la Providence lui veuille marquer ; ou s'il a cette volonté pleine & entiere, il se laisse séduire dans l'exécution par des préjugés faux & déraisonnables, dont il a l'esprit prévenu ; ou s'il s'est dépouillé de tous les préjugés, il manque des qualités essentielles pour l'état qu'il veut embrasser ; ou enfin s'il en est revêtu, il n'a pas la force de résister aux obstacles que lui forment des parens & des amis. Examinons ces principes d'erreur & d'illusion, & par-là nous verrons combien il est difficile de faire un choix conforme aux ordres de Dieu, & combien il est ordinaire de s'y méprendre.

C'est un principe constant dans la morale, que quiconque agit au hazard, agit imprudemment, lors mê-

me qu'il réüssit en quelque chose, où qu'il fait un bon choix. Aussi l'homme s'abbaisse-t-il en cela au dessous de la condition des bêtes, que la nature n'a pas voulu abandonner à la conduite du hazard, & qu'elle a pourvuës d'un instinct qui en tout leur tient lieu de régle : & ce qui le distingue d'avec elles, c'est cette excellente faculté, par laquelle il connoît le rapport des moyens avec la fin qu'il se propose. Or dès-là que les hommes se privent eux-mêmes d'un secours si nécessaire, & qu'ils se laissent conduire au hazard, il est évident qu'ils s'exposent à un danger certain de se tromper ; & toute personne de bon sens conviendra, qu'il est plus probable qu'ils sont dans l'erreur, qu'il n'est croyable qu'ils soient dans la bonne voie. Car où est l'homme sage, qui se trouvant dans un chemin coupé en plusieurs sentiers, sans sçavoir quel est celui qui le peut conduire à son terme ; où est, dis-je, l'homme sage alors, qui sans balancer, sans considérer le pas qu'il va faire, sans

se faire instruire des différens lieux où ces routes aboutissent, se jette aveuglément dans la premiere qui se présente à lui, & que son caprice lui fait prendre ? S'il en usoit de la sorte, n'aurions-nous pas lieu de croire, à juger par les apparences que cet homme s'égare ? Appliquons-nous ce raisonnemens à nous-mêmes.

Tous les états de la vie sont des chemins qui nous conduisent à l'éternité; la Providence ouvre à chacun de nous sa carriere, pour y fournir sa course, & mériter le prix qu'elle nous destine : mais si nous voulons marcher surement, à l'exemple de l'Apôtre, & non pas à l'aventure, sans sçavoir où nous allons, *Sic curro non quasi in incertum*, il ne faut pas entrer temérairement dans une carriere que la Providence ne nous ouvre pas. Car bien que tous ces chemins conduisent au Ciel, chacun a le sien marqué, & il n'appartient pas à tout le monde d'arriver au terme par les voies que le Seigneur ne nous a pas prescri- Cor. c. 9

tes, comme il ne nous appartient pas de marcher dans les voies d'autrui. Telle voie, dit le Sage, nous paroît droite & unie, qui sur la fin nous conduit au précipice : *Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem* : telle au contraire nous paroît difficile & épineuse au commencement, qui dans la suite nous deviendra facile & aisée : telle est sure en elle-même, qui peut-être est périlleuse pour nous ; & telle est périlleuse pour autrui, qui nous meneroit au Ciel : telle ne nous effraye nullement par le nombre & la grandeur des difficultés qui paroissent insurmontables aux autres. En un mot, il ne faut point juger des états, par ce qu'ils sont en eux-mêmes : mais pour faire un choix sage & judicieux, il les faut considérer par le rapport qu'ils ont avec nous. Notre salut & la volonté de Dieu qui nous ordonne d'y travailler en tel état, doivent être comme les principes & les causes de notre choix en sorte que nous puissions dire avec vérité : je

Prov. 14.

prens

prens cet état plutôt qu'un autre, parce qu'après une exacte discussion je juge devant Dieu, que c'est celui que les decrets éternels de sa sagesse infinie m'ont marqué : c'est dans cette vuë que je l'embrasse, c'est pour cela que j'y veux vivre & mourir. Telles sont les vuës d'un homme qui ne veut pas se tromper. Car, si au lieu de raisonner de la sorte, il prend au hazard le premier état que le caprice, ou la passion lui suggére ? S'il délibére des moyens, sans les ajuster à sa fin : s'il s'engage dans une voie, sans sçavoir à quel terme elle aboutit, il s'expose visiblement au danger de s'égarer : & l'on peut dire, sans juger témérairement de sa conduite, que cet homme selon toutes les apparences, n'est pas dans l'état auquel Dieu l'avoit appellé.

N'est-ce pas là néanmoins ce que font la plûpart des hommes, qui marchent en aveugles, & qui reçoivent sans nulle délibération les premiers emplois que leur présente la fortune, bien loin de penser s'il est

expédier pour leur salut de prendre ces sortes d'engagemens : & n'ai-je pas raison de dire, que de la maniere dont on vit aujourd'hui dans le Siécle, il n'est rien de plus aisé que de se tromper dans le choix que l'on fait dans un état de vie ? Car est-il probable qu'en agissant de la sorte, ils ayent découvert sans le mériter par leurs soins, ce que les gens sages & vertueux après une exacte recherche, & des prieres long-tems & souvent réïtérées, s'estiment heureux d'avoir obtenu de Dieu, c'est-à-dire, une assurance morale de la condition où il les veut ?

Certes, ils ne sçauroient s'en flater sans une extrême témérité, & lorsqu'ils trouvent leur salut si difficile, s'ils vouloient faire réfléxion sur la maniere dont ils sont engagés dans leur état, peut-être avoueroient-ils qu'ils ont pris un chemin pour l'autre. Car, par exemple, est-il vrai-semblable que Dieu, qui veut sauver tous les hommes, & qui nous a fait connoître combien le salut est difficile à ceux qui sont distingués

par leur naissance ou par leurs richesses, en ait si peu appellé à la retraite, que parmi tant de gens qui fléchissent le genou devant l'idole, il se soit réservé si peu d'adorateurs en esprit & en vérité, que de tant de femmes du grand monde, il en ait si peu destiné à la solitude ? Ah ! Chrétiens, on n'y pense pas, quand on prend le hazard pour arbitre de sa profession, & après de longs & pénibles égaremens, on convient à la mort, lors qu'il n'est plus tems, qu'on s'est écarté des voies du Seigneur : *Ambulavimus vias difficiles : viam autem Domini ignoravimus.* Sap. c. 5

Un second désordre qui n'est pas moins ordinaire que le premier, & qui me donne lieu de croire que la plûpart des gens se trompent dans le choix qu'ils font d'un état de vie, c'est que lors même qu'ils envisagent leur fin, ils ne le font pas avec une volonté pleine & entiere d'y aller par quelque route que la Providence leur veuille marquer. Ainsi quoiqu'ils ayent en vuë de se sauver, ils usent toujours de réserve, & souvent ex-

ceptent la condition que la Providence leur a destiné. Car il est tout naturel que ces personnes tombent dans l'erreur. La profession qu'ils exceptent quand ils délibérent, est ordinairement celle pour laquelle ils ont plus de répugnance : or la répugnance intérieure, non-seulement n'est pas toujours une raison pour exclure les états qui nous font de la peine ; mais elle peut au contraire devenir une raison pour nous persuader que ces états sont du choix de Dieu, dont la Providence ne se régle pas sur les inclinations de l'homme, mais sur ce qu'elle juge de plus expédient pour son salut. Il est des personnes dans le monde qui ont souhaité de bonne foi que Dieu les appellât à la Religion, sans l'avoir jamais obtenu ; comme il s'en est vu d'autres, qui éloignés de ces sentimens avoient horreur de se soumettre au joug de la Religion, & que le Seigneur y a cependant si fortement appellés, qu'ils n'ont pu douter, que ce ne fût pour eux un ordre du Ciel. Si ces gens avoient pris sans réflexion

leurs premieres inclinations pour la régle de leur choix, en falloit-il davantage pour les jetter dans l'erreur & dans l'illusion ?

Nous ne lisons pas que les personnes véritablement touchées ayent usé de ces réserves à l'égard de Dieu. Quand saint Paul destiné au plus pénible & au plus terrible ministére, consulte le Seigneur sur l'état qu'il doit embrasser, il n'excepte pas le fardeau pesant de l'Apostolat : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, *Act. c. 9.* dit sans restriction ce saint homme, qui craint de s'écarter des voies de Dieu, que vous plaît-il que je fasse ? Parlez, Seigneur, dit le jeune Samuël ; car j'attens vos ordres sans aucune prévention, & dans une parfaite soumission d'esprit ; *Loquere Domine, quia audit servus tuus.* Que *1. Reg. c. 2. 3.* dois-je faire pour me sauver, disoit à Jesus-Christ, cet homme touché d'un desir efficace de son salut ? *Quid faciens vitam æternam possidebo* ? Telle doit être la disposition de ces Ames droites & fideles, qui craignent de s'opposer aux ordres de la *Luc. c. 18.*

Providence. Je ne prétens pas qu'elles doivent avoir plus de penchant pour un état de vie rude & pénible, que pour un autre : je veux un dévouëment plus parfait, & moins sujet à l'erreur. Il faut que jettant une vuë générale sur toutes les conditions, l'Ame Chrétienne se présente à Dieu comme une victime prête à lui sacrifier le reste de ses jours, de la maniere qu'il estimera la plus digne de sa grandeur ; qu'à l'exemple d'Isaac, elle soit prête d'être immolée, quand bien même le sacrifice ne devroit pas s'accomplir.

Je ne viens pas ici, mon Dieu, renverser l'ordre de votre sagesse, & par une prévarication sacrilege assujettir la volonté du Créateur au caprice de la créature. Il n'appartient pas à un esclave comme moi, de choisir la maniere dont il doit servir son Maître. C'est à vous de m'imposer les loix qu'il vous plaira ; ma destinée est entre vos mains : *in manibus tuis sortes meæ.* Je n'excepte rien parce que je ne veux rien risquer, & que mes vuës sont trop bornées pour

Psal. 30.

découvrir dans l'avenir les différens obstacles qui se présenteront à moi, si sans votre aveu je me fais l'arbitre de ma conduite.

Voilà les sentimens où doivent entrer ceux qui ne veulent pas se tromper eux-mêmes par ces réserves dangereuses, & si sujettes à l'erreur. Mais je vous demande où sont les Ames qui prennent aujourd'hui ces sentimens dans le monde, parmi les Fidéles mêmes qui pensent à se sauver? On commence, avant que d'entrer en délibération, par exclure l'état Religieux, & on stipule, pour ainsi dire, avec la Providence, pour en obtenir une condition plus douce & plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix & la liberté du célibat, avec la contrainte, les duretés & la servitude du mariage, renonce à ce nœud sacré pour le reste de ses jours, & lui donne l'exclusion sans consulter Dieu, si content de sa résolution, qu'il ne délibére pas un moment sur son choix. Celui-ci prévenu en faveur du mariage, n'examine pas s'il doit recevoir ce Sacre-

ment ; à quoi cependant il devroit d'abord penser : mais il délibere sur les biens, sur les alliances, & sur les avantages de la personne qu'il doit épouser ; & s'il en vient jusqu'à faire entrer la vertu & la probité du sujet en quelque considération, il se sçait si bon gré d'une pratique peu ordinaire, qu'il a l'esprit en repos sur la faute capitale de son choix. Celui-là plein d'une secrette ambition, qu'il ne peut satisfaire dans le Siécle ne délibere pas pour sçavoir s'il doit entrer dans l'Eglise ; mais pense quel rang il y doit tenir, à quel degrés il doit aspirer, & a l'esprit tranquille au regard du choix qu'il a fait.

Foibles & aveugles que nous sommes, espérons-nous de remuer par les intrigues secretes de notre amour propre les ressorts de la Providence à notre gré ? Est-ce Dieu que nous trompons, ou plutôt nous-mêmes ; & croyons nous faire changer les décrets éternels de sa sagesse, en les dérobant à nos yeux, en les déguisant sous ces prétextes frivoles, en les interprétant à notre sens, au lieu de

consulter l'Oracle de la vérité sans nul préjugé, & de s'y soumettre sans réserve ?

Un homme avec cela se flate de penser au Ciel ; & c'est de quoi le démon se met fort en peine : cet esprit trompeur a dequoi nous en fermer l'entrée quand il lui plaira : il s'est emparé des principales avenuës : tous les autres chemins ne nous conduiront point au salut, & ne serviront qu'à nous égarer davantage : il nous laisse ce champ libre, parce qu'il sçait que la victoire lui est assurée. Il ne se met pas en peine que Loth se retire de Sodome, parce qu'il ne va pas jusqu'au pied de la montagne, comme portoient les ordres de Dieu, mais qu'il prend de son propre choix la ville de Ségor pour le lieu de son séjour. Il n'empêche pas que le Prophète Jonas s'embarque pour aller à Tharse, quelque bien qu'il puisse faire dans cet Isle : parce qu'il sçait que les ordres de Dieu l'appellent à Ninive, pour travailler à la conversion de cette Ville. Il ne s'oppose pas au Sacrifice que fait Saül des dépouilles

qu'il a remportées sur les Amalécites ; pourvu qu'on épargne le Prince qu'on avoit ordre d'immoler. En un mot, dès qu'il voit l'homme user de réserve avec Dieu, il est presque sûr de sa proie, parce que toutes les apparences sont pour lui, & qu'il est plus que probable que l'homme qui dans l'affaire la plus importante qui le regarde, s'attache à son sens, & rejette une profession sans l'examiner, s'égare & sort de la voie de Dieu.

Mais que sert aux autres d'avoir cette maxime en général, qu'il faut prendre sa fin pour la régle de son établissement, & se fixer à celui que nous jugerons le plus propre pour nous y conduire ? Que sert cette maxime, si notre esprit d'ailleurs rempli de mille préjugés, ne l'applique pas à propos ? Car qui pourroit arracher de l'esprit de l'homme tous les principes d'erreur qui corrompent ses jugemens ? Et quand une fois il est gouverné par certaines maximes du goût des Sages du monde, quel usage peut-il faire des connoissances dont nous parlons ? Un homme qui ne voit

les objets que par un organe mal affecté, eſt-il moins en danger de ſe tromper, quelque lumiere qu'il ait d'ailleurs, que ceux qui n'ont pas ce ſecours ? Nous cherchons, diſons-nous, ce que Dieu veut, & nous voulons nous perſuader à nous-mêmes que nous y procédons de bonne foi. Peut-être même en eſt-il quelque choſe de notre part, par le peu de ſoin que nous avons d'examiner nos préjugés : mais cette fauſſe perſuaſion eſt la ſource d'une infinité d'erreurs.

Certaines Loix du Monde nous tiennent lieu de principes en matiere d'établiſſement. Il ne nous vient pas même dans l'eſprit d'en douter, & nous ne croirions pas raiſonner juſte, ſi nos réſolutions n'étoient appuyées ſur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aîné ſoutienne l'honneur de ſa Maiſon dans le Siécle : il faut que le ſecond ſe deſtine au miniſtére des Autels ; qu'un troiſiéme faſſe profeſſion d'un célibat dans un ordre militaire : qu'une fille que la nature n'a pas pourvuë avantageuſement des

qualités par où le sexe se distingue ; soit confinée dans la retraite pour le reste de ses jours, & qu'au contraire celle qui se trouve mieux partagée de ce côté-là se produise au monde, & cela par des raisons qui devroient peut-être leur faire douter, s'il ne seroit pas plus à propos que l'une prît le parti de l'autre. Un fils de famille est obligé par bien-séance de s'engager dans la robe, parce que la Charge est dans la famille depuis long-tems. Un autre engagé déja dans l'Eglise, tourne du côté des Armes par la mort de son aîné. Il se peut faire que la Providence s'accommode à tous ces évenemens ; mais quoi qu'il en soit, ce n'est point par là qu'on envisage ces états, mais parce que ce sont des coûtumes reçuës, & il est constant, que lorsqu'on entend les hommes ainsi raisonner, chacun est content, & se rend sans peine à ces raisons.

Mais vous, Seigneur, en jugez-vous de la sorte ? Reconnoissez-vous là le premier plan que vous avez tracé de la destinée des hommes ? Ont-

ils bien pénétré la profondeur de vos desseins sur l'affaire importante de leur salut ; sont-ils entrés dans le conseil de votre sagesse infinie ? Est-ce-là qu'ils ont puisé ces lumieres qui leur mettent l'esprit en repos ? Car enfin, Seigneur, voilà proprement la régle de toute vérité : c'est sur cela seul qu'ils doivent & peuvent juger s'ils se sont trompés, ou s'ils sont dans la bonne voie. C'est à vous, Chrétiens Auditeurs, à vous répondre là-dessus ce que votre conscience vous suggére. Mais je sçais bien que Jesus-Christ vous défend de juger par ces apparences & par ces dehors si plausibles, qu'il nous ordonne de renverser tous ces préjugés, & de nous attacher à la seule vérité, si nous voulons juger saintement des choses : *Nolite judicare secundùm faciem, sed justum judicium judicate.* Joan. c. 7.

Mais pour en venir là, & pour se dépouiller de tous ces préjugés de grandeur, de noblesse, d'éducation, de biens de fortune, & de talens naturels, il faudroit que chacun de nous, suivant le conseil & l'exemple

des Saints, se rappellât au moment de sa naissance ; comme faisoient ces hommes de Dieu, oubliant pour un tems la figure du Monde qui passe, & ne se réservant que cette unique connoissance, qu'il faudra sortir de la vie comme nous y sommes entrés, c'est-à-dire, dénués de toutes choses; & qu'ensuite il pensât à ce terme fatal qui nous attend ; que dans ce point de vuë il appercût du lieu de sa naissance le lit de la mort ; que là il se consultât lui-même à ce moment décisif de l'Eternité, qu'il pensât que la mort fera pour lors cette cruelle séparation qui le fait trembler aujourd'hui, qu'il s'interrogeât sur le parti qu'il voudroit avoir pris à cette heure redoutable, où il faudra venir un jour, & que se répondant à lui-même avec sincérité, il prît ensuite le parti qu'il voudroit avoir pris alors. Quand nous aurons ces grands objets devant les yeux, toutes les vaines idées du Monde, tous ces phantômes qui nous en imposent s'évanouiront ; nous ne les verrons plus que comme on voit les objets dans

une espéce d'éloignement, où ils décroissent peu à peu, se dérobent insensiblement, & viennent enfin à disparoître. Et qu'on ne me dise pas, qu'il faudroit sur ce pied là que tout le Monde entrât dans la Religion: la vérité bien entenduë n'est point contraire à la vérité. Il est certain que la Providence n'a pas destiné tous les hommes à la retraite: ainsi l'Esprit saint n'y porteroit pas ceux que Dieu s'est réservé pour le Monde. Une pareille soumission attireroit infailliblement les lumieres dont nous avons besoin pour ne nous pas égarer: & ce qu'il y auroit d'avantageux, c'est qu'on n'embrasseroit l'état séculier que par des vuës saintes, & dans l'intention d'y travailler à son salut; & que chacun pourroit dire avec cette résignation édifiante que Laban fait paroître dans le Livre de la Genese, lorsqu'il consent au mariage de sa sœur: *A Domino egressus est sermo; non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum. En Rebecca coram te est; tolle eam sicut locutus est Dominus.* Je n'ai rien à repliquer *Genes.*

aux ordres du Seigneur, & puisqu'il a parlé si visiblement, vous pouvez disposer de la destinée de Rebecca. Ainsi agiroit-on plus surement & avec moins de danger de se tromper dans l'affaire du monde où l'on doit prendre de plus grandes suretés.

On auroit même de plus grands égards aux dispositions du sujet, qui sont une des parties les plus essentielles de la vocation, & qu'on néglige aujourd'hui comme la moins importante. Négligence qui me persuade que la plûpart des hommes ne sont pas dans leur état : car c'est la derniere chose à laquelle on pense, & pourvu que l'intérêt ou l'ambition y trouve son compte, on ne voit plus d'emploi trop relevé, ni trop difficile. Où est l'homme, qui commençant ce grand édifice, où il doit demeurer pendant toute l'éternité, suppute les avances qu'il a devant soi, suivant le conseil de Jesus-Christ, examine ses forces, ses talens, ses dispositions naturelles & acquises, & juge par là s'il a de quoi conduire l'ouvrage jusqu'à sa fin ? On monte

sur les Tribunaux de la Justice, sans consulter, ni sa capacité, ni ses mœurs. En vain le Sage nous avertit de ne point aspirer à la Judicature, si l'on se sent assez de force & de fermeté pour soutenir le parti du foible opprimé par le plus fort, & pour honorer ainsi son ministere par une droiture telle que l'auroit la Loi, si elle pouvoit paroître en personne : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates, ne fortè extimescas faciem potentis, & ponas scandalum in æquitate tua.* On introduit dans l'Eglise des enfans mal nés, esclaves des passions les plus vives & les plus déréglées, insensibles à tous les mouvemens de piété, & plus mondains que ceux qui vivent dans le monde. On se jette dans le premier emploi, où l'espérance du gain nous attire, sans s'éprouver sur la probité & la bonne foi. Or est-il probable que la Providence si éclairée dans ses conseils, si circonspecte dans ses démarches, si douce & si bien faisante dans son gouvernement, je ne dis pas ait permis, car le defaut seroit l'ouvrage

Eccli. c. 7.

de la créature, mais qu'elle ait voulu de son propre mouvement, que ces personnes rempliſſent des places qu'ils ne peuvent que deshonorer par leur inſuffiſance ? Et n'ai-je pas toujours lieu de dire, que de la maniere dont on fait aujourd'hui ſon établiſſement, l'homme eſt dans un péril extrême de ſe tromper ?

Et comme ſi c'étoit peu que tous ces obſtacles, pour nous empêcher de faire un bon choix, nos parens & nos amis, qui nous doivent ſervir de guides dans un pas ſi périlleux, ſont ſouvent les premiers à nous égarer, & ce ſont quelquefois des aveugles qui conduiſent d'autres aveugles: faut-il s'étonner qu'ils les conduiſent au précipice ? Peuvent-ils nous inſpirer d'autres vuës que celles qu'ils ont eux-mêmes ; & la plûpart en ont-ils d'autres que d'humaines, que d'intéreſſées ? C'eſt ſur ce principe que nonobſtant les anathêmes que le Concile de Trente a fulminés contre ceux qui empêchent ou qui contraignent les enfans d'entrer en Religion, on en voit qui ſe prévalent de la

crainte & la révérence que la nature leur a imprimée dans l'esprit, pour les rendre dociles aux instructions salutaires de leurs parens : Ils s'en prévalent, dis-je, pour intimider de jeunes personnes, & les faire entrer malgré eux dans une carriere que la Providence ne leur ouvroit pas. *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israël; eo quod inducitis filios alienos incircumcisos corde, & incircumcisos carne, ut sint in sanctuario meo.* Ecoutez, mon Peuple, disoit autrefois le Prophète Ezéchiel de la part de Dieu ; contentez-vous des désordres que vous commettez, & du peu de régle que vous observez dans l'administration de vos familles ; ce n'en est que trop pour irriter un Dieu, qui vous souffre depuis si long-tems. Faut-il que vous portiez votre irréligion jusqu'à profaner le Sanctuaire, en y faisant entrer les enfans abandonnés aux déréglemens de leurs passions, & indignes d'un ministere si saint ? *Ezech c. 64.*

Je n'examine point ce qu'ils auront à repondre au Jugement de Dieu

sur une prévarication si impie ; je n'entre point dans les reproches éternels que leurs enfans auront à leur faire, d'avoir été la cause de leur perte, & de les avoir mis hors d'état de se sauver : je ne m'arrête point à leur mettre devant les yeux toute l'énormité d'une conduite si tyrannique à l'égard de ceux pour qui la nature ne leur avoit inspiré que de tendres sentimens ; je conclus seulement delà qu'il est extrêmement difficile de compter juste, quand on délibére d'un état de vie, & qu'il n'est rien de plus aise que de s'y tromper, & qu'ainsi on y doit apporter d'extraordinaires précautions, sur tout les suites d'un mauvais choix étant d'une conséquence si terrible pour l'avenir. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE. Ne faites rien, dit le Sage, sans une mûre délibération ; par là vous éviterez le repentir qui suit ordinairement un choix inconsidéré : *Fili, sine consilio nihil facias, & post factum non pœnitebit :* mais sur-tout ne vous embarquez pas de vous-même

Eccli. 6. 32.

dans une voie pénible & laborieuſe, pour ne vous ſuſciter point par cette conduite téméraire cette occaſion de ſcandale ; qui cauſe la perte de votre ame, *nec credas te viæ laborioſæ, ne ponas animæ tuæ ſcandalum.* Car quand une fois l'homme s'eſt engagé de ſon propre mouvement dans un état contraire aux ordres de Dieu, il n'eſt point de malheurs dans la vie qu'on ne doive attendre de ce funeſte engagement. En effet, ſoit que nous conſidérions ces infortunés, qui ſe ſont ſouſtraits aux ordres de la Providence, par rapport à leur prochain, ou que nous les regardions par rapport à eux-mêmes ; je ne vois de toutes parts que des ſuites malheureuſes de ce déplorable aveuglement. *Ibid.*

Quant à ce qui concerne le prochain, on le peut conſidérer en deux ſituations différentes, ou dans l'adminiſtration publique de l'état, ou dans l'œconomie particuliere de ſa maiſon Si nous enviſageons toute la face de l'Etat, avec les divers membres qui le compoſent, nous ne pouvons douter que la Providence qui veille

sur la conduite de chaque particulier ne s'applique avec une bonté spéciale, à remuer tous les ressorts de ces grandes Monarchies ; & qu'étant l'auteur de la subordination qui se trouve entre les hommes, & le principe dont émane l'autorité des Puissances légitimes, il n'ait destiné les uns à l'obéissance & les autres au commandement, les uns à prononcer les oracles de la Justice, & les autres à les recevoir avec soumission ; les uns à la défense de leur patrie, & les autres au ministére des Autels. Mes Freres, écrivoit saint Paul aux Romains, nous faisons tous un corps en Jesus-Christ : or comme dans le corps tous les membres sont destinés à leur usage particulier ; ainsi dans l'Eglise de Jesus-Christ tous les Fideles ont leur rang & leur emploi : *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent ; ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* Et comme ce seroit une chose monstrueuse que l'œil ou le bras quittât sa situation naturelle ;

Rom. c. 23.

& que d'un pareil renverſement il ne pourroit naître que du déſordre dans le corps : ainſi quand quelqu'un de nous quitte la place que Dieu lui avoit marquée, & s'ingére de lui-même dans un autre miniſtere, il défigure cette beauté de l'Egliſe, qui conſiſte dans un parfait arrangement de tous ſes membres, & cauſe enſuite un déſordre univerſel dans tout le corps.

C'eſt delà, diſoit ſaint Bernard, que cette Cité de Dieu, où nous demeurons, & où la paix doit regner, devient le ſéjour de l'agitation & du trouble ; que cette ſainte Sion ſe voit profanée ; & que le monde entier, qui régle par de ſaintes Loix, nous devoit donner une idée de l'ordre merveilleux & de la paix profonde, dont les bienheureux jouiſſent dans le Ciel, nous donne au contraire une image affreuſe de l'enfer, par le déſordre & la confuſion des états : *Ubi nullus ordo, ſed ſempiternus horror inhabitat.* Job. c. 10.

Celui qui devoit s'enfermer pour pleurer ſes péchés le reſte de ſes jours,

est le Juge & l'arbitre de la vie d'autrui : celui qui ignore la Loi, se mêle de l'enseigner : celui que Dieu avoit destiné à obéïr, s'est élevé par ses crimes, & a secoué le joug de la Providence : celui que Dieu vouloit produire au monde pour l'édifier & pour le confondre par la pratique des plus éminentes vertus, se condamne à la retraite par une timidité naturelle : tel que Dieu avoit destiné au Sanctuaire, se trouve engagé dans la milice séculiere, & tel que le Seigneur avoit choisi pour la défense de la patrie, s'ingere sans aveu au ministere des Autels : en un mot, chacun pensant à n'être point ce qu'il doit être, s'efforce de devenir ce que Dieu ne veut point qu'il soit. Et ce qui suit infailliblement de ce ce désordre, c'est que chacun s'étant engagé dans ces différens emplois par des vuës purement humaines, s'en acquitte aussi par des principes purement mondains, que n'étant entré, par exemple, dans un emploi pénible que par intérêt, on ne fait son devoir que quand l'intérêt

l'intérêt l'éxige ; que perſonne ne ſe tient dans l'état où il eſt, parce que ne l'ayant pas pris dans la vuë de Dieu, mais pour s'aggrandir, dès que l'ambition trouve un nouveau pas à faire, au lieu d'attendre, à l'exemple d'Aaron, que Dieu nous éleve à ce dégré d'honneur, on paſſe pardeſſus le profane & le ſacré pour y monter de ſon propre mouvement.

Nous ne voyons pas que les Eſtres naturels tombent dans ce déſordre : chacun tient conſtamment la place que l'Eternel lui a donnée. Nous ne voyons point le cours des Cieux déconcerté, les élemens ne ſortent point de la Sphére qui leur a été aſſignée : l'homme ſeul à qui Dieu a laiſſé libre le choix de ſa déſtinée, afin qu'il l'honorât ſelon ſa nature, c'eſt-à-dire, par un ſacrifice volontaire ; l'homme ſeul ſe ſouléve contre les ordres du Seigneur, & s'occupe à l'éxécution de ſes deſſeins. Et pour faire voir, dit ſaint Auguſtin, au huitiéme Livre de la Cité de Dieu,

que c'eſt cette horrible confuſion d'emplois qui eſt la ſource de tous les déſordres, donnez-moi un homme, qui ſans intérêt & ſans ambition ſe range de lui-même dans l'état que la Providence lui a marqué, & ſe faſſe un mérite & un plaſir d'en remplir tous les devoirs; y auroit-il rien de plus raiſonnable que ſa conduite ? quelle droiture dans ſes conſeils, quelle équité dans les déciſions, quelle égalité, & quelle douceur dans ſa vie ? Or un homme, ajoute ce Pere, eſt le commencement d'un Etat : ſi donc vous m'en donnez un compoſé d'hommes ſemblables à celui que je viens de vous décrire, y aura-t'il rien de mieux entendu & de mieux ordonné que cet Etat ? les Loix y fleuriront ; l'ambition en ſera bannie ; l'intérêt n'aura plus de part au gouvernement des affaires : le Monde ſe trouvera conforme aux premiéres idées de Dieu; & chacun ſe tenant dans ſon poſte, ſans aſpirer au rang d'autrui, on verroit parmi les hommes ce con-

cert & cette harmonie que nous admirons dans les Cieux. Et n'est-ce pas ce lien indissoluble, qui unissoit les Fideles dans les premiers Siécles de l'Eglise ? Pourquoi avoient-ils tous un même esprit & un même cœur : *Credentium erat cor unum & anima una* ? C'est parce que chacun content de son état ne pensoit qu'à y remplir la mesure de perfection que Dieu exigeoit de lui ; que l'Apôtre ne s'intriguoit point dans le ministére du Diacre, & que le Diacre se bornant à ses fonctions, ne s'érigeoit point en Apôtre ; que quand il falloit recevoir quelqu'un au Sacré Collége, on ne consultoit que le Saint Esprit ; que saint Barnabé exclus par les ordres du Ciel, étoit aussi content que saint Matthias, élevé au ministere de l'Apostolat ; & que chacun ne craignant rien plus que de se soustraire aux ordres de la Providence, ne donnoit point lieu à ces Promotions où le Ciel n'a point de part, & qui désolent aujourd'hui l'Eglise. Act. c. 4

Que si nous considérons l'homme

à la tête d'une famille, ou engagé dans une Communauté sans vocation pour son état, en faut-il davantage pour attirer la colere de Dieu, sur ceux qui ont le malheur de vivre avec lui ? Quelle prospérité peut-on espérer, lors qu'on a Dieu contraire à ses desseins, & de quels malheurs n'est-on pas menacé, lors qu'on a dans sa maison une personne rebelle aux ordres de la Providence ? On est surpris tous les jours de voir des hommes éclairés, habilesdans le maniement des affaires, sages dans leurs conseils, fertiles en expédiens, & pleins de bonnes qualités ; on est, dis-je, surpris de voir que non-seulement ils n'avancent point leur fortune, mais que souvent toutes leurs affaires soient en désordre ; on s'en prend à leurs ennemis, mais si on vouloit remonter jusqu'à la source de leur disgrace, on verroit qu'il y a une Providence irritée qui préside à tout cela ; qui se sert de ces ennemis comme des ministres de sa vengeance ; & qui suscite de jour

en jour de nouveaux obſtacles à leur fortune.

S'ils conſultoient là-deſſus le Prophète Royal, ils apprendroient de ce Prince inſpiré de Dieu, que quand une fois on s'eſt écarté des voies du Seigneur, & qu'on a pris ſon caprice pour guide, eût-on d'ailleurs les plus belles lumiéres du monde, on eſt capable des plus grands égaremens; la tête leur tourne comme à des gens yvres, & toute leur ſageſſe s'évanouit en fumée avec leurs projets: *Turbati ſunt, & moti ſunt ſicut ebrius, & omnis ſapientia eorum devorata eſt.* Qu'ils conſultent le Prophéte Iſaïe ſur les calamités temporelles, dont leurs maiſons ſont affligées; qu'ils demandent raiſon à la Providence d'une conduite ſi rigoureuſe à leur égard; & qu'ils écoutent la réponſe de l'Oracle: *Pro te quod vocavi & non reſpondiſtis... : & quæ nolui elegiſtis: propter hoc hæc dicit Dominus Deus: ecce ſervi mei comedent, & vos eſurietis.* N'attribuez point la ruine de vos familles, & le dé-

Pſ. 107.

Iſai. c. 65.

sordre de vos affaires à la violence de vos persécuteurs ; si vous aviez suivi mes ordres dans le choix de votre état, & que par-là vous m'eussiez engagé dans vos intérêts, tous les efforts de ceux qui vous haïssent auroient tourné à leur confusion & à votre gloire : mais parce que je vous appellois à un autre état, & que vous n'avez pas daigné écouter ma voix ; parce que la simplicité Religieuse, & la pauvreté Evangélique vous a paru digne de mépris, & que vous avez voulu malgré moi vous tracer un plan de vie plus commode & plus aisé ; que vous avez porté votre ambition & votre convoitise jusqu'à vous bâtir de vous-même une fortune opulente & honorable aux yeux des hommes, je vous punirai vous & vos enfans par le manquement des choses mêmes qui vous ont éloignés de moi. Mes serviteurs contens d'une vie frugale & reglée, ne manqueront jamais des secours nécessaires à la vie ; & vous vous verrez réduits à la mendicité, ou du moins si incommodés que vous regreterez la vie pauvre de ceux que

vous mépriſiez : *Ecce ſervi mei comedent, & vos eſurietis.*

Rien ne fait mieux voir la malediction que ces gens attirent ſur leurs familles, ou ſur leurs ſocietés, que l'exemple ſenſible que Dieu nous en a donné dans la perſonne de Jonas. Ce Prophète eut ordre de Dieu d'aller travailler à la converſion de Ninive, Ville riche, & plongée dans toutes ſortes de vices. Pour le faire avec ſuccès, il devoit prédire ſon entiére deſtruction : le parti lui parut dangereux à prendre ; il l'abandonne, & s'embarque pour aller à Tharſe. Jamais le tems & la Mer ne promirent un voyage plus heureux ; mais il s'éleve tout à coup une horrible tempête, qui met le Navire en danger. Le Pilote inſpiré jugea que la cauſe d'un ſi ſoudain changement ne pouvoit être naturelle, & que ſon vaiſſeau portoit quelque ſecret ennemi du Ciel : pour en être éclairci, on jette le ſort, il tombe ſur Jonas. On l'interroge, on le preſſe, on l'oblige à déclarer la cauſe de ce déſaſtre : il découvre ingénuëment

l'infidélité qu'il avoit commise à l'égard du Dieu qu'il adoroit : hé quoi ! repliquerent ces gens éperdus, & consternés, comment vous êtes-vous oublié jusqu'à ce point là. Falloit-il nous attirer l'indignation d'un Dieu si redoutable ? & puisque vous êtes l'auteur du mal, ne sçavez-vous point quelque victime par qui l'on puisse appaiser la colere de votre Dieu ? Il n'en est point d'autre que moi, reprit le Prophète ; n'espérez point que la tourmente cesse tant que je serai dans le vaisseau ; car je suis sûr que le Ciel ne l'a suscitée qu'à mon occasion : ainsi ne craignez pas de vous défaire de moi ; & calmez les flots, en leur abandonnant celui qui les a soulevés ; *Tollite me, & mittite in mare : scio enim ego quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos.*

Jon. c. 1.

Si nous étions entrés dans le secret des familles qui souffrent le plus, & que nous eussions démêlé la véritable cause de leurs souffrances, nous verrions sans doute qu'une infinité de gens attirent ainsi la malediction

de Dieu sur les autres, & qu'il faudroit les éloigner, si on vouloit rendre le calme & la serénité à ces familles affligées. Ils pourroient dire avec le Prophète : ôtez-moi d'ici, si vous voulez avoir la paix, *Tollite me.* Ostez d'ici ce mari impie, ou cette femme libertine, qui ont manqué de fidélité à Dieu, qui vouloit l'un ou l'autre en Religion, si vous voulez arrêter la malediction du Ciel. Ostez la robe à ce Magistrat indigne, qui sans vocation est monté sur les Tribunaux de la Justice, si vous voulez que le corps dont il est membre fasse son devoir. Retranchez de cette famille ce jeune homme engagé dans des Bénefices sans avoir été appellé de Dieu, si vous voulez qu'elle évite la colére divine inséparable de la possession injuste du bien d'Eglise. Séparez de cette Communauté ce sujet indigne, qui sans nulle vocation a pu s'insinuer jusques dans la maison du Seigneur, si vous voulez y conserver la paix & l'union, qui est l'héritage des enfans de Dieu : autrement toutes ces Societés ne subsisteront jamais

dans un état floriſſant. *Tollite me-ſcio enim quoniam propter me tempeſtas hæc grandis venit ſuper vos.*

Mais le particulier ne doit pas attendre une deſtinée plus heureuſe pour lui-même, quand il a quitté l'ordre de Dieu. On ſçait que tous les états ont leurs peines, & chacun eſt ſi éloquent ſur celles de ſa condition, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Or le comble de la douleur eſt, lorſqu'on ſouffre ſans aucune conſolation; & c'eſt l'état de ces malheureux qui ſe ſont ſouſtraits à la Providence: car à qui recourir dans leurs diſgraces? ſera-ce aux hommes, qui ſont la cauſe de leur martyre? ſera-ce aux Patrons ſur leſquels ils avoient compté? mais c'eſt de-là ſouvent que leur viennent les chagrins les plus eſſentiels: oſeront-ils tourner les yeux vers Dieu, dont ils ont abandonné le ſervice pour des maîtres ingrats & impitoyables dont ils ſe ſont eux-mêmes faits eſclaves? *Ubi ſunt dii eorum? ſurgant & opitulentur vobis:* où ſont-ils ces hommes que vous ſerviez comme des Dieux? qu'ils

faſſent un peu leur devoir, & qu'ils vous ſoulagent dans le tems de votre affliction. Il en eſt de même de ces femmes, qui malgré la Providence qui les appelle ailleurs, s'engagent dans le mariage, & ont bien-tôt lieu de s'en repentir : où allois-je chercher ce malheureux état où je me ſuis engagée mal à propos ? (c'eſt ce qu'elles ſe diſent à elles-mêmes) où eſt la douceur que je m'étois figurée ? où eſt cet homme qu'un amour aveugle m'a fait choiſir pour l'arbitre de ma deſtinée ? *Ubi ſunt dii* ? Quelles plaintes peuvent-elles faire à Dieu ? il les renvoye à ceux qui leur promettoient la paix & le repos, à ces conſeillers intéreſſés, à ces lâches flatteurs, qui les repaiſſoient de vaines eſpérances.

Voilà les cruels reproches que ſe font des conſciences infidelles à leur vocation, & qui par un juſte jugement de Dieu s'abandonnent à d'horribles inquiétudes. Elles paſſent d'un état à un autre ; elles fondent toutes ſortes de profeſſions, & ne s'attachent à aucune ; elles traînent leur chagrin

dans toutes les conditions de la vie ; & mendient par tout le repos que la seule obéissance aux ordres de Dieu pouvoit leur donner. *Justisti, Domine, & sic est, ut omnis animus inordinatus ipse sibi sit pœna* : vous l'avez ordonné, Seigneur, & il est ainsi, que tout esprit déréglé, qui sort de l'ordre de votre Providence, soit lui-même le vengeur de cette injuste prévarication.

Il n'en va pas ainsi de ceux qui se sont engagés par une vocation légitime dans les emplois les plus pénibles de la vie. Il est vrai qu'ils y trouvent leur croix à porter ; mais ils ont un grand fonds de consolation ; les austérités même des Religions les plus sévéres leur laissent toujours cette satisfaction solide, d'obéir en cela aux ordres de Dieu. C'est vous, Seigneur, qui m'avez jetté dans ces peines que je ressens : c'est vous qui m'avez engagé dans l'état Religieux ; je n'aurois jamais tant présumé de mes forces, & ce n'est pas sans avoir connu ma foiblesse que j'ai formé un projet aussi difficile que celui-là. Je sçavois, Seigneur, & je le sçavois par une

trop funeste expérience, qu'il ne m'appartenoit pas de vivre sur la terre comme les Anges vivent au Ciel ; mais vous l'avez voulu : en vain vous l'ai-je représenté, vous m'avez pressé, sollicité, rassuré ; c'est donc à vous à finir l'ouvrage que vous avez commencé. C'est vous qui m'avez imposé ce joug dont je serois accablé sans le secours de votre grace : je ne fais pas une démarche que par vos ordres : vous ne pouvez pas me reprocher que ma volonté se trouve dans les jeûnes & les autres mortifications que je pratique. *In die jejunii vestri invenietur voluntas vestra* : c'est la vôtre, Seigneur, que j'accomplis avec une parfaite soumission : ces peines sont de l'ordre de votre sagesse, elles sont marquées de votre sceau, par tout où je jette les yeux dans cette retraite, je lis vos ordres tracés par une main paternelle ; & s'il en est de sévéres pour moi, comme je vois au travers de tout cela ce que vous me gardez dans l'autre vie, & qu'il m'est sûr que c'est par-là que vous voulez que j'aille à vous, *Is. c. 58*

je me sens animé d'une incroyable ardeur de vous suivre, & je me console aisément de ce qui m'afflige ici bas.

Espérance, qui peut encore moins consoler ces enfans de ténébres, qui ont quitté la lumiére, & qui après les malheurs de cette vie sont dans un péril évident de passer aux tourmens de l'autre. Car quand une fois on a déconcerté cet ordre de la Providence, on est dans une impossibilité morale de se sauver : & la raison est, qu'on se prive d'une infinité de graces que Dieu avoit attachées à l'état qu'il nous destinoit, & que les secours même qu'il nous donne encore deviennent des graces stériles & sans effet ; parce que nous ne trouvons pas dans ces heureuses conjonctures, où la grace auroit pleinement triomphé de tous les obstacles. C'est par cette raison que Joseph vécut chaste dans la Cour de Pharaon, quelques pressantes que fussent les sollicitations d'une Princesse perduë d'honneur & de conscience ; parce que Dieu qui l'avoit mis à la Cour le préserva ; & qu'au contraire les enfans du grand Prêtre Heli souillerent le Temple,

parce que Dieu ne les avoit point appellés au miniſtere des Autels. C'eſt par-là que pluſieurs vivent comme des Anges dans la Religion où Dieu les veut, qui dans le monde où Dieu ne les veut pas, auroient vêcu comme des démons. Il eſt le maître, & c'eſt du maître qu'il faut prendre les ordres quand on veut réüſſir. N'en uſons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous; & quand ils s'émancipent juſqu'à vouloir ſe faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous pas coutume de les abandonner à leur conduite? S'il avoit voulu, diſons-nous, agir de concert avec moi, & ſuivre les vuës que j'avois ſur lui, j'aurois fait infailliblement ſa fortune, j'avois des reſſources qu'il ne ſçavoit pas, je l'aurois conduit par degrés juſqu'à tel emploi, & pour peu qu'il m'eût ſecondé, il ſe verroit maintenant bien établi: mais il a pris des liaiſons avec d'autres qu'avec moi; il s'eſt embarqué par caprice, & a tourné d'un autre côté: je ne ſuis plus garant de ſa fortune; c'eſt

à lui à se sauver comme il pourra : je lui prêterai encore quelque secours dans l'occasion ; mais qu'il n'attende pas ces efforts que je ferois en sa faveur, s'il avoit suivi mes conseils : j'aurois fait mon affaire du succès de son entreprise, & c'est maintenant la sienne.

Ah ! Chrétiens, notre fortune est entre les mains de Dieu : mais quelle fortune pour oser la confier à d'autres, qu'à cet aimable Protecteur ! qui sçait mieux que lui la route qu'il nous faut tenir pour aller au Ciel ? qui peut prendre des mesures plus justes & plus assurées ? ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien nous servir de guide, & nous conduire lui-même ? Mais si une fois nous osons nous soustraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers, ce n'est plus lui qui nous guide ; c'est nous qui marchons en aveugles : ce ne sont plus ces prédilections & ces tendresses d'une Providence spéciale, qui s'attache à nous mener par la main, qui nous redresse dès que nous nous éga-

rons, qui nous fortifie dès que nous devenons un peu foibles, qui nous console, quand les peines du voyage nous affligent, & qui ne nous abandonne point que nous ne soyions parvenus à notre terme. C'est une providence générale qui nous aide encore; ce sont des restes d'une grande bonté: mais après tout ce sont des restes foibles & languissans, capables à la vérité de nous sauver, mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveront pas.

Ce n'est plus tant la grace alors qui s'accommode à l'homme, que c'est l'homme qui doit s'accommoder à la grace: & de là viennent ces chutes terribles que nous voyons, & que nous déplorons dans ceux qui manquent à la vocation de Dieu, qui sans régle & sans ordre vont de ténébres en ténébres, d'égarement en égarement, de précipice en précipice. *Væ filii desertores*, dit Dieu par le Prophète Isaie, *ut faceretis consilium & non ex me; & ordiremini telam & non per spiritum meum.* Malheur à ces lâches déserteurs de ma *Is. c. 30.*

Providence à ces enfans audacieux qui ont osé se former un plan de vie sans prendre conseil de moi. Pourquoi cette horrible imprécation, que fait Dieu ; *Ut adderetis peccatum super peccatum.* C'est parce qu'en conséquence de ce mauvais choix ils n'ont garde de manquer d'ajoûter péché sur péché, d'entasser crime sur crime, jusqu'à ce qu'ils comblent ce trésor de colére, que j'ouvrirai au jour de mes vengeances. Vérité, dont nous voyons convenir tous ceux qui reconnoissent s'être écartés de la voie de Dieu ; & pourvu qu'un secret desespoir de leur salut ne suive pas tous leurs désordres, ils sont encore bien redevables à Dieu de les préserver d'un malheur si ordinaire à ceux qui n'ont pas voulu écouter la voie du Ciel. *Ibid.*

Quelle conclusion de ce discours sinon que ceux qui ont choisi avec autant de circonspection que vous, MA TRES-CHE'RE SOEUR, doivent être bien consolés d'être entrés si heureusement dans les voies de la Providence, qu'ils doivent s'en

tenir là, & ne penser, selon le conseil de l'Apôtre, qu'à avancer dans ce chemin de la perfection sans regarder derriére soi ; *Ad ea verò quæ* Phil. c. 3.
sunt priora extendens me ipsum : & que ceux au contraire qui croyent s'être trompés dans le choix de leur état, doivent prendre des mesures pour remédier au choix qu'ils ont fait. Car ou leur état est de soi stable & permanent, comme le Sacerdoce, le Mariage, la Religion, ou il est libre & sans engagement nécessaire, comme sont la plûpart des emplois de la vie. Si leur état est libre, & qu'après une mûre délibération, ils reconnoissent de bonne foi, en présence de Jesus-Christ, qui doit être le Juge de leurs intentions, que Dieu ne les veut pas dans cet emploi, il faut qu'ils y renoncent avec courage : car enfin cet emploi ne leur est pas plus cher que leur œil, & Jesus-Christ veut qu'on l'arrache s'il nous scandalise. Que si leur état est permanent, la volonté de Dieu est qu'ils y demeurent, & les Théologiens enseignent, que bien que

Dieu n'ait pas eu ces premiéres vuës sur eux, dès-là qu'il a permis qu'ils s'engageassent dans un état éternel de foi, il a ratifié cet engagement par une seconde volonté, & cette volonté nous est connuë par les loix de la Providence, qui ne pouvant être contraire à soi-même, & nous ayant attaché à certains états par un lien indissoluble, qu'il n'est permis à personne de rompre, a voulu par conséquent que ceux qui s'y trouveroient engagés, ne pensassent plus qu'à remplir la mesure de perfection convenable à leur état. Ainsi qu'ils y travaillent avec d'autant plus de soin, qu'ils reconnoissent que l'entreprise est difficile; que celui qui appellé de Dieu à la Religion, a secoué ce joug pour prendre celui du mariage, porte dans le Siécle avec une entiére résignation, la croix qu'il a refusé de porter dans la Maison du Seigneur; & que celui qui sans vocation a embrassé l'Etat Ecclésiastique, se souvienne de ne point profaner le lieu Saint, & de respecter le Sanctuaire pas une vie édifiante.

Mais que chacun d'eux n'oublie jamais qu'il s'eſt embarqué dans un vaiſſeau bien difficile à conduire au port, & que ce péril leur faſſe redoubler leurs ſoins; mais après tout qu'ils ne deſeſpérent pas; leur ſalut eſt encore entre leurs mains; le Dieu qu'ils ſervent ne veut point la mort du pécheur.

Il faut qu'à l'exemple d'Eſaü, qui manqua la bénédiction de ſon pere Iſaac, ils conjurent leur pere céleſte de vouloir leur donner une ſeconde bénédiction, *Non unam tantùm benedictionem habes, pater? mihi quoque obſecro ut benedicas*; mais qu'ils la demandent avec cette voix entrecoupée de ſoupirs & de ſanglots, avec ce cri qui perça le cœur d'Iſaac, *Cum ejulatu magno fleret.* Hé quoi! Seigneur, n'y a-t-il dans les tréſors de votre bonté infinie qu'une voie pour me ſauver? Ce Dieu qui me fait connoître mes égaremens, me les fait connoître ſans eſpérance de retour? puis-je penſer cela d'un pere plein de miſericorde? Conſultez, mon Dieu, votre cœur ſans

Gen. 37.

Ibid.

avoir égard à mon infidélité, vous y trouverez encore quelque ressource pour moi, & s'il faut à cette bonté si bienfaisante le sujet le plus miserable pour la faire éclater avec plus de gloire, & pour en faire voir toute l'étenduë, où pouvez-vous trouver un sujet plus malheureux que moi, qui me suis éloigné de vous, & qui ne sçais par où rentrer dans vos voies ? Si la douleur même du passé peut mériter quelque chose auprès de vous, vous sçavez ce qui se passe dans le secret de mon cœur, & vous m'êtes témoin que si j'étois au commencement de la carriére, j'observerois à l'œil les ordres de votre Providence. Mais redressez-moi, Seigneur, éprouvez mon obéissance sur le reste, & me conduisez à la gloire, &c.

SERMON
SUR
SAINT LOUIS,
ROI DE FRANCE.

Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis & gloria honoris.

Il faut lui mettre sur la tête une Couronne d'or, qui porte le sceau de sa sainteté, & les marques de sa dignité Royale. Au Chap. 45. de l'Ecclésiastique.

Si le saint Roi dont j'entreprens de vous faire aujourd'hui l'éloge, ne s'étoit rendu recommendable que par une grande puissance, une sagesse consommée, & une valeur héroïque ; sa mémoire, quoique vénérable à la postérité, ne seroit pas consacrée dans l'Eglise par une Fête solemnelle, & son nom tout célebre

qu'il est dans l'Histoire, n'auroit pas trouvé place au Livre des Saints. Si d'autre part ce saint Roi n'avoit été illustré que par ses vertus Chrétiennes, son nom, quoique révéré dans l'Eglise, auroit peut-être été obscur dans l'Histoire, & la posterité toujours équitable dans le jugement qu'elle fait desPrinces après leur mort, parce qu'elle est toujours desintereſſée, se seroit contentée de le mettre au nombre des Saints, sans lui donner place parmi les grands Princes, qui se sont distingués dans le gouvernement de la Monarchie. Mais comme il est également grand par ses vertus Chrétiennes, & par ses qualités Royales, souffrez que je demande pour lui cette Couronne d'or qui porte le sceau de sa saintеté & les marques de sa dignité; *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, & gloria honoris.* Et c'est dans cet état que je vous propose aujourd'hui ce saint Roi, comme un modéle capable de confondre le Siécle sur deux erreurs considérables qu'on se fait en matiere de saintеté.

On

On se dispense d'ordinaire de travailler à sa sanctification par deux raisons ; dont la premiere est, que l'état où l'on se trouve, engage trop dans le monde, & expose le salut à des dangers, dont il est moralement impossible de se préserver : & la seconde est, que ce même état où l'on se trouve né, éxige de vous pour réüssir dans le Monde des qualités qui sont incompatibles avec les maximes de l'Evangile. Deux erreurs dont l'exemple de saint Louis vous doit détromper. Car en premier lieu, il s'est sanctifié dans la dignité souveraine malgré les périls où l'exposoit l'état du Monde le plus dangereux : premiere preuve contre vous qui alleguez pour excuse les dangers de votre condition. En second lieu, il a trouvé le secret d'allier les qualités d'un grand Prince aux vertus d'un parfait Chrétien, réponse à ceux qui craignent que la sainteté leur ôte les qualités nécessaires pour réüssir dans le Siécle. Saint Louis a fait des dangers de son état les moyens de sa sanctifi-

cation ; saint Louis a joint à sa sanctification les qualités nécessaires pour réussir dans son état. En un mot, il a été un grand Saint, & un grand Roi ; ce sont les deux Parties de ce discours, dont je prétens faire une instruction autant qu'un éloge. Demandons les lumiéres au saint Esprit par l'entremise de Marie, *Ave.*

PREMIERE PARTIE

C'EST un abus, MESSIEURS, de croire que les Saints n'ayent pas trouvé dans leur état les dangers que vous avez dans le vôtre. Toute la différence qu'il y a entre vous & eux, c'est qu'ils ont fait de ces dangers qui vous perdent, les moyens de leur sanctification.

On a toujours regardé dans le Monde comme un des plus grands obstacles du salut, la multitude des affaires temporelles, qui dissipent l'esprit. On n'a pas le loisir, dit-on, de penser à Dieu ; on a trop d'affaires sur les bras ; on est accablé ; on en a de toutes les espéces. Il en est que le devoir vous attire ; il faut

satisfaire aux obligations d'une Charge, qui demande votre application toute entiere. On en a que l'ambition vous suscite ; elle vous remplit la tête de desseins de fortune & d'élévation. On en a de domestiques, où vous engagent des parens, & des alliés ennemis de votre repos. On en a d'étrangéres, que vous font des gens avides d'un bien qu'il faut défendre ou recueillir. On en a de pénibles, qui vous consument de travaux. On en a de chagrinantes, qui vous dévorent d'ennuis. On en a d'essentielles, qui épuisent toute votre attention. On en a d'infinies pour la longueur, dont la durée vous fatigue & vous désespére. Tandis que l'on est occupé de la sorte, il est impossible, dit-on, de songer à son salut : on attend le calme & la tranquillité, pour y travailler sérieusement ; on y pensera tout de bon, quand on aura fini certaines affaires qu'on a en tête. Ainsi passe-t-on la vie à se tromper : une affaire en fait naître une autre, chaque jour fournit de nouveaux incidens ; plus on

avance, plus on s'engage dans ce labyrinthe : & si quelquefois on pense respirer un moment pour le donner à des devoirs de Chrétien, le cœur agité depuis long-tems, & remué par tous ces objets profanes, conserve l'impression qu'il a reçuë; il se voit comme rentraîné malgré lui dans l'abysme dont il veut sortir; il retrouve ses occupations jusqu'au pied des Autels; il en suit la pensée; il en traite avec Dieu plus que de celle de son salut; & après s'être livré pendant tout le cours de sa vie, à l'Etat, au Barreau, à sa famille, il se refuse impitoyablement à lui-même, comme saint Bernard le reprochoit à un grand Pape, *Soli te negas tibi.* Voilà le danger à quoi vous expose la multitude des affaires. Mais apprenez de saint Louis chargé d'un Royaume entier, à faire de votre emploi le moyen le plus efficace de votre sanctification.

Elevé sur le premier Trône du Monde, dans un tems où la foiblesse de son âge, & la Regence

d'une Princeſſe étrangere donnérent lieu à l'ambition des Grands d'exciter dans la France ces troubles funeſtes auſquels la minorité des Princes eſt expoſée ; loin d'oublier Dieu dans une conjoncture où il ſemble qu'on n'ait droit de ne penſer qu'à ſoi-même, il apprit pendant cet orage à implorer la protection du Roi des Rois. Il n'attendit pas à ſervir Dieu qu'il vit la fin des affaires fâcheuſes qu'il avoit ſur les bras ; mais il ſe fit de ſes affaires même une raiſon plus forte & une obligation plus preſſante de remplir ſes devoirs de Religion. Il comprit bien qu'il ne pouvoit être ſoutenu ſur le Trône, que par la main qui l'y avoit élevé. C'eſt pourquoi il s'appliqua dès-lors ces paroles du ſaint Roi David, par où commence la Meſſe du premier Dimanche de l'Avent, jour auquel il fut couronné : *Ad te, Domine, levavi animam meam* ; Seigneur, j'ai élevé mon cœur à vous, paroles qu'il prit pour ſa deviſe, & pour la regle de ſes actions. *Pſ.* 24.

De-là quelque abandonné qu'il se vît des Princes de son sang, & des principaux Seigneurs de sa Cour, il n'étoit pas tellement occupé à les faire rentrer dans ses intérêts, qu'il ne pensât à y engager Dieu le premier. Il sentoit le besoin extrême qu'il avoit de son assistance. Falloit-il dissiper une conjuration formée contre lui ? il se souvenoit alors que les vuës de la prudence humaine sont bien bornées ; que quelques mesures que prennent les Princes les plus sages, ils se trompent fort, quand ils ne comptent que sur leurs précautions qu'il faut avoir recours à une intelligence supérieure, qui tourne les esprits & les cœurs comme il lui plaît. Falloit-il donner des ordres pour une bataille ? la connoissance qu'il avoit du métier de la guerre, & du parti qu'il faut prendre pour déconcerter les desseins les mieux conduits, pour jetter la terreur parmi les ennemis, pour y mettre le désordre & la confusion, le faisoit souvenir d'avoir recours au Dieu

des Armées ; on l'entendoit jusques dans la chaleur de la mêlée, invoquer son saint Nom. Avoit-il sur les bras les affaires de la Religion ? c'étoit un avis pour lui de redoubler la vivacité de sa foi, pour donner exemple aux Albigeois de la soumission aveugle qu'il exigeoit d'eux en faveur de l'Eglise ; ou plutôt que l'Eglise exigeoit elle-même & c'est dans cet esprit qu'il refusa de voir un miracle de Jesus-Christ qui parut dans la sainte Hostie ; craignant d'ôter à l'autorité Divine, ce qu'il accorderoit au témoignage de ses sens : Trouvoit-il des obstacles à l'extirpation de l'Hérésie : c'étoit une leçon pour lui de reconnoissance envers Dieu, qui l'avoit fait naître dans le sein de l'Eglise Catholique, & il apprenoit de-là à préférer le lieu de Poissy où il avoit reçu le saint Baptême, à celui où il avoit reçu la Couronne. Eprouvoit-il un peu de dissipation d'esprit dans l'embarras des affaires : il sentoit le besoin qu'il y a de se recueillir ; il avoit chaque jour ses heures

privilégiées, où il chantoit les louanges du Seigneur, pouvant dire aussi-bien que le saint Roi David : *Septies in die laudem dixi tibi.* Ps. 118. Lui restoit-il quelque doute sur les affaires qu'il avoit terminées ; ce qui arrivoit plutôt par la délicatesse de sa conscience que par sa faute ? il avoit incessamment recours au Sacrement de Pénitence. Ses affaires tournoient-elles heureusement ? c'étoit pour lui un motif de rendre des actions de graces au Ciel, qui réveilloit sa ferveur & son amour. En avoit-il de fâcheuses & de mauvaises ? Il les regardoit comme un châtiment de la main de Dieu, qui le visitoit ; c'étoit une occasion pour lui de redoubler ses prieres, & de s'unir davantage à Dieu. On le voyoit alors ordonner des Processions publiques, où il ne dédaignoit pas d'assister en personne, la tête nuë & les pieds nuds à l'exemple de David, pour s'humilier devant le Seigneur. Enfin de quelque nature & de quelque qualité que fussent les affaires qui lui survenoient, il y trouvoit

toujours une voie pour aller à Dieu, & plus les difficultés croissoient, plus il y avoit de raisons pour élever son cœur à lui : tant il est vrai que ce n'est pas la multitude des affaires qui vous empêche de vous sanctifier ; mais la mauvaise disposition de votre cœur, qui ne préfére pas comme saint Louis, la grande affaire du salut à toutes les autres, & qui dans le calme le plus profond n'y penseroit pas plus que dans l'embarras & dans le tumulte.

Si la multitude des affaires dissipe l'esprit, le commerce de la Cour & du grand Monde corrompt le cœur: autre danger qu'on trouve dans sa condition. Car enfin se dispenser de voir le monde, c'est ce qui ne se peut pas : on y est engagé par la naissance, par les charges, par les emplois, par des raisons de bienséance, de fortune, & même quelquefois de piété : d'ailleurs, le voir sans que les mœurs en souffrent, c'est une affaire bien délicate. On le peut, si vous voulez, quelquefois; mais le peut-on toujours ? On le peut avec

contre les voluptés défenduës ; il mortifioit ſes ſens par les choſes les plus contraires à la nature, lavant les pieds des pauvres, & panſant de ſa propre main juſqu'aux ulceres des lépreux.

C'eſt avec ces diſpoſitions que ſaint Louis entroit dans le commerce du monde, paroiſſant aux fêtes publiques avec tout l'agrément que lui donnoit un air grand, noble, & plein de majeſté ; tandis qu'aux yeux de Dieu il paroiſſoit dans un état bien différent. Oſerai-je le dire, & le pourrai-je ſans bleſſer la délicateſſe de notre ſiécle ? mais n'eſt-ce point auſſi la flater & l'autoriſer, que de ſupprimer un ſi bel exemple dans la perſonne d'un Roi ? Oui, MESSIEURS, tandis qu'il paroiſſoit aux yeux du monde revêtu de la pourpre Royale, il a paru ſouvent aux yeux de Dieu revêtu d'un rude cilice, combattant pour Dieu ſous la livrée du monde, pour uſer des termes de ſaint Jerôme : *Sub alterius habitu alteri militabat.*

Jerem.

Je ne m'étonne plus après cela qu'avec ces armes, il ait vaincu ce fort armé qui triomphe des plus braves; qu'il ait cultivé la vertu la plus austére, dans un lieu qui semble n'être destiné que pour les plaisirs; que malgré le feu de la jeunesse, & le torrens de l'exemple, il ne lui soit jamais échapé de ses foiblesses, dont les vertus les plus établies, & les réputations les plus saines ne sont pas toujours exemptes à la Cour; qu'il ne se soit point relâché dans la licence d'une armée victorieuse, qui après la prise de Damiette se laissa amollir par l'oisiveté & par le luxe que la beauté du climat lui inspira; que ce Prince insensible aux amorces de la volupté, ait gémi devant Dieu de voir des Cavaliers croisés pour Jesus-Christ, après avoir traversé les mers pour sa gloire, sacrifier tant de saints exploits à une passion honteuse; en un mot, qu'il n'ait jamais commis une offense que ses Confesseurs pussent juger mortelle: je ne suis point, dis je, surpris d'une vertu qui vous paroît un miracle, & j'ose

garantir l'intégrité de vos mœurs au milieu des débordemens du siécle, quand vous serez parmi les délices avec les mêmes précautions que saint Louis y étoit.

L'usage des richesses est encore un écueil bien dangereux, en ce qu'on ne régle plus sa dépense sur son bien, mais sur sa naissance, ou sur le rang qu'on a dans le monde. D'où naissent deux grandes sources de péchés, dont la premiere est l'injustice : on se met hors d'état de satisfaire ses créanciers, de payer l'artisan, le domestique : cette impuissance volontaire ne nous justifie point devant Dieu ; l'Evangile veut qu'on mesure sa dépense sur ce qu'on a, & non pas sur ce qu'on est. La seconde est, qu'on renverse le précepte de l'aumône, puisqu'avec des revenus immenses, loin d'avoir du superflu, on n'a jamais de quoi fournir à son luxe, & qu'en se réduisant soi même à une pauvreté criminelle par le faste, par le jeu, & peut-être par la débauche ; ou en thésaurisant pour avoir de quoi s'élever à des Charges

plus considérables, on croit ne devoir plus rien aux membres de Jesus-Christ.

Voilà le danger : renoncez, comme saint Louis, à cette fausse maxime du siécle, qui fait consister la grandeur dans la vanité & dans la dépense ; & vous deviendrez, comme ce Prince, reservé jusqu'au scrupule à retenir tout ce qui a l'apparence du bien d'autrui, & liberal à repandre le vôtre en aumônes. Quelque juste que soit le droit des Princes, il s'appliquoit beaucoup moins à l'étendre, qu'à le borner. Il a souvent établi des Juges pour leur remettre ses intérêts entre ses mains ; & de peur d'affoiblir par sa présence la liberté des suffrages, il commençoit d'ordinaire par ouvrir lui-même dans son Conseil un avis contraire à sa propre cause. On ne lui faisoit jamais mieux sa cour que lorsqu'on le déclaroit contre lui pour la justice, en faveur de son peuple, ou du moindre de ses sujets. Il a même quelquefois soutenu seul contre tout son Conseil la cause de ses parties

comme il arriva dans l'affaire du Comte Renaut de Troyes, qui demandoit sur lui la Comté de Dammartin. Les Titres qu'il produisoit étoient en très-mauvais ordre, le sceau brisé, les paroles essentielles à l'affaire, ou effacées, ou déchirées: tout le Conseil opina contre ces Titres. Saint Louis fut le seul, qui dans les restes du débris, respecta jusqu'aux moindres vestiges de la Justice, laquelle ne lui étoit pas favorable. Ceci regardoit un particulier: voyons-le en des affaires publiques.

Les Evêques de son Royaume assemblés lui proposerent pour fournir aux aumônes, & aux fondations qu'il faisoit, de confisquer les biens des personnes excommuniées. C'étoit un argent qu'on devoit mettre en bonnes œuvres: qu'y avoit-il de plus capable de tenter un Prince aussi charitable que saint Louis? C'étoient des personnes flétries par les censures de l'Eglise, qu'on punissoit par cette confiscation: quoi de plus engageant pour un Prince qui respectoit les foudres de l'Eglise: C'é-

toient les Prélats de son Royaume, qui faisoient l'ouverture de cet avis: quoi de plus capable de lever le scrupule de conscience, qu'il pouvoit avoir en matiére d'usurpation? Cependant, ni la charité qu'il avoit pour les pauvres, ni le respect qu'il avoit pour les anathémes de l'Eglise, ni sa déférence pour les Evêques, ne l'emportérent point sur son équité naturelle. Il crut qu'il falloit laisser aux excommuniés le loisir & la liberté de se justifier, & ne pas donner lieu aux gens d'Eglise d'abuser de l'autorité qu'ils avoient en main. Il allégua l'exemple du Duc de Bretagne, qui excommunié sous un Pape, se releva de son excommunication sous un autre. En un mot, il ne crut point que ce fût une bonne œuvre de dépouiller des affligés, pour en revêtir d'autres.

Sa bonté le faisoit aller au devant de tout ce qui pouvoit fouler ses sujets. Il ordonna que par tout où passeroit la Cour, un Prélat suivît de quelques journées, accompagné d'un Officier, pour informer du désordre

& du dégât qu'on auroit fait ; & loin d'attendre qu'on demandât justice, & qu'on mangeât son bien en la poursuivant, on se trouvoit payé avant que d'avoir eu le loisir de se plaindre. Il fit plus, MESSIEURS : persuadé que ceux qui ne connoissent point de Juge au dessus d'eux dans ce monde, doivent être plus sévéres envers eux-mêmes, il fit publier par tout le Royaume, que quiconque se trouveroit lezé dans ses droits, par lui ou par ses Officiers, eût à porter ses plaintes, & qu'il en feroit justice. Mais dans quel tems, Chrétiens, pensez-vous qu'il fit une ordonnance si difficile à exécuter ? ce fut à la premiére croisade, lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte : dans un tems où de grands préparatifs de guerre, loin de donner lieu à des diminutions, l'obligeoient à des dépenses extraordinaires. Mais quel fond croyez-vous qu'il destina à l'exécution de cette ordonnance ? son propre domaine, dont il aliena une partie ; ayant pour maxime que le plus digne héritage d'un Prince est la justice & le cœur de ses sujets.

Mais ce Prince si peu soigneux de recueillir, étoit libéral à répandre : ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. Toute la France est remplie de ses Fondations. Il n'avoit point de ces prédilections, ni de ces caprices qui bornent tellement le zèle à certaines personnes qu'ils vous endurcissent à l'égard des autres. Quelle espéce de pauvres a échappé à sa charité ? les lépreux, les aveugles, les orphelins, les malades ordinaires, les filles régulières, les femmes de mauvaise vie, ont trouvé en lui un pere universel, qui leur a assigné à chacun leur asyle, si bien fondé qu'il subsiste encore aujourd'hui. Ceux qu'une pauvreté volontaire a dépouillés de tout pour suivre Jesus-Christ en Religion, lui paroissoient d'autant plus dignes de ses largesses, que leur nécessité étoit un pur effet de leur dévotion. Les Ordres de saint François & de saint Dominique, qui lui étoient également chers, ont eu également part à ses charités ; il leur a fondé des Maisons en divers endroits du Royaume. Quoique ses au-

mônes réglées montassent à des sommes excessives, il avoit toujours des fonds de réserve pour des aumônes extraordinaires : & comme on lui représentoit qu'il épuisoit son épargne, il répondit que c'étoit le seul article en quoi il aimoit la dépense : & que son plus grand plaisir étant de faire l'aumône, il ne pouvoit mieux placer l'argent qu'on destinoit à ses plaisirs.

L'usage de l'autorité qu'on a dans le monde n'expose point le salut à de moindres dangers, que l'usage des richesses. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges, que pour avoir un rang considérable parmi les hommes, ou pour maintenir les intérêts de sa famille, on n'use de son pouvoir que par rapport à soi-même. De-là vient que les injures commises envers Dieu sont les moins vengées, & que celles qu'on fait aux hommes se jugent avec si peu de justice & d'équité. Ce n'est pas qu'il soit si ordinaire de voir des gens constitués en dignité donner dans des injustices visibles & grossieres : mais la considération d'un parent, d'un

ami, d'une femme, d'un homme puissant dans le Monde, dont on craint de s'attirer l'indignation, & quelquefois d'un homme de bien dont on se laisse prévenir, donne aux affaires une face toute différente : il n'en est point de mauvaise qui n'ait quelque bon endroit ; & c'est par-là que celui qui favorise, se persuade le premier que c'est la pure justice qu'il rend.

Saint Louis élevé sur le Trône se regarda entre Dieu & son Peuple comme un protecteur également obligé à maintenir la gloire de l'un par la Religion, & le repos de l'autre par la Justice. Dès qu'il eut affermi l'autorité Royale, il ne pensa plus qu'à remplir ces deux devoirs. Les Juifs, les ennemis les plus opiniâtres du nom Chrétien, se maintenoient en France par leur commerce & par leurs grands biens : Saint Louis les bannit de ses Etats. Les Albigeois ébranlés sous le regne de son pere, tenoient encore sous la protection de Raimond, Comte de Toulouse : saint Louis employa si heureusement la

force & la douceur tout ensemble, qu'il acheva de les abbatre. Le blasphême tout odieux qu'il est, regnoit également en France parmi les grands & les petits : il extermina ce monstre par des peines très - sévéres : heureux, disoit ce Prince, d'avoir moi -même la langue & les lévres flétries d'un fer chaud, si je pouvois à ce prix bannir ce vice de mon Royaume. La vertu étoit mépriſée, comme elle est presque toujours, sur-tout à la Cour; la piété sans dignités & sans charges n'osoit presque paroître : saint Louis la tira de l'obscurité, & la remit en honneur ; c'étoit un titre pour avoir part à ses bonnes graces, dit l'Historien de sa vie, que celui d'être homme de bien. Tout ce qu'il y avoit de gens célébres de son tems par une doctrine saine & par une vertu exemplaire, saint Thomas, saint Bonaventure, Robert Sorbon, & les autres grands hommes de son Siécle avoient accès auprès de lui : il leur faisoit l'honneur de les appeller à sa table, & leur donnoit en toutes rencontres des marques de sa bien-veil-

lance. Tel qui vivoit obscur & inconnu, sans naissance, sans bien, sans faveur, s'est vu déterré tout à coup par le soin que le saint Roi avoit de démêler le mérite, & s'est trouvé sans y penser, élevé aux premieres charges dans la robbe, dans l'Eglise & dans l'épée. Conduite utile à l'État, qui ne manquera jamais d'avoir de bons Sujets, tandis qu'on aura soin de récompenser la vertu.

Mais de quel regne parlons-nous, MESSIEURS, & par quel miracle me retrouvai je au tems de saint Louis? Quand je vous ai représenté un Roi pieux envers Dieu, équitable envers ses Peuples, faisant servir l'autorité Royale à la Religion & à la Justice, également jaloux de la gloire de Dieu & du repos de ses Sujets; qui traversé pendant une minorité a vu croître avec les années son autorité, & semble ne l'avoir portée au point de grandeur où nous les voyons que pour être en état de satisfaire son zèle à l'égard de Dieu par le rétablissement de la vraie Religion en France, & son amour à

l'égard de ses Peuples par la réformation de la Justice, n'avez-vous pas reconnu le sang de saint Louis sur le Trône ? N'est-ce pas son esprit qui regne encore aujourd'hui ? Ne vous semble-t-il pas revivre dans la personne de son petit Fils ? Et par quelle heureuse révolution voyons-nous ces deux regnes tellement confondus par leur ressemblance qu'on peut douter si c'est le Fils qui regne, ou le Pere ?

Au reste, MESSIEURS, le zèle de saint Louis n'étoit pas borné par les limites de son Royaume ; il a étendu ses vuës jusqu'aux nations les plus barbares, & aux Isles les plus reculées. Le Vieil de la Montagne si odieux dans l'histoire par ses assassinats, a reçu pour récompense de celui qu'il tenta sur la personne de saint Louis, des Ouvriers Evangéliques envoyés de sa part, pour lui prêcher une Loi qui apprenoit à les pardonner. Il en envoya jusqu'à l'Empereur des Tartares avec des présens magnifiques, où étoient répréſentés les principaux myſtéres de

de notre foi. Allez, dit-il un jour à l'Ambaſſadeur de Tunis, au ſortir d'un baptême où il venoit d'aſſiſter, allez dire à votre Maître, que je donnerois volontiers ma vie pour le voir Chrétien, lui & ſon Peuple.

Il avoit une égale ardeur pour la Juſtice : non-ſeulement il la rendoit par lui-même, mais il employa toute ſon autorité pour bannir l'injuſtice de ſon Royaume : il tâcha d'extirper juſqu'à la racine du mal. A quoi n'a-t-il pas pourvu par l'Edit qu'il fit publier au retour de la Terre-Sainte, pour régler les gens de Juſtice ? La vénalité des charges expoſoit les Peuples à l'ignorance & au peu d'intégrité des Juges, que l'argent & la faveur élevoient au-deſſus de leurs têtes ; il ordonna que les charges ne fuſſent plus vénales. La multitude des Officiers empêchoit que la Juſtice ne fût renduë par des compétences de Juriſdiction, & par les alliances qu'on avoit toujours avec quelqu'un des Juges : il voulut que dans Paris la Juſtice fût renduë par un ſeul homme, que ſa haute réputation

pour la probité, & pour la capacité lui fit mettre à la tête des affaires. Les Juges achetoient proche des villes où ils étoient en charge, de grands domaines, & se rendoient si puissans par l'union de leurs charges & de leurs biens, qu'ils devenoient des tyrans formidables dans le pays : Saint Louis les déclara incapables de faire nul acquêt dans le lieu de leur Juriſdiction. Ils se laissoient corrompre par préſens : on leur fit défense d'en recevoir, sous peine d'être cassés & dépoſés de leur office. Ceux qui avoient administré les Finances ou la Justice dans une Province d'une maniere indigne de leur caractere, en étoient quitte pour vendre leurs charges & disparoître : il ordonna que du jour qu'ils sortiroient de charge, ils demeurassent quarante jours sur les lieux pour rendre compte de leur malverſation ; & il tint si bien la main à l'exécution de ces Ordonnances, que dans l'espace d'un an, le Royaume de France, au rapport de Joinville, changea entiérement de face.

Mais ce Prince si soigneux de se préserver des dangers de son état, n'en laissoit pas échaper les avantages sans profit. Car enfin si la grandeur a ses périls, elle a ses secours : si elle impose par son éclat à ceux qui la regardent de loin, elle détrompe par sa vanité ceux qui la voient de près. Ce ne sont pas toujours les Grands qui sont les plus entêtés de la grandeur : personne au contraire n'a de plus grands secours pour la mépriser, que ceux qui en sentent par eux-mêmes tout le faux & toute la vanité. Tel a été Saint Louis sur le Trône : élevé qu'il étoit au-dessus du reste des hommes, il ne laissoit pas que d'entendre quelquefois gronder l'orage sur sa tête : tantôt c'étoit une conjuration qu'il falloit dissiper, avant qu'elle éclatât ; tantôt une sédition qu'il falloit arrêter dans une Province revoltée : tantôt la jalousie des Grands mettoit le trouble dans son armée, & l'obligeoit à dissimuler en des pays étrangers, des fautes qui auroient été capitales en France : tantôt il

falloit essuyer le sort des armes toujours douteux, & dont le mauvais succès ne manque jamais d'être imputé au Prince, quelque sagesse qu'il ait eu dans sa conduite : tantôt il voyoit les plus beaux jours de son regne troublés, & la plus florissante prospérité traversée par des afflictions domestiques, par la mort de la Reine Blanche sa vertueuse mere, de Robert son frere Comte d'Artois, de son fils Comte de Nevers.

Quel fonds de réfléxions pour un Prince à qui la foi & la piété inspiroient déja tant de mépris pour le Monde, & tant d'amour pour le Ciel? Combien de fois plein d'un noble dédain pour la fortune la plus enviée, a-t-il soupiré sur le Trône après la retraite ? Combien de fois a-t-il souhaité la condition des Solitaires ? S'il n'avoit soumis ses lumieres à celles des directeurs de sa conscience, il auroit fait voir le premier au monde l'exemple d'un Prince Chrétien qui renonce à ses Etats. Mais si ce mépris qu'il avoit conçu pour la grandeur ne fut pas suivi d'un renonçement effectif,

il détacha du moins son cœur de toutes les choses de la terre, & lui fit comprendre que l'homme est né pour quelque chose de plus grand que tous les biens périssables, puisque dans la dignité Royale qui est le terme de l'ambition humaine, il trouvoit si peu de fonds & de solidité.

Je ne sçais, mes chers Auditeurs, duquel des deux je me dois plaindre le plus dans votre conduite : ou du peu de soin que vous avez de vous préserver des dangers de votre état, ou du peu d'attention que vous apportez à profiter des avantages de votre état ? Eloquens sur les périls d'un siécle aussi corrompu que le nôtre, vous en faites des portraits si vifs & si touchans. Qui ne croiroit à vous entendre que vous allez prendre le parti de la retraite, ou du moins que par les soins d'une vigilance Chrétienne, vous allez vous mettre à couvert de ses embûches ? Et cependant, MESSIEURS, qu'en est-il ? Vous le sçavez : après les invectives que vous faites contre les désordres du siécle, après avoir

pour réüssir dans le monde : autre erreur dont l'exemple de saint Louis vous doit détromper : c'est la seconde partie de son Eloge.

SECONDE PARTIE. C'EST une calomnie que Julien l'Apostat a faite à la Religion Chrétienne, lorsqu'il a dit que les maximes qu'elle enseigne sont incompatibles avec les qualités qui font les grands hommes ; que les sentimens humbles & modestes qu'elle inspire, énervent le courage & la grandeur d'ame dont on a besoin pour soutenir son rang dans le monde ; que les devoirs de la vie Chrétienne & les exercices de piété ôtent l'application aux affaires ; que la simplicité de l'Evangile rend inhabile à la politique ; & que l'esprit de douceur qui accompagne la dévotion éteint la valeur guerriére qui fait les Héros. Rien n'est encore aujourd'hui plus ordinaire, que de voir des gens qui craignent d'embrasser le parti de la piété, parce qu'ils ne croient pas pouvoir allier avec les devoirs du Chrétien les qualités nécessaires pour

réüſſir dans le monde : erreur dont l'exemple de Saint Louis les doit détromper. Car, en premier lieu, il a joint au devoir du Chrétien une application infatigable aux affaires ; à l'humilité du Chriſtianiſme, toute la grandeur d'ame qu'il falloit pour maintenir l'autorité Royale ; à la ſimplicité de l'Evangile, toute la pénétration & toute l'habileté que la politique demande ; à la douceur & à la clémence qu'on apprend dans l'école de Jeſus-Chriſt, toute la valeur d'un Prince, qui ſçait humilier les ennemis de l'Etat & de la Religion. Examinons ces vertus d'un Saint qui s'eſt ſanctifié ſelon ſon état.

Oui, MESSIEURS, c'eſt une erreur de ſe perſuader que la vraie dévotion empêche l'application aux affaires. Quand elle eſt bien entendue, ſa principale étude conſiſte à remplir les devoirs de ſon état. Quelques douceurs que trouvent les Ames ſaintes dans le commerce qu'elles ont avec Dieu, il ne veut pas qu'elles s'abandonnent à ces plaiſirs innocens : il veut quelque fois qu'on le quitte

lui-même pour le trouver ; & qu'on renonce au repos de la contemplation, pour le servir dans le tumulte de l'action. C'est le Seigneur lui-même qui ordonne à Moïse de descendre de la montagne, où seul à seul avec Dieu, & attentif à ses ordres, il écoutoit respectueusement sa parole. *Vade, descende, peccavit populus tuus* : il ne s'agit pas ici de me prier, il s'agit de me servir ; si vous m'aimez, faites en sorte que l'on m'aime ; allez redresser mes Autels, renverser les Idoles, contenir votre Peuple dans le devoir, & rendre la justice à ceux qui l'attendent de vous : que le pauvre persecuté, ne consume pas par vos délais & par vos retardemens continuels le bien qu'il vient défendre devant vous : que lui importe de se voir opprimé par votre négligence, ou par la violence de ses ennemis, & quel est le plus coupable de celui qui commet l'injustice, ou de celui qui établi par mes ordres pour la réprimer, la voit, la tolere, l'autorise & lui prête de nouvelles forces & de nouvelles armes ?

Exod. c. 32.

C'eſt dans cette vuë que Saint Louis élevé dans la connoiſſance des affaires par les ſoins de la Reine Blanche qui avoit attaché auprès de ſa perſonne les hommes les plus habiles & les plus intégres du Royaume, s'appliquoit ſans relâche à rendre la Juſtice par lui-même à Paris, à Vincennes, à Melun, en pleine campagne. Chaque lieu où on lui demandoit Juſtice, devenoit pour lui un Tribunal, où il prononçoit. S'il ne le faiſoit pas toujours avec la précipitation qu'inſpire la négligence, à ceux qui penſent plus à ſe débarraſſer de vous, & à ſe délivrer de vos importunités, qu'à terminer vos affaires par une voie d'autant plus sûre, qu'elle eſt quelquefois plus lente & plus circonſpecte ; ce qu'il prenoit de tems pour répondre n'étoit pas tant pour ſon répos, que pour s'acquitter des devoirs de ſa conſcience, & pour mettre à couvert l'intérêt de ſes Sujets. L'Hiſtorien de ſa vie nous aſſure qu'il avoit un don particulier de s'informer ſous main des affaires les plus ſecrettes, d'en ſuivre le cours

& de remonter jusqu'à la source, sans que rien pût échaper à sa diligence & à sa pénétration. Le détail où il entre dans les Ordonnances qu'il a faites pour régler les Gens de Justice, marque qu'il avoit une connoissance exacte du Palais. Les mémoires qu'il dressa pour réduire les Juifs & les Albigeois, les voies qu'il imagina, les vuës qu'il avoit pour les obliger à rentrer dans le sein de l'Eglise, les pensions qu'il assignoit à chacun, conformement à leur état & à leur âge, marquent une grande étenduë de soins & de lumieres en faveur de la Religion, & les ordres qu'il donna pour l'expédition de la Terre-Sainte, les Magasins qu'il fit faire sur la route, les provisions immenses que Joinville dit avoir été trouvées dans l'Isle de Chypre par sa prévoyance; les espions qu'il entretenoit parmi les ennemis; la connoissance de leur marche & de leurs desseins qu'il avoit toujours, avant qu'ils fussent en état de rien exécuter; le soin qu'il eut d'engager la plûpart des Sultans de la Palestine dans ses

intérêts, d'y faire entrer jusqu'à l'Empereur des Tartares ; ses ordres pour assiéger, conserver, fortifier les Places que les Chrétiens avoient conquises, marquent un Prince également entendu aux affaires de la guerre, & appliqué à remplir tous ses devoirs.

Il est encore moins vrai que l'humilité Chrétienne inspire des sentimens bas, & qu'elle affoiblisse la grandeur d'ame nécessaire pour soûtenir son rang dans le monde. L'humilité des Grands doit être autre que celle de leurs Sujets. Elle exige bien qu'ils ayent des sentimens modestes d'eux-mêmes, & qu'ils soient soumis à Dieu ; mais elle n'affoiblit en rien l'autorité qu'ils doivent avoir sur leurs peuples ; au contraire elle l'affermit. Non, MESSIEURS, ne vous faites point un scrupule de maintenir vos rangs dans le monde ; Dieu n'en est point jaloux, pourvu qu'il ait le sien, & que vous ne lui disputiez point la soumission qui lui est dûë. L'Evangile ne va pas à renverser, mais à maintenir l'ordre & la

subordination que la Providence a établie par la diversité des états ; & bien loin que ce fût un point d'éloge, selon l'Evangile, à un Prince, de laisser avilir entre ses mains l'autorité Royale, ce seroit un défaut blâmable, qui exposeroit ses Sujets à autant de Maîtres & de Tyrans, que l'ambition porteroit de Grands dans un Royaume à abuser de la foiblesse du Gouvernement.

Le Saint Roi n'avoit garde de donner dans cet écueil. Le zèle qu'il avoit pour le repos & pour la félicité des François, suppléa à ce que l'ambition inspire aux autres de fermeté. Elevé qu'il étoit au-dessus des grandeurs humaines, il comptoit pour peu de regner ; mais supposé qu'il regnât, il avoit bien compris que pour le bien de ses Sujets, il ne falloit qu'un Maître. C'est pourquoi il s'appliqua dès son avenement à la Couronne, à réduire tous les Grands de son Royaume, que sa jeunesse avoit ligués contre lui. Grands du monde, vous l'avez vu aux pieds des pauvres, révérer la présence de Jesus-Christ

en leurs personnes, les honorer, les servir : vous l'avez vu prosterné aux pieds des Autels, s'humilier, s'anéantir devant la Majesté du Dieu d'Israël. Mais avec quelle dignité l'avez-vous senti au-dessus de vos têtes, soûtenir tout le poids de l'autorité Royale ? Quelqu'un s'est-il soustrait impunément à son obéïssance ? Le Comte de Boulogne son oncle paternel (quel titre pour Saint Louis qui respectoit son sang) son oncle, dis-je, se souleva contre lui, & entraîna dans son parti la Noblesse la plus considérable du Royaume : mais avec quel succès ? Il vit toute la Ligue déconcertée, ses projets renversés par le caractere de la dignité Royale, que Paris respecta dans la personne de Saint Louis, & le rebelle fut trop heureux d'éprouver la clémence de celui dont il attaquoit le pouvoir. Le Comte de Champagne rentré dans son devoir, retombe dans la rebellion : qu'y gagne-t'il ? A peine Saint Louis se prépare à marcher contre lui, qu'il se voit forcé de se rendre : trois Villes démantelées deviennent un éternel

monument de sa réduction. Le Duc de Bretagne trois fois révolté, est contraint trois fois de se soumettre. Le Comte de Toulouse est réduit à faire dans Paris une satisfaction honteuse à sa mémoire. La Comtesse de la Marche fiére de se voir mere d'une Reine, & Reine elle-même, appuyée de l'Anglois, est contrainte de rendre hommage non-seulement à la personne, mais au Sang de S. Louis, dans la personne de son frere. Rome même, dont il respectoit les Oracles en matiere de Religion, le trouva ferme & inflexible toutes les fois qu'elle osa tenter quelque chose qui blessât le moins du monde les droits sacrés de sa Couronne & l'autorité Souveraine, qu'il avoit portée à un si haut point, que Joinville nous assure qu'avant lui aucun Prince n'avoit été si craint, si aimé, ni si respecté dans le Royaume : ouvrage de la Religion, qui ne manque jamais de rendre les Princes vénérables à leurs Peuples ; en les rendant justes, équitables, pieux envers Dieu, zélés pour leurs Sujets, maîtres d'eux-mêmes ; moderés

dans leurs désirs, sages dans leur conduite.

En quoi veut-on donc que la sainteté affoiblisse dans un Prince les qualités Royales? Veut-on que la droiture & la simplicité que l'Evangile exige de nous, soit incompatible avec l'habileté & la pénétration nécessaire au maniement des affaires d'Etat? Mais en quel lieu l'Evangile ordonne-t-il aux Fidéles de se laisser tromper? Où nous oblige-t'il de nous livrer avec une aveugle crédulité à la sincérité apparente, dont les politiques les plus raffinés couvrent leur marche? Non, non MESSIEURS, l'Evangile nous apprend que l'homme en général est menteur, *Omnis homo mendax*; & sur cela nous permet d'user de toutes nos lumiéres, pour aller au-devant des artifices qu'on nous prépare. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces paroles de Jesus-Christ: *Estote prudentes sicut serpentes, & simplices sicut columbæ*: ayez la prudence du serpent, lorsqu'il s'agit de vous défendre; c'est-à dire, pour voir venir les gens à

Rom. c. 3.

Matth. ch. 10.

leurs fins, & pour éviter les piéges qu'on vous tend, soyez éclairés, subtils, pénétrans, tant qu'il vous plaira; couvrez-vous comme le serpent, de cent replis pour conserver la tête: soyez impénétrables à toutes les atteintes qu'on vous portera: mais lorsqu'il s'agit d'attaquer, oubliez tout ce que vous sçavez; soyez équitables, fidéles à votre parole: ayez un procédé net & sincere. Or cette conduite, loin de vous rendre inhabiles aux affaires, détruit la maxime la plus pernicieuse de la politique mondaine, qui exemte les Grands de s'assujettir à garder leur parole: maxime détestable & préjudiciable aux intérêts des Princes mêmes; car si une fois elle avoit cours dans le monde, où est l'homme qui n'aimât mieux se voir réduit aux derniéres extrémités, & tout risquer que de traiter avec eux?

Saint Louis étoit Religieux observateur de ses traités; & il falloit des contraventions évidentes pour les lui faire rompre. Fidéle à sa parole Royale, il la garda même avec les

Sarrasins qui ne la lui gardoient pas. Au sortir de sa prison, où il reçut un si mauvais traitement, & où l'on exigea de lui une rançon très-injuste, comme il eut appris que dans le payement ses Officiers avoient trompé les Sarrasins d'une somme assez considérable; quoiqu'il fût dans un besoin extrême, il n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé l'argent nécessaire pour remplir ses conventions. Il avoit pour maxime, que rien n'étoit plus capable de donner aux infidéles une haute idée de notre Religion que cette droiture & cette fidélité, qui charme les nations les plus barbares. Aussi étoit-il dans une si haute réputation parmi les Sarrasins, qu'ils le surnommérent le véritable.

Ce n'est pas qu'il fût moins habile à ne se pas laisser tromper, qu'il étoit sincere pour ne pas tromper les autres. Jamais Prince ne connut mieux le caractére des gens avec lesquels il falloit traiter. Il avoit travaillé à reconcilier l'Empereur Fédéric avec le Pape; un procédé si généreux sembloit devoir lui gagner le cœur de

ce Prince : mais ce politique également jaloux & ingrat, oublia bientôt ce service. Il voulut peu de tems après surprendre S. Louis dans une entrevuë. Le Saint Roi qui devoit, ce semble, présumer qu'un si bon office lui avoit acquis la bienveillance de son rival, ne compta point sur la bonne foi d'un Prince qu'il connoissoit d'ailleurs: il ne voulut pas aussi laisser entrevoir sa juste défiance en réfusant une conversation avec Fédéric ; mais il se rendit au lieu destiné à leur entrevuë, & il arriva si bien escorté, qu'il fit sentir à son adversaire qu'il n'étoit pas moins prudent pour ne se pas laisser surprendre, qu'il avoit été sincere & généreux à le servir.

Quelle horreur n'eut-il pas pour ce lâche artifice de la politique mondaine, qui est de brouiller les Princes ses voisins, afin de les affoiblir ? Cette maxime abominable feroit passer un particulier, qui sémeroit la discorde dans les familles, pour un brouillon & pour un perturbateur du repos public, digne de la haine & de l'exécration de tout le monde : c'est-là cepen-

dant le chef d'œuvre de la politique, qui se fait un art & une science d'allumer le feu de la division entre les Etats. Ecoutez, Siécle profane, & apprenez aujourd'hui de l'exemple de saint Louis qu'il n'appartient qu'à l'Evangile de Jesus-Christ de former un sage accompli, & un grand homme d'Etat. Notre saint Monarque faisoit gloire de maintenir la paix & l'union entre les Princes ses voisins; & dès qu'ils étoient en mauvaise intelligence, il n'épargnoit ni peines, ni soins, ni argent même pour les remettre bien ensemble.

L'Empereur & le Pape étoient deux ennemis irréconciliables: quelles mesures ne prit-il pas pour adoucir leurs esprits? Quels ménagemens n'observa-t-il pas, afin de tenir toujours la balance égale entre ces deux Puissances irritées, & d'être par-là toujours en état de plaire aux deux partis? Sil accorde en France un asyle au Pape, qui ne croiroit que saint Louis se déclare contre Fédéric? Mais en même tems par une générosité sans exemple, il refuse l'investiture de

l'Empire, pour lui & pour son frere le Comte d'Artois. Fédéric peut-il se défendre d'admirer un procédé si généreux ; & la politique la plus subtile peut-elle imaginer un expédient plus propre à obliger les deux partis, sans offenser ni l'un ni l'autre ?

Edmond fils d'Edouard, Roi d'Angleterre, & Charles Comte d'Anjou, frere de saint Louis, aspiroient tous deux au Royaume de Sicile : il falloit pour cela des troupes & de l'argent. Dans cette conjoncture l'Angleterre se voit brouillée ; les Grands forment un parti contre leur Roi ; Edmond se trouve déchu de ses espérances : voilà une occasion favorable pour saint Louis, de profiter de la division en faveur du Comte son frere : y pense-t-il, MESSIEURS ? rien moins. Sa premiere pensée fut de rétablir la paix en Angleterre entre le Prince & ses Sujets : c'est à quoi il applique ses premiers soins. En vain les gens de son Conseil ravis de ces troubles, l'exhortent à en profiter : il répond que cette maxime ne s'accorde pas avec celle de Jesus-Christ son maître,

qui nous enseigne, qu'heureux sont les pacifiques. Sans doute vous le condamnez; écoutez la suite, & respectez une conduite si glorieuse à la France. Il a vu venir au pied de son Trône le Roi d'Angleterre, & le chef des Seigneurs révoltés, qui le firent l'arbitre de leurs différends: il se vit reconnu pour Juge, non plus par ses Sujets, mais par des Têtes couronnées: ce n'est pas la terreur de son nom & de ses armes victorieuses, qui force les Princes de se soumettre à ses Jugemens; c'est sa vertu seule qui les y oblige; & cela non pas une fois, mais en toute rencontre. J'ai vu, dit Joinville, venir à Paris, à Rheims, à Melun, les Comtes de Châlons, de Bourgogne, de Bar, de Luxembourg, le Roi de Navarre & les autres Princes, qui persuadés de la droiture du saint Roi, & touchés de la bonté qu'il avoit de les mettre bien ensemble, le prioient de juger leurs différends, & quittoient leurs Etats, attirés par sa réputation, comme la Reine de Saba le fut par celle de Salomon; s'esti-

mant trop heureux d'écouter les oracles du plus sage & du plus équitable des Rois. La politique en auroit fait un méchant Prince, qui eut brouillé les Etats, & qui eut tourné contre la France tous ses voisins : l'Evangile en a fait un Prince pacifique, un Médiateur universel, & un oracle révéré dans toute l'Europe.

L'esprit de douceur & de clémence que l'Evangile inspire aux fidéles, n'a rien diminué de la valeur de saint Louis. Jamais Prince n'eut une ame plus pacifique, ni plus guerriére tout ensemble. Il pardonnoit sans peine les injures qui n'attaquoient que sa personne : mais envers les ennemis de l'Etat ou de la Religion, il oublioit la douceur qui lui étoit naturelle, & n'écoutoit plus que son courage. On a vu ce Prince dans un même jour à la tête de ses troupes, & au-dessus de tous les autres, par l'avantage que lui donnoit sa taille & son air majestueux, soûtenir sur un pont, & défaire à la journée de Taillebourg toute l'armée des Anglois composée de plus de cent hommes contre un des

siens

siens : on a vu, dis-je, en ce même jour ce Prince victorieux oublier l'attentat d'une Reine impérieuse, & lui donner presque malgré elle sa grace, que la fierté l'empêchoit de demander.

Mais sa passion dominante étoit de faire la guerre aux ennemis de la Religion. Il n'aimoit pas à répandre le sang des Chrétiens ; mais il ne pouvoit souffrir que vivant en paix dans un Royaume florissant, les lieux consacrés par la Mort & par la Passion du Sauveur du monde, demeurassent entre les mains des Infidelles. Je ne sçais, MESSIEURS, de quel œil un Siécle aussi profane que le nôtre, regardera une si sainte entrepriſe : mais il seroit étrange, que dans le sein de la Chrétienté il fût moins glorieux à un Prince Chrétien de s'être déclaré contre les ennemis de Jesus-Christ, qu'il est glorieux dans le Mahométisme aux Princes Ottomans, d'humilier le nom Chrétien.

C'est à vous, MESSIEURS, à voir si vous avez moins de zèle pour

votre Religion, que les Mahométans n'en ont pour la leur. Il me suffit de dire que si saint Louis avoit fait une pareille entreprise pour une conquête profane, on le regarderoit comme un autre Alexandre. Mais comme ce n'étoit qu'une guerre de Religion, on comptera peut être pour rien la Capitale de l'Egypte forcée par une Armée qu'il fit descendre à la vuë de l'ennemi rangé en bataille sur le rivage, contre lequel il se précipita lui-même dans l'eau, emporté par une sainte impatience, l'épée à la main & le bouclier sur le bras, essuyant une grêle de traits, de javelots, de piques qu'on lançoit sur lui de toutes parts. On estimera peu trois batailles données dans la Palestine, où il fit des prodiges de valeur, perçant un gros de Turcs à Massoure, s'enfonçant dans la mêlée, & dégageant le Comte d'Anjou son frere qu'on avoit fait prisonnier : se défaisant lui-même de dix Turcs dans une autre occasion, où il se trouva seul à se défendre.

Il est vrai qu'il sentoit redoubler

sa valeur, quand il avoit en tête les Infidelles. Il n'étoit pas du nombre de ces Princes Chrétiens qui font quelquefois la guerre à Mahomet sans être bien avec Jesus-Christ, & qui par une valeur téméraire s'exposent à passer de la chaleur de la mêlée au Tribunal du Dieu vivant : pensée qui seroit capable de ralentir la valeur des plus braves, s'ils faisoient réflexion qu'ils sont mal avec Dieu. Comme saint Louis avoit toujours de son côté le Dieu des armées, qu'il portoit son ame entre ses mains, que sa principale étude étoit de se conserver en grace avec Dieu, il se jettoit, à l'exemple du saint Roy David, au milieu des périls sans craindre, & pouvoit dire aussi bien que lui : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* En effet, que peut craindre un Saint qui regarde la mort soufferte pour Jesus-Christ, comme une récompense, & qui auroit préféré la Couronne du Martyre, à celle du plus puissant Royaume de la terre ? *Ps. 56*

Mais en quoi son courage a surpassé celui de tous les Héros profanes,

c'eſt dans la circonſtance que la Religion lui a inſpirée au milieu de la mauvaiſe fortune. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir de grands hommes dans le ſuccès, enflés de leurs proſpérités, ſuivre le cours rapide de la gloire qui les entraîne, & qui les ſoutient : mais dès que le ſort des armes change pour eux, rien n'eſt plus foible dans l'adverſité. L'Hiſtoire nous fournit de ces hommes abbatus ſous leurs diſgraces, qui ont recours au poiſon, au poignard, à la mort : & c'eſt ici, MESSIEURS, que ſaint Louis eſt infiniment au-deſſus d'eux. Oubliez tout ce que j'en ai dit, & connoiſſez dans ce dernier trait la grandeur de ſon ame tout entiere. Il part de ſon Royaume avec la foi d'Abraham ; il conduit ſon Armée avec la ſageſſe de Moïſe ; & il meurt avec la patience de Job.

Providence de mon Dieu, où êtes-vous? un Prince armé en votre Nom, Seigneur, traînant après ſoi les plus braves de l'Europe, allume par tout le feu d'une guerre ſainte : brûlant du déſir de vous faire connoître, il

quitte le plus floriſſant Royaume du Monde pour une ſi ſainte expédition, & il y perd la liberté! Il redouble ſon zèle, & malgré ſa mauvaiſe ſanté, contre l'aveu des principaux de ſa Cour, il entreprend un ſecond voyage à la Terre-Sainte, il y perd la vie; plus il s'obſtine à vous ſervir, plus vous vous attachez à le maltraiter; vous favoriſez les armes des Infideles, qui ne ſont ſes ennemis que parce qu'ils ſont les vôtres. Et par où mettez-vous votre ſaint Nom à couvert du blaſphême, parmi des Nations accoutumées à ne juger des choſes que par l'événement? Mais où m'emporte mon zèle? non, mon Dieu, je n'ai point à me plaindre de vous. C'eſt ici que je connois que vous aimez ſaint Louis. Il eſt beau pour vous de ſacrifier à la ſanctification de ſon ame toute la gloire qu'il alloit vous procurer: je reconnois à ce trait votre conduite à l'égard des prédeſtinés, plus jaloux de leur ſalut que de votre honneur, vous abandonnez ſouvent vos intérêts en faveur de vos amis. On s'oublie, ou

du moins on languit dans la prospérité : vous le sçavez, mon Dieu, & vous connoissez la foiblesse du cœur humain : achevez de faire de mon Saint un prodige de constance & de fermeté.

En effet, MESSIEURS, après être tombé entre les mains des Infideles, quelle fut à votre avis sa premiere pensée, quand il se vit dans le Palais du Sultan ? Un coup de foudre si terrible ne l'étonna pas : il demanda son livre de prieres, pour adorer, selon sa coutume, le Dieu qui venoit de le livrer à ses ennemis. On le menace de tous les supplices, s'il ne fait un serment éxecrable, suggére par des renégats, il s'expose aux traitemens les plus barbares, plutôt que de manquer à un Dieu qui semble lui avoir manqué. Il paroît si grand dans les fers, qu'on délibere de le choisir pour Soudan d'Egypte. Il accorde tout ce qu'on lui demande pour la rançon des Seigneurs de son Royaume, & ne veut rien donner pour la sienne ; ne jugeant pas sa liberté assez précieuse pour être achétée, ou s'estimant plus heureux

d'être captif de Jesus-Christ, que de se voir sur le premier Trône du monde, sentimens dignes d'un Prince Chrétien, & que saint Louis avoit si profondément gravé dans le cœur, qu'étant de retour en France, il fit battre une médaille avec ces paroles, *Victus pro Christo.*

Ce n'est pas tout, MESSIEURS, frappé d'une maladie populaire à sa seconde Croisade, il eut le déplaisir de voir périr son armée de misere. Il léva les mains au Ciel en adorant les jugemens de Dieu, sans qu'il lui échapât un mot de plainte ou de murmure. Quelques corrompuës que fussent les mœurs de la plûpart des gens de son armée, il n'alla point chercher dans leurs désordres la cause de ses infortunes. Il n'y avoit peut-être que lui de Saint parmi les Croisés, c'est à ses péchés seuls qu'il imputa tous ses désastres Il ne se crut pas assez puni de mourir abandonné aux fléaux les plus rigoureux de la Justice divine : tout moribond & tout agonisant qu'il étoit, il voulut être mis sur la cendre pour y mourir

dans l'exercice actuel de la pénitence Chrétienne. Il ne se plaignit point de la prospérité de ses ennemis : délaissé en apparence du Dieu qui lui avoit mis les armes à la main ; au lit de la mort, où un autre que lui auroit eu peine à ne pas faire du moins quelque plainte respectueuse d'un traitement si rude ; loin d'y penser, il fait venir son fils, & suivant les mouvemens de son cœur, il lui ordonne en expirant, d'aimer Dieu, de servir ce seul Maître digne d'être servi, de perdre plutôt la Couronne & la vie, que de perdre la grace du Seigneur : il oublie l'état où il est, & répand son ame en des sentimens les plus nobles & les plus tendres sur l'amour de Dieu: rien ne peut aigrir le cœur du saint Roi, ni l'empêcher de respecter la main du Pere qui le châtie.

Il ne trouva dans sa disgrace qu'un sujet de douleur, dont il eut de la peine à se consoler, c'est de voir qu'il ne put être malheureux, sans que Dieu y perdît quelque chose de sa gloire. Si en périssant avec son armée il avoit pu faire adorer le vrai Dieu,

révérer Jesus-Christ son Fils, & triompher la Croix, il mourroit content : mais sortir du Monde sans voir le culte du Roi des Rois établi chez toutes les Nations ; mourir dans une terre où Jesus Christ n'est pas invoqué ; voir les Saints lieux en proie à l'avarice & à l'impiété des ennemis du nom Chrétien ; & ne pouvoir faire regner par tout celui qui l'avoit fait un si grand Roi : voilà le seul regret d'un Prince religieux, qui ne peut être dignement loué ni récompensé, que par un Dieu.

Je finis, mes chers Auditeurs, en vous demandant, si vous êtes persuadés que votre Religion ôte la noblesse & la grandeur d'ame ; ou plutôt, si vous n'êtes pas convaincus qu'on ne peut être vraiment grand sans être solidement Chrétien. Non, non, MESSIEURS, ne craignez point de vous déclarer pour le parti de la vertu : elle ne vous ôtera d'elle-même, ni le courage ni la force, pour maintenir votre rang dans le monde, ni l'habileté & la conduite pour les affaires, ni la valeur même pour les

armes. Rien n'est au contraire plus capable de perfectionner dans vous toutes ces grandes qualités. Mais ce qui pourroit les affoiblir, ce seroit de manquer de piété. Ce qui empêche l'application aux affaires, c'est un libertinage d'esprit, qui ne peut s'assujettir & se captiver ; c'est une passion qui vous gourmande, & qui demande un homme tout entier, & non pas la pratique des devoirs de Religion. Ce qui rend mépriſable dans les dignités honorables ; c'est une fierté mal entenduë, & non pas une humilité Chrétienne. Ce qui rend suspect dans le commerce de la vie, & mal propre à négocier, c'est la mauvaise foi, c'est le manque de probité, & non pas la droiture de l'Evangile. Ce qui empêche la véritable valeur, c'est la débauche, c'est l'amour du Siécle, c'est l'impétuosité de la colere, & non pas la douceur & la modération du Christianisme. Soyez Chrétiens, & vivez selon l'Evangile; vous vous sanctifierez dans votre état, & selon votre état. C'est le moyen d'arriver à la gloire, que je vous souhaite, &c.

SERMON
SUR
S. FRANÇOIS XAVIER
APOSTRE DES INDES
ET DU JAPON.

Et requiescet super eum Spiritus fortitudinis.

L'Esprit de Force se reposera sur lui.
Dans Isaïe Chap. 12.

BIEN que de tous les Saints que l'Esprit honore, il n'y en ait point qui ne se soit distingué par quelque action héroïque, il en est peu néanmoins dont toute la vie se trouve composée de ces actions éclatantes, que nous admirons comme les chef-d'œuvres d'une force surnaturelle. Cette gloire semble n'être réservée qu'à ces grands Hommes

qui ont jetté les fondemens de notre Religion dans le monde, & qui ont rendu tous les jours de leur vie remarquables par quelque entrepriſe importante pour la propagation de la foi. C'eſt en effet dans ces grandes ames que l'Eſprit de Force a réſidé : c'eſt-là qu'il a établi, pour ainſi dire, ſa demeure, & qu'il s'eſt repoſé, *Et requieſcet ſuper eum Spiritus fortitudinis.*

Iſai 10. 1.

Vous jugez bien, MESSIEURS, que par ce repos, l'Ecriture n'entend pas que l'Eſprit de Dieu les a portés à une vie oiſive & tranquille, il n'inſpire au contraire que le mouvement & l'action. On ſçait quelle fut l'ardeur, & ſi j'oſe parler de la ſorte, le ſaint emportement des Apôtres lors qu'il deſcendit ſur eux ; c'eſt avec la même véhemence & la même vîteſſe qu'il a conduit le Saint dont je parle, aux extrémités de la terre, pour y faire connoître le Nom du Seigneur. Semblable à ce char magnifique que vit Ezechiel, & qui portoit en tous lieux la majeſté du Dieu d'Iſraël avec une extrême rapidité, parce

que l'Esprit de vie donnoit le mouvement à ses rouës, *Spiritus Vitæ erat in rotis.* Or comme cette force se peut considérer en deux états différens; dans le tems de l'entreprise, & dans celui de l'éxécution, ou, si vous voulez, dans la hardiesse qui forme de grands desseins, & dans la constance & la fermeté qui les exécute, je vous ferai voir l'un & l'autre dans l'illustre Apôtre des Indes François Xavier. Zèle entreprenant & hardi, qui le porte à tout pour la gloire de Dieu. Zèle infatigable & constant, qui lui fait tout soutenir pour la gloire de Dieu. Ce sont les deux Parties de son Eloge; & c'est aussi le sujet de vos attentions. Implorons le secours du Ciel par l'interceſſion de Marie, *Ave.*

Ezech. 1. 20.

PREMIÈRE PARTIE.

Les entreprises où François Xavier a fait paroître plus de hardiesse & de résolution se peuvent réduire à deux; la première lors qu'il renonça au monde & qu'il embrassa si généreusement un genre de vie austere. La seconde, lors qu'il forma le

dessein de conserver ses jours & ses soins au salut des Ames. L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous inspire naturellement une crainte & une frayeur de tout ce qu'il y a de pénible & de laborieux dans une solide conversion, & notre foiblesse nous fait tout appréhender quand on envisage les difficultés qui accompagnent un projet aussi noble & aussi vaste que la conquête d'un nouveau Monde. Or nous allons voir avec quel courage Xavier s'est soumis d'abord à toutes les rigueurs de la pénitence, & avec quelle assurance il s'est exposé à tous les périls & à tous les travaux d'une vie Apostolique.

Oui, MESSIEURS, il commença par lui-même. Les premiers ennemis qu'il attaqua ce furent ses propres passions, soit qu'il fût persuadé avec saint Augustin, que la marque la plus essentielle de la force vraiment Chrétienne est de se combattre, & de se vaincre soi-même, Aug. *Revera fortis pugnat, qui contra se pugnat*; ou qu'il eût honte de vouloir

établir des loix dans le monde, dont il auroit profané la sainteté par une vie licentieuse ; où que Dieu enfin qui le destinoit à l'Apostolat, les fit connoître qu'il ne pouvoit agir utilement auprès du prochain & le gagner, qu'autant qu'il se seroit rendu maître de lui-même & de son cœur. Tel est l'ordre de la Providence.

Ainsi lors que Dieu choisit saint Paul pour atterrer la puissance des Gentils, & pour confondre l'orgueil des Philosophes, il commence par l'envoyer au Prêtre Ananias. L'Esprit du Seigneur, cet Esprit fort & puissant, se fait sentir à lui, le renverse par terre, l'oblige à lui répondre, & par un jeûne de trois jours, par une grace victorieuse & triomphante, par cette voix impérieuse dont il lui parle, il domte cette ame rebelle avant que de s'en servir pour assujettir les autres.

Voilà, MESSIEURS, la route que prit Xavier, ou que le Ciel lui fit prendre, Choisi de Dieu pour le même ministere, il avoit reçu de

la nature une élevation d'esprit capable de le porter aux plus hautes entrepriſes ; la Nobleſſe de ces Ancêtres jointe à la vivacité de ſon naturel, ne lui inſpiroit que de grands deſſeins pour la gloire ; & l'éducation, qui, ſelon la penſée d'un célébre Ecrivain de ce ſiécle, eſt pour les Gens de qualité un ſecond orgueil ajoûté à celui de leur naiſſance, enflâmoit cet amour de la gloire par les maximes que débitent ordinairement les Gens du monde. Mais que ſes vuës étoient alors courtes & bornées ? Paris renfermoit toutes les prétentions d'un homme que Dieu diſpoſoit à la converſion d'un nouveau monde.

Ignace, Fondateur de la Compagnie de JESUS, étoit deſtiné pour ouvrir une plus grande carriere à ſon courage. *Quid prodeſt homini ſi univerſum mundum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur* ? Quel avantage pouvez-vous attendre, lui diſoit-il, de la gloire de ce monde, ſi vous tombez d'accord qu'elle eſt paſſagere & que votre ame ne l'eſt pas ?

Matth. 16. 26.

Et qu'est-ce, à juger sainement des choses, qu'une estime qui ne subsiste que dans l'idée des hommes si trompeuse & si changeante, si vous la comparez avec l'estime & le jugement d'un Dieu qui ne se trompe & qui ne change jamais ? Quoi qu'en disent les hommes, on n'est au vrai que ce qu'on est devant Dieu. Ces paroles qui n'entroient pas avec tout le bruit de l'éloquence, se glissoient insensiblement dans son cœur, comme ces pluies lentes & menuës, qui ne produisent pas leur effet tout à coup, mais qui amolissent les entrailles de la terre, & qui peu à peu la rendent féconde. Il y pensoit seul & sans témoins; il sentoit des touches secretes qui lui imprimoient ces vérités dans le cœur, & le tems de la grace étant venu, ce fut alors que ce germe sacré produisit des fruits abondans & tels que Dieu les demandoit.

Quel changement, MESSIEURS! ce n'est plus cet homme qui permettoit tout à ses sens, il leur refuse les satisfactions les plus innocentes : ce

n'eſt plus ce cœur qui ne ſoupiroit qu'après les vanités du ſiécle, il fait un divorce éternel avec le monde, il s'arrache avec violence à tout ce qu'il aimoit le plus tendrement ; plus de compagnie que celle d'un Crucifix, ſur lequel il a les yeux inceſſamment attachés, & qu'il arroſe de ſes larmes. C'eſt-là qu'il apprend à domter ſa chair par de ſaintes auſtérités, à ſe priver même de la nourriture néceſſaire à ſa ſubſiſtance, à ſe charger d'un rude cilice, à ſe refuſer le repos que demande la nature, & à paſſer les nuits en de longues prieres & preſqu'en de continuelles veilles.

Il ſe venge de ſa premiere agilité & de la diſpoſition qu'il avoit pour la danſe, où il prenoit un plaiſir aſſez innocent ; il s'en punit, dis-je, en liant ſes jambes avec des cordes ſi ſerrées, qu'elles entrerent dans la chair, y mirent la corruption en peu de tems, & lui cauſérent une douleur ſi vive dans ſon voyage de Rome, qu'il fut obligé de prier ſes compagnons d'arrêter un moment,

alléguant pour raison son extrême lassitude. Mais sa foiblesse paroissant malgré lui sur son visage pâle & abbatu, pressé de déclarer la cause de son mal, il ne put enfin se défendre de parler, & d'avouer avec pudeur une action qu'il ne pouvoit plus cacher. Tandis que ses compagnons s'occupoient à le soulager au-dehors avec toutes les marques d'une compassion sensible, & qu'ils étoient, dit l'Auteur de sa Vie, pénétrés jusqu'au fonds du cœur d'un sentiment secret de respect & d'admiration, Dieu par un miracle fit tomber ses liens, le reservant à d'autres travaux bien plus importans encore, & où il auroit dequoi exercer toute sa patience & tout son zèle.

Le courage de Xavier va plus loin : il ne se contente pas de soumettre les sens à la raison, il veut encore étouffer dans leurs principes les mouvemens les plus naturels & les moins libres. Ainsi dans les Hôpitaux, qui sont sa retraite ordinaire, les malades les plus abandonnés sont ceux qu'il sert avec le plus

d'empreſſement, & parce que ſon cœur ſe ſouleve à la vuë d'un pauvre, qu'un ulcére rendoit inſupportable à ceux qui l'approchoient, il y court, il l'embraſſe, il baiſe ſa plaie, il fait plus . . . . . Mais permettez-moi de dérober à vos yeux, une des plus héroïques actions de Xavier : peut-être n'auriez-vous pas le courage d'entendre ce qu'il eut le courage de faire. Il me ſuffit de vous dire qu'il remporta ſur lui une victoire ſi glorieuſe & ſi entiere, que depuis il n'éprouva jamais la moindre difficulté du côté des ſiens, dans les actions les plus contraires à la nature. N'apprendrons-nous point, mes chers Auditeurs, à emporter nous-mêmes, comme lui, le Royaume des Cieux par une ſainte violence, à rompre les liens de la chair, qui nous rendent eſclaves & du monde & de nous-mêmes, à terminer enfin ce grand ouvrage d'une converſion ſincere, que vous méditez depuis ſi long-tems, mais que vous différez toujours. Je ne vous propoſe point

l'exemple d'un homme dont la vie scandaleuse ait dû être expiée par une austere pénitence. Heureux si dans vos plus grandes ferveurs vous aviez pu conserver cet avantage si rare qu'il eut dans le monde, je veux dire cette innocence & cette intégrité de mœurs si pure, si constante & si parfaite dans une complexion si saine, dans un âge si glissant, dans une éducation si libre. Hélas! il n'y a que les pécheurs qui s'épargnent, tandis que les plus innocens se traitent si rigoureusement eux-mêmes! Que fut autre chose la vie de Xavier, qu'une mortification continuelle? Mais je laisse tant de combats particuliers qu'il eut à soutenir, & d'où il sortoit toujours victorieux. Une plus ample carriere s'ouvre à son zèle, & c'est-là que nous le devons suivre. Dieu ne veut pas qu'il se borne à sa propre sanctification; mais il le destine à la conversion d'un monde entier. Le projet tout grand qu'il est, n'étonne point le saint Apôtre. Projet chimérique, à ne consulter que les lumieres

de la prudence humaine : mais tout eſt poſſible à la grace, & quand Dieu envoie, il n'y a point de difficulté inſurmontable, ni d'obſtacle qui doive arrêter.

Il y a, MESSIEURS, cette différence entre la hardieſſe naturelle, & le don de force que le Saint-Eſprit inſpire aux hommes Apoſtoliques, que la hardieſſe naturelle pour agir prudemment doit meſurer ſon entrepriſe ſur ſes forces ou naturelles ou étrangeres, au lieu que les Saints doivent oublier ce qu'ils ſont, & régler la grandeur de leurs deſſeins ſur la force du Dieu qui les emploie.

Voilà le caractere de François Xavier : jamais un homme plus timide, quand il falloit compter ſur lui-même ; ni plus intrépide, quand il comptoit ſur le ſecours de Dieu Ainſi lorſque Jean troiſiéme Roi de Portugal, Prince auſſi religieux que vaillant, cherchoit des hommes Apoſtoliques pour gagner à Dieu par les voies de la douceur, les peuples qu'il ſoumettoit dans l'Orient par la force de ſes armes, bien que Xavier

brûlât d'un désir ardent d'y consacrer le reste de ses jours, cependant il n'osa pas s'ingérer de lui-même dans un si haut ministère, se jugeant trop foible pour une entreprise de cette importance; mais dès qu'il s'y vit appellé par un ordre de la Providence, il se crut assez fort pour essuyer les plus grands périls: cette vaste étenduë de mers si affreuse pour sa profondeur, & si fameuse par tant de naufrages, ne lui présente rien dont l'aspect l'épouvante. En vain on lui met devant les yeux des Sauvages plus cruels & plus féroces que les bêtes: la mort a beau se faire voir à lui sous les images les plus terribles, de feux, de poisons, de glaives tranchans, il la regarde d'un œil fixe & tranquille; parce que se confiant dans le pouvoir du Maître absolu de la nature, s'appuyant sur la certitude de sa parole, se fondant sur son être immuable, s'unissant à cette force toute-puissante qui ébranle les fondemens de la terre sans en être émuë, il est fort de la force de Dieu même. *Qui sperat in Domino muta-* Is. 40, 3.

bunt fortitudinem : C'eſt-à-dire, comme l'explique ſaint Auguſtin, que ceux qui ne mettent leur eſpérance qu'en Dieu, ſe dépouillent, pour ainſi dire, de leur foibleſſe pour ſe revêtir de la vertu divine, parce que Dieu ſe joint à eux comme une cauſe principale, qu'il les ſoutient, qu'il agit de concert avec eux, & les met en état de tout oſer & de tout faire.

Xavier étoit ſans doute rempli de cette grande vérité, lorſqu'il ſe propoſoit de traverſer dans la Maurique & dans le Royaume de Travancor, où ſes amis l'aſſuroient que le naufrage étoit infaillible, & que s'il évitoit la fureur de la mer, ce ſeroit pour tomber entre les mains des Barbares plus impitoyables encore que cet élement : lorſque n'ayant ni vaiſſeau ni pilote au trajet de Méliapor, il vouloit s'expoſer dans une barque ſans voiles & ſans rames, comptant que Dieu qui étoit l'auteur de la navigation, en régleroit heureuſement la courſe, & que s'il échouoit ſur quelques côtes Barbares,

il

res, il ne manqueroit pas d'y trouver ce qu'il cherchoit, ou bien des peuples à instruire dans la Loi de Jesus-Christ, ou la mort à souffrir pour son divin Maître. C'est dans ces sentimens qu'il écrivit en Portugal cette lettre pleine d'une si sainte assurance. Il étoit sur le point de s'embarquer pour le Japon : tous mes amis, disoit-il, me conjurent les larmes aux yeux de ne point prodiguer une vie que je pourrois, à ce qu'il leur semble, passer plus utilement ailleurs. Ils ne me parlent que d'orages, que de bancs de sable, de Pyrates & de Barbares, & ils ne sçauroient assez s'étonner que je veuille m'exposer de la sorte. Mais moi je n'ai rien à leur répondre, sinon que je m'étonne bien plus de ce qu'ils paroissent tant se défier de la Providence de Dieu ; que cette Providence souveraine domine sur la terre & sur la mer, où il n'arrive rien qu'elle n'ait ordonné ; que ce seroit pour moi une ingratitude monstrueuse, si après avoir été conduit de la main de Dieu dans un nouveau mon-

de, parmi les écueils & les tempêtes; j'abandonnois son ouvrage, & qu'au reste j'apprehende bien plus que mon extrême négligence n'attire ses vengeances sur moi, que je ne crains tous les dangers dont on me ménace. Ainsi parloit Xavier, & ce qu'il espéroit du Ciel durant le cours du voyage, il ne l'attendoit pas moins au terme.

Cependant, quelle apparence y avoit-il qu'un homme pût convertir lui seul tant de peuples ensevelis depuis si long-tems dans les ténébres de l'idolâtrie ? Quelle folie, selon les hommes, de prêcher aux Princes les plus riches de l'Orient une pauvreté qu'ils mépriſent, de vouloir leur persuader qu'un homme attaché à une Croix est un Dieu, d'entreprendre d'arracher de leurs esprits une religion qui y avoit jetté de larges & de profondes racines, qu'ils avoient héritée de leurs peres, qui flatoit la nature corrompuë, & qui donnoit tout au sens ? On sçait assez quel est l'empire de la coutume; mais en fait de religion son empire

va jusqu'à la tyrannie, & sa violence jusqu'à la fureur, sur-tout quand elle est soutenuë de l'inclination qui nous entraîne aux plaisirs, & qu'on nous veut obliger de prendre un parti contraire. Car ce n'étoit rien que de les convaincre de la divinité d'un Dieu crucifié; il falloit encore les obliger à se crucifier eux-mêmes, & à passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, de la volupté à la continence, du faste & de l'orgueil payen à l'humilité chrétienne, de la soif insatiable des richesses au détachement de ce monde, de l'amour de la vie au mépris de la mort; en un mot, de la voie large de perdition, vers laquelle ils avoient un penchant extrême à la voie étroite du salut, pour qui ils n'avoient que de l'aversion & de l'horreur: de sorte qu'après avoir déraciné tous les vices du Paganisme qui regnoient parmi ces peuples infidéles, ce ne devoit être encore qu'un champ applani où il falloit ensuite semer les vertus du Christianisme, les cultiver & les faire croître avec des travaux capables de

consumer la vie d'un million d'hommes.

Xavier êtes-vous donc dans la résolution de partir ? Ne perdez-vous point haleine avant que d'entrer dans une carriere si vaste & si pénible ? *Amplius*, *Domine*, *amplius* : non non, mon Dieu, rien ne m'allarme tandis que vous êtes auprès de moi ! Augmentez tout à la fois & la peine & le courage ; redoublez tout ensemble & les travaux & la force. Il le disoit d'un ton si animé, qu'on pouvoit aisément juger qu'il n'avoit point d'autre fin que la gloire de son Maître ; il lui représentoit cette nombreuse gentilité adonnée depuis si long-tems à un culte profane ; il lui mettoit devant les yeux la gloire de son Fils & celle de son Saint Nom qui y étoit intéressée, la tyrannie du démon qui usurpoit l'Empire de Jesus-Christ ; & ne se contentant pas d'épuiser lui-même tout ce qu'il avoit de forces, & d'esprit, & de corps, il tâchoit d'allumer le même zéle dans le cœur de tous les autres. O vous

Docteurs fameux ! célébres Prédicateurs, Sçavans ambitieux (c'eſt ainſi qu'il écrivit après ſon départ à l'Univerſité de Paris) plût à Dieu que vous connuſſiez le tort que vous faites à tant d'ames infidéles, qui ſe précipitent tous les jours dans les enfers par la diſette extrême où ils ſont d'Ouvriers Evangéliques, tandis que vous étalez de beaux diſcours avec une vaine éloquence pour accroître votre eſtime & vos revenus. *Heu ! quantus animarum numerus veſtro diſpendio ad inferos detruditur !* Ce n'étoit point encore aſſez pour lui. Après avoir converti les Indes & le Japon, il vouloit ſe faire paſſage dans la Chine, d'où il eſpéroit aborder en Europe du côté du Septentrion pour percer le vaſte & floriſſant Empire des Tartares. Delà quand il auroit éclairé ces peuples dont la perte le touchoit ſi ſenſiblement, il ſe promettoit avec l'aide du Ciel d'aller dans l'Afrique & dans l'Aſie, pour ne laiſſer en mourant aucune partie de la terre, où il n'eût prêché la Loi évangélique.

Ah ! Chrétiens, à quoi tenons-nous, lorſqu'il s'agit de ſurmonter une légere difficulté pour nous ſauver ? Tandis que ces grands hommes oſent tout pour le ſalut des peuples Barbares, faut il que de ſi foibles obſtacles nous ſéparent éternellement de notre Dieu ? Tandis que la mort ſous mille images différentes ne peut arrêter le zéle de Xavier, faut-il que tout juſqu'au moindre effort nous étonne ? Mais ſuivons-le cet Apôtre, obſervons toutes ſes démarches, voyons avec quelle fermeté il exécute les grands deſſeins qu'il a formés, c'eſt-là proprement ce qui fait ſa gloire, & ce que je dois expoſer plus au long dans la ſeconde partie de ſon Eloge.

SECONDE PARTIE. ON a bientôt formé un grand deſſein, mais on ne l'a pas ſitôt exécuté. Quand il faut mettre la main à l'œuvre & agir, il y a bien des combats à ſoutenir, bien des victoires à remporter : à chaque pas que l'on fait, on trouve quelquefois preſqu'autant d'obſtacles. Les périls

se succédent les uns aux autres. Mille contradictions naissent, & déconcertent toutes nos mesures. Le dégoût s'y mêle, & l'ennui nous abbat. On se laisse surmonter par le travail & la peine ; & si l'on n'en vient aux plus grands efforts, on ne peut avancer, ni atteindre au terme que l'on s'étoit proposé. Mais c'est sur tout dans le ministére Evangelique qu'il faut une vertu mâle & généreuse, que les dangers n'arrêtent point. Une vertu durable & persévérante que les plus longues fatigues ne lassent point. Enfin une vertu patiente & souffrante, que tous les maux de la vie ne fassent jamais succomber. Ce fut ainsi que le Docteur des Nations triompha de tout : en sorte que ni la grandeur humaine, ni toutes les puissances de l'enfer, ni la tribulation, ni la persécution, ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni le chaud, ni le glaive, ni la mort, que rien ne le sépara de J. C. ni ne rallentit l'ardeur de son zéle dans les différentes fonctions de son Apostolat. *Sed in his omnibus superamus.*

Voilà, ce me semble, MESSIEURS, une peinture bien naturelle de la constance inébranlable de Xavier. Quelle suite d'actions mémorables, & à quoi m'engage présentement mon sujet? que n'endura-t'il point? que ne fit-il point? par où commencer? par où finir? Je n'aurois qu'à vous renvoyer au témoignage du monde entier, & de tant de peuples à qui il porta la lumiere. Ils vous apprendroient combien de tempêtes il essuya sur la mer: tantôt exposé à toute la fureur des flots agités, tantôt dans un naufrage obligé de se sauver sur les débris d'un vaisseau: toujours intrépide à l'aspect de la mort & la regardant sans pâlir.

Ils vous diroient comment ils l'ont vu, tantôt dans le dernier mépris à la Cour des Princes étrangers, tantôt comblé d'honneurs & reçu comme un homme descendu du Ciel; étant toujours également insensible à l'une & à l'autre fortune: tantôt dans l'abondance, & tantôt dans une extrême nécessité,

mais toujours égal à lui-même. Vous le verriez comme un nuage qui répand par tout une heureuse fécondité, comme un fleuve rapide, & dont rien ne peut rompre le cours, traverser de vastes pays & faire fleurir en tous lieux la Sainte Loi qu'il y annonçoit. Vous seriez surpris d'entendre que dans l'espace de dix années, & en plus de cent mille lieuës de marche, il a parcouru presque tout l'Orient : qu'il a découvert des terres où jamais l'Evangile n'avoit pénétré, & qu'il a eu l'avantage d'y négocier pour les intérêts de Jesus-Christ son Maître, avant que les Marchands l'eussent fait pour celui de leur commerce. Que dans les Isles les plus reculées, son nom devenu célébre, attiroit sur le rivage & au-devant de lui, quand il pensoit y arriver en inconnu, une multitude de Barbares, qui couroient à l'envi pour le recevoir, & se disoient les uns aux autres : voici le Saint ; & qu'au contraire lorsqu'il falloit partir & les quitter, ce n'étoit qu'avec des

violences extrêmes qu'il s'arrachoit de leurs mains. Qu'il employoit quelquefois les journées entieres à administrer le Saint Baptême, jusqu'à ne pouvoir plus lever le bras & le soûtenir ; jusqu'à perdre entiérement l'usage de la voix, tout-à-fait éteinte à force de proférer souvent les paroles salutaires.

Enfin les Indes, le Japon, le Mosambique, tant d'autres lieux que je ne nomme pas, dix mille Temples de Payens renversés, quatre mille Idoles brisées, trente Rois instruits, soixante & six Royaumes parcourus, & onze cent mille ames baptisées ; tout cela parleroit à l'avantage de Xavier, & formeroit un éloge bien glorieux à sa mémoire.

Qu'il en dut couter au Saint Apôtre, pour étendre de la sorte l'Empire de Jesus-Christ ! que de voyages réïterés ! quel feu ! quelle ardeur ! quelle activité ! quelle vigilance ! Toujours en action, toujours ennemi du repos, il part, il arrive, il retourne, il court, il vole, il paroît en deux lieux à la fois,

on le voit élevé de terre, il disparoît comme un éclair. Est-ce un homme? est-ce un Ange? & ces esprits dégagés de la matiere, portent-ils les ordres du Dieu des armées avec plus de viteſſe & de rapidité?

Au reſte, la même conſtance qui lui inſpira cette intrépidité dans les périls, le rendit d'ailleurs inſenſible à toutes les commodités de la vie, & à tous les intérêts humains. Car ſelon la remarque de S. Thomas, le déſintéreſſement eſt une partie de la conſtance Chrétienne. Elle fait l'abondance & les honneurs; elle nous arrache à tous les objets qui nourriſſent la cupidité, & qui flatent la nature corrompuë; & c'eſt ce détachement Evangélique que S. Bernard, écrivant au Pape Eugéne, recommendoit ſi fortement aux Miniſtres de l'Egliſe. C'eſt cette convoitiſe inſatiable, diſoit ce Pere, qui avilit la majeſté du Pontife, & qui profane la ſainteté de nos Autels, lorſque les Miniſtres rendent les graces vénales, qu'ils s'attachent

à un gain solide, & qu'ils négligent les intérêts de Jesus-Christ. Il rapporte ensuite l'exemple de Géofroy, ce célébre Evêque de Chartres, qui après des services considérables rendus à l'Eglise, ayant été nommé Légat du Saint Siége en Espagne, en revint si pauvre, qu'il manqua d'argent pour la dépense de son voyage. *Non fuerunt, qui dicere possent Legato: ditavimus Abraham.* On ne trouva personne qui pût dire que ce Saint Evêque se fût enrichi des dépouilles du peuple, ni qu'il eût donné ses soins à amasser des trésors. Il me semble, continuë Saint Bernard, en parlant toujours à Eugéne, il me semble que moi qui connois la générosité de votre cœur, je vous entens jetter un profond soupir, & souhaiter un grand nombre de pareils ouvriers dans la vigne du Seigneur: *O si talium daretur virorum copia!* Mais n'est-ce pas une vertu de l'autre monde, de revenir d'une terre si fertile en mines d'or & d'argent, & d'en revenir si pauvre & si dénué de toutes

Bernard.

Idem.

choses ? *Nonne alterius sæculi res est, rediisse Legatum de terrâ auri sine auro* ? Non, MESSIEURS, ce n'est point tellement une vertu rare & inconnuë, que Xavier n'ait travaillé, ou même surpassé ces grands exemples. Non seulement il n'a enlevé ni l'or, ni l'argent des Indes; mais il n'y en avoit pas porté lorsqu'il s'embarqua pour un si long & si périlleux voyage; il partit avec toute la sainteté d'un Legat Apostolique ; mais ce fut là tout l'équipage dont il voulut soûtenir la dignité de son caractére, marchant les pieds nuds, le bâton à la main, la tête découverte, mal vêtu & avec des habits déchirés. Dans cet état il eut la force d'inspirer de l'estime & du respect pour la pauvreté aux plus superbes Cours de l'Orient; il fit regner cette vertu céleste dans des lieux où on l'avoit toujours chargée d'opprobres & d'ignominies : son exemple seul détrompa ces Infideles, qui ne pouvoient assez admirer le détachement d'un étranger, lequel n'avoit passé tant de mers que dans la

ſeule vuë de les inſtruire ; qui réfuſoit les magnifiques préſens qu'on lui offroit, & qui bien loin de ſouffrir qu'on lui donnât des gens pour le ſervir & le ſoulager, rendoit lui-même à tous les autres les derniers ſervices, ſuivant le ſage avis de ſaint Bernard : *Memento non imperium tibi, ſed miniſterium datum*, ſouvenez-vous que ce n'eſt pas tant un droit qu'on vous a donné de dominer ſur les autres, qu'une charge & une obligation de les ſervir : par-là vous vous préſervez de cet eſprit de domination ſi impérieux, & quelquefois même ſi tyrannique : poiſon mortel & contagieux, que je crains plus pour vous que tout autre. *Nullum tibi venenum plus metus, quàm iſtam libidinem dominandi.*

Que Xavier étoit au-deſſus de ces foibleſſes ſi ordinaires à ceux qui commandent ! il obéïſſoit avec plaiſir, même à ceux qui n'avoient nulle ſupériorité ſur lui. Il tint ſon Bref ſi ſecret pendant dix années, que perſonne, hors ceux qui avoient droit de le voir en vertu de leur caracté-

re, n'en eut connoissance dans les Indes. Il est vrai qu'il le fit enfin connoître avec cette fermeté qui le rendoit redoutable, lorsqu'on s'opposoit aux desseins qu'il avoit formés pour la gloire de son Maître : car c'est alors, dit saint Bernard, que les impies vous résistant avec opiniâtreté, vous devez leur tenir tête. *Si durâ fronte sunt durato & tu contrà frontem tuam.* Mais faites-le avec un ascendant & une autorité digne du Maître dont vous êtes le Ministre. Que ces esprits rebelles soient persuadés que c'est un Dieu & non pas un homme dont ils se sont attirés l'indignation, & qu'ils craignent autant vos anathêmes, que s'ils étoient frapés des foudres du Ciel : *Cui irasceris tu, Deum sibi, non hominem iratum putet.* *Bern.* *Idem.*

Ainsi lors qu'Ataïde Vice-Roi de Malaca, jaloux de ce que le saint homme avoit heureusement ménagé l'Ambassade de la Chine en faveur de la Religion que Xavier vouloit porter en ce Royaume; lors, dis-je, que ce Gouverneur également

poſſédé, & d'avarice, & d'ambition; s'oppoſa fortement à l'éxécution de cette entrépriſe, le Saint après avoir vainement tenté toutes les voies de la douceur, fulmina enfin l'Anathême contre lui en vertu de ſon caractére de Nonce Apoſtolique. Anathême qu'il accompagna de terribles prédictions, l'aſſurant de la part de Dieu, qu'avant que les trois années de ſon gouvernement fuſſent expirées, il ſe verroit dépoſſédé de ſon Emploi, relégué dans une priſon pour le reſte de ſes jours, & frappé d'une maladie contagieuſe, dont il mourroit pour aller rendre compte à Dieu d'une violence ſi criminelle. Prédictions que l'événement vérifia dans toutes leurs circonſtances. *Cui iraſceris tu, Deum ſibi, non hominem iratum putet.*

C'eſt avec la même force & la même liberté, que parlant aux Princes de l'Orient, il les reprenoit hardiment des ſurperſtitions & des impuretés qui regnoient dans leurs Cours, juſques là que ſon Interprête, trembloit à chaque parole

dont il expliquoit le sens, ne doutant pas que Xavier ne dût être à l'heure même conduit au supplice. C'est avec cette assurance de Prophète & cette ferme résolution qu'inspire la sainteté, que voyant une troupe de Barbares prêts à fondre sur les Chrétiens, il parut sur une éminence le Crucifix à la main, & leur commanda de la part du Dieu des armées de retourner sur leurs pas. A quoi ils obéirent avec tant de précipitation, qu'ils se jettoient l'un sur l'autre, disant qu'ils l'avoient vu d'une stature si haute & si prodigieuse, avec des yeux & des regards si foudroyans, qu'ils en avoient été saisis d'épouvante. *Cui iraſceris tu, Deum ſibi, non hominem iratum putet.*

Par-là, MESSIEURS, vous jugez assez que nul obstacle n'a été capable de ralentir l'ardeur de son zéle, puisque tout ce qui flate la nature n'a pu amollir son cœur, & que les périls n'ont pu l'ébranler. Mais souvent la longueur des travaux les rend moins soutenables,

& c'eſt contre l'abbatement & le dégout qu'il faut s'armer d'une perſévérance & d'une longanimité qui ne ſe laſſe jamais. Il faut à l'exemple du grand Xavier, après dix années de fatigues ſe propoſer de nouvelles entrépriſes, y apporter un eſprit plus réſolu que le premier jour, ne pleurer à la mort que la fin de ſes ſouffrances, & ne déſirer la vie que pour prolonger ſes peines. Il faut à ſon exemple, ne déſeſpérer jamais de la converſion des pécheurs, faire de longs & de pénibles voyages pour ſurmonter l'obſtination malheureuſe d'un ſeul homme, obtenir du Ciel par des prieres mille fois réïtérées des graces que Dieu ſembloit ne devoir jamais accorder, ne ſe rebuter point d'une étude ſéche & ennuyeuſe de tant de langues, ſe former l'eſprit aux figures & aux caractéres les plus bizarres, ſuppléer aux idiômes différents par un don particulier, & le Ciel même refuſant ce don miraculeux, ne ceſſer pas de prêcher ſans le ſecours de la parole & de convertir des

peuples entiers en se montrant seulement à eux.

On l'a vu suivi d'une multitude infinie de toutes sortes de Nations, dont il ignoroit le langage, monter sur une colline, élever l'étendard de la Croix suivant le mot du Prophète, *Levabit signum & congregabit profugos Israël* : Et là tenant le Crucifix, prêcher à leurs yeux ce qu'il ne pouvoit leur faire entendre par les accents de la voix. Les plaies adorables de son Sauveur étoient des bouches éloquentes qui parloient pour Xavier, & ce discours muët avoit tant d'efficace, que ces peuples attendris & frappés d'un spectacle si digne de leur attention, adoroient un Dieu qu'ils ne connoissoient pas. Leurs yeux fondoient en larmes sans qu'ils en sçussent bien la cause, & dans le silence & le ravissement profond où ils demeuroient, un sentiment secret de compassion pour ce Dieu mourant, sembloit leur dicter & leur imprimer dans le cœur, que c'étoit pour eux qu'il avoit souffert : qu'il étendoit ses bras sur la Croix, com- *Isaie.* 11.

me un pere plein d'amour & de tendreſſe pour les embraſſer ; que ſon côté n'étoit percé que pour leur ſervir d'aſyle, & que pour les ſauver il s'étoit dépouillé de tout, ne ſe réſervant pour lui-même que l'opprobre & les douleurs. On entendoit des cris confus & des voix mêlées, qui par leurs expreſſions barbares faiſoient connoître ce que ſentoient des cœurs touchés & pénétrés. Xavier étoit comme un Interpréte ou comme un Médiateur entre ces peuples & ſon Dieu : il lui préſentoit les vœux & les hommages de ces Néophites ſupplians ; & tous enſemble jettant des regards tendres & reſpectueux ſur ce Dieu crucifié, ils ne ceſſoient point de le conſidérer : & plus ils le conſidéroient, plus ils étoient animés de reconnoiſſance & embraſés d'amour. *Verbum crucis ad oſtenſionem gentium.*

On l'a vu, tout affoibli qu'il fût par la maladie, à la ſuite d'un Cavalier, marcher à grands pas, les pieds nuds, dans des chemins rabotteux, & parmi les ronces & les

épines : trop heureux de pouvoir ainsi parvenir au terme, où il se proposoit de gagner des ames à Dieu. On l'a vu attaché auprès d'un soldat, passer les journées entieres à converser avec lui, prendre tous les ménagemens que le zéle lui suggéroit pour s'insinuer dans un esprit grossier : trop content après mille rebuts de l'avoir enfin retiré de ses débauches, & ramené dans la voie du salut. On l'a vu au milieu d'une troupe de matelots user avec eux d'une sainte familiarité, se faire à leurs maniéres les plus barbares, se mêler de leurs entrétiens & en soutenir tout le dégoût ; dans l'espérance de trouver le moment favorable pour les faire rentrer en eux-mêmes, & pour leur inspirer des sentimens de pénitence. On l'a vu parmi des enfans, se rendre, pour ainsi dire, enfant comme eux, leur enseigner les premiers élémens de la doctrine chrétienne, s'accommoder à la foiblesse de leur âge, & recommencer mille fois à leur faire les mêmes leçons pour les imprimer profondément dans leur

ſouvenir. On l'a vu paſſer de hautes montagnes, grimper ſur des rochers eſcarpés, pour aller chercher des Sauvages, ſéparés du commerce des hommes, & pour leur annoncer l'Évangile d'un Dieu leur Sauveur auſſi-bien que celui des autres.

Tant de travaux ſupportés avec une telle perſévérance, loin de lui cauſer du trouble, augmentoient ſa joie : car c'eſt un avantage de la force des Saints par-deſſus la conſtance naturelle. Celle-ci peut bien rendre un ame impénétrable aux atteintes de la douceur, mais elle ne la rend pas capable de goûter certaines douceurs intérieures : il n'appartient qu'aux Apôtres de voir avec un œil tranquille toute la nature déconcertée, & d'être inondés de ces torrens de délices qui raviſſent un cœur ; de goûter le plaiſir le plus pur à la vuë de l'objet le plus terrible, qui eſt la mort. Dans ces ſolitudes affreuſes, privé de tous les ſecours de la vie, expoſé à la rigueur des ſaiſons, à la fureur des bêtes farouches, malade

& languissant, il commençoit à goûter ces consolations solides, dont Dieu remplit les ames qui se jettent amoureusement entre ses bras. C'étoit là qu'il éprouvoit tout ce qu'une ame attachée à un corps peut ressentir de plus engageant & de plus doux : tellement qu'il étoit obligé de s'écrier en pleurant : c'est trop, mon Dieu, c'est trop pour un homme mortel comme moi. C'étoit dans ce même sentiment qu'il écrivoit de l'Isle de Maure, climat le plus abandonné, & que la nature sembloit avoir dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Il mandoit à ses compagnons qu'il se trouvoit dans un pays capable de faire perdre les yeux par l'abondance des larmes de consolation qu'il faisoit répandre. Aussi tous les soins de Xavier n'alloient qu'à se procurer des souffrances. Ces Sauvages qu'on lui avoit dépeints comme des monstres, lui sembloient trop faciles & trop indulgens pour lui, il cherchoit ces feux dont on avoit voulu l'épouvanter, ces prisons

dont on lui faiſoit une peinture ſi formidable ; & s'imaginant toujours ne trouver rien de tout cela, bien qu'il en éprouvât ſouvent toute la rigueur, il paſſoit les mers pour l'aller chercher ailleurs, comme il le marque lui-même dans une de ſes lettres. *Quærimus dilectum per immenſa Oceani ſpatia, ut eum ſaltem vel inter ignes, vel inter ferrum & ſanguinem inveniam.*

Il ne manquoit pour finir dignement une ſi belle vie, que la couronne du Martyre ; mais quiconque s'y expoſe, dit ſaint Cyprien, en a tout le mérite ; puiſque le courage ne lui manque pas pour ſoûtenir la rigueur des ſupplices, mais plutôt que les ſupplices lui manquent pour faire éclater ſa conſtance. *Non enim ipſe tormentis, ſed potiùs ipſi tormenta defuerunt.* Sans doute il faut bien dire que ce Xavier ne craignoit pas la mort, lorſqu'il prêchoit publiquement la Loi de Jeſus-Chriſt, & que par là il s'attiroit la haine des faux Docteurs en les confondant. Ce ſont donc, pour

Cypr.

pour parler toujours avec saint Cyprien, ce sont les supplices qui lui ont manqué. Mais encore le peut-on dire ? Ne vit-on pas à Méaco une grêle de pierres fondre sur lui ? N'a-t'il pas été blessé deux fois à Travancor, tiré deux fois à coups de fléche, traîné même au supplice dans le Japon. Enfin, celui-là peut-il craindre le tranchant du glaive, qui n'a craint ni les tempêtes de la mer qui l'ont submergé trois fois, ni la perfidie des Sauvages, qui si souvent tenterent de l'empoisonner, ni même la violence des démons qui l'accablerent de coups à Goa pour le faire désister de son entrepriſe ? Ainsi disons, que si la Providence ne l'a pas honoré de la couronne du martyre, elle lui a fourni toutes les occasions de la mériter. *Coronâ martyrii, non merito caruit.* *Cypr.*

Il meurt à la vûë de la Chine, plus consumé par le regret qu'il a de n'y pouvoir entrer que par toutes ses fatigues passées. Il meurt dans une pauvre cabane plus abandonné que le dernier des hommes, & n'a presque pour témoin de sa mort,

que celui qui l'avoit été de ſes travaux Apoſtoliques. C'eſt Jeſus-Chriſt mourant qu'il prêche encore, ayant l'ame ſur les lévres. Il laiſſe errer ſes derniers regards ſur ce même Crucifix dont il ſe ſervoit pour calmer les orages de la mer ; ſur ce même Dieu qu'il avoit fait connoître à tant de Nations, & qui le ſoûtient à ce moment, comme il a été ſon unique appui dans tout le cours de ſa vie. Xavier meurt ! Il y a, ce ſemble, des hommes que Dieu devroit toujours conſerver ſur la terre : mais Dieu en les enlevant nous fait bien voir qu'il n'a beſoin du ſecours de nul homme, & que ſa Providence ſçait toujours avancer ſes deſſeins par qui il lui plaît, & comment il lui plaît. Il meurt cet homme de miracles, après avoir commandé aux flots, guéri les malades, reſſuſcité les morts, triomphé de toutes les puiſſances de l'Enfer. Il céde lui-même à la loi qui le condamne à la mort, & dans l'extrême foibleſſe où il eſt réduit, bien loin de ſe plaindre, il ne penſe qu'à s'humilier ſous la

main qui le frappe. Que dis-je ? Souhaite-t'il rien plus ardemment que d'aller retrouver dans le Ciel le Maître qu'il a glorifié sur la terre ? Il meurt, & vous le perdez, Nations infidelles, cet Apôtre qui vous a porté la lumiere au travers de tant d'écueils & de périls : mais non, son exemple aidé de la grace suscitera des Prédicateurs, qui sur les pas de Xavier, & avec le même zéle vous annonceront le même Evangile. Ils viendront de toutes les parties du monde chrêtien. Ils naîtront de tous les ordres de l'Eglise militante, & par les mêmes travaux ils feront les mêmes conquêtes.

Cependant n'apprendrons-nous point, Chrêtiens Auditeurs, à faire pour nous-mêmes ce que tant d'hommes Apostoliques ont fait pour les autres ? Notre salut nous est-il moins cher, que ne leur a été le salut de tant de peuples infidelles ? Ah ! qu'aurons-nous à répondre, quand Xavier présentant à Dieu tant de Nations idolâtres qu'il a soumises à la Loi de JESUS-CHRIST, & qui lui

ont coûté si cher, nous ne trouverons pas une action héroïque dans tout le cours de notre vie dont nous puissions demander une juste récompense ? Sommes-nous moins chargez de notre ame, qu'il ne l'étoit de tant d'ames que la Providence avoit confiées à ses soins ? C'est à nous à la sauver ; c'est notre unique affaire dans ce monde, & c'est de-là que dépend notre bonheur éternel dans l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils & le Saint-Esprit.

Fin du second Tome.

208

SERMON
DU P.
CHEMI

17

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm